Année. N° 15. 1er Août 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 9 1929

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
adimir d'Ormesson .	*L'Évacuation de la Rhénanie*	481
Arthur-Lévy.	*Un grand profiteur de guerre : Ouvrard.* — I.	500
cques Chenevière . .	*La Porte refermée*	532
n Mistler	*Ethelka.* — II.	556
né Dussaud	*Missions archéologiques françaises en Orient.* .	587
han Bojer	*Le Nouveau Temple.* — IV.	604
cques-Émile Blanche.	*Benjamin-Robert Haydon ou « le Génie »* . .	647
lien Tiersot	*Louis XIV et la Musique de son temps.* . . .	675
notus	*La Ratification*	697
nry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	706

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; J. Poirier.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainemen***

Les États-Unis et la Dette française

par FRANÇOIS PIÉTRI

L'Élite intellectuelle

par ALBERT THIBAUDET

Le Club des Lyonnais

par GEORGES DUHAMEL

C'est tout et ce n'est rien

par HENRY BIDOU

Nietzsche en Italie

par GUY DE POURTALÈS

Les Mémoires du Général Castelnau

(Guerre de 1870. — Captivité à Wilhelmshöhe)

L'ÉVACUATION DE LA RHÉNANIE

Est-il très exact de dire que l'on procède actuellement à la « liquidation de la guerre? » Je ne le crois pas. En fait cette « liquidation » est commencée depuis dix ans et sans doute faudra-t-il beaucoup de temps encore pour que le formidable héritage d'embarras que la guerre a légué aux uns et aux autres soit dissipé. Félicitons-nous de la durable complexité de ces épreuves. Plus éloquemment que toute démonstration pacifiste, ne prouve-t-elle pas que la guerre, — procédé simpliste par excellence, — au lieu de résoudre les difficultés, ne réussit qu'à les multiplier? S'il faut donc témoigner d'un optimisme peu commun pour considérer la « liquidation de la guerre » comme étant sur le point d'être achevée, reconnaissons toutefois que les événements en cours sont de nature à faire franchir une étape considérable à cette liquidation.

La Conférence des Experts et l'accord qu'elle a enregistré ont mûri certaines questions qui pesaient sur la pacification de l'Europe. L'heure est venue de les résoudre. On me permettra d'apprécier tout particulièrement ces circonstances favorables. Dans cette même revue, le 15 décembre 1926[1], j'ai, le premier, suggéré la réunion d'un Comité d'Experts financiers auxquels serait confiée la tâche de préparer un plan d'ensemble liant en fait, sinon en droit, les payements de l'Allemagne aux dettes interalliées et aménageant, sur des bases définitives, notre créance sur l'Allemagne. Cette idée

1. Voir « Position de la France en Europe » 1-15 décembre 1926.

je l'ai reprise, en la précisant, dans un nouvel article publié dans la *Revue de Paris* le 15 juin 1927[1]. Je l'ai soutenue ailleurs[2]. Les événements ont répondu à mon attente. En tout, il faut procéder avec ordre. Des problèmes financiers commandaient des problèmes politiques. Le plan Dawes comportait des inconnues qui interdisaient de considérer comme suffisantes les garanties qu'il nous offrait. Les comptes interalliés se trouvaient si étroitement enchevêtrés dans les comptes germano-alliés que, malgré les principes posés, il était impossible de ne pas tenir compte de ce parallélisme. Un règlement d'ensemble s'imposait donc. Les objections, les préventions, les hésitations n'ont pas résisté à la poussée des faits. On se serait attiré bien des sarcasmes en prédisant, il y a un an, qu'un plan de réparations établissant un synchronisme régulier entre le payement des dettes interalliées et le payement des annuités allemandes porterait le nom d'un Américain. Il ne faut jamais désespérer du bon sens ni oublier que l'optimisme est seul créateur.

Le plan Dawes a apporté de l'ordre dans le chaos des réparations. Le plan Young perfectionne et élargit cet ordre en saisissant tous les aspects d'un problème que le plan Dawes n'avait que partiellement résolu. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner le nouveau statut des réparations. Je voudrais simplement indiquer que la création d'un institut bancaire international constitue, à mes yeux, le fait le plus saillant, le plus riche de conséquences, de la période de transition que nous vivons. En dépit des critiques et des méfiances que ce projet soulève (toutes les idées neuves, y compris le chemin de fer, ont dû payer cet impôt à la routine), gageons que dans quelques années l'on se demandera avec surprise comment l'on avait pu se passer de ce puissant élément de coordination, de rationalisation et de prospérité.

La conclusion de l'accord des experts place les gouvernements en face de leurs responsabilités. En ce qui nous concerne, l'adoption du plan Young entraîne le règlement de deux questions principales : la ratification des accords de

1. Voir « L'occupation de la Rhénanie », *Revue de Paris*, 15 juin 1927.
2. Voir « La Confiance en l'Allemagne? » pages 150 à 173 et « Pour la réunion d'un Comité d'Experts » *Europe Nouvelle* du 8 septembre 1928.

Londres et de Washington; l'évacuation anticipée de la Rhénanie. La première de ces questions — qui aurait dû et qui aurait pu être résolue en quelques jours — a donné lieu à des incidents dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne rehaussent pas la réputation de bons sens du Parlement. La seconde question n'est ni moins facile ni moins grave.

Dans quelques jours, une Conférence va réunir les représentants qualifiés des gouvernements français, anglais, italien, japonais, belge et allemand. Des résolutions y seront prises qui donneront un tour décisif à la politique européenne en général et à la politique franco-allemande en particulier. A la veille de tels événements, il importe de savoir exactement où l'on va. L'opinion publique, dans son ensemble, est-elle préparée aux actes, désormais inéluctables, qui se préparent? On peut en douter. Les résistances qui se manifestent déjà donnent à penser que l'évacuation de la Rhénanie — du point de vue de notre politique intérieure — ne se décidera pas sans difficultés. D'aucuns feignent de considérer que cette évacuation n'est en aucune façon la suite logique des accords conclus et que l'Allemagne n'y a aucun « droit ». D'autres, qui se disent partisans convaincus de la paix et même du rapprochement franco-allemand vont prêchant la croisade contre l'évacuation, et, par la parole, par l'écrit, alarment une opinion ignorante ou qui se complaît dans les alarmes. « Ce n'est pas une sottise, disent-ils, que l'on commettrait en évacuant le Rhin avant 1935; c'est un crime. » Cette agitation, d'ailleurs superficielle, risque de s'amplifier au moment où le Parlement sera amené à se prononcer. Elle risque de lui inspirer de nouvelles fausses manœuvres. Aucune décision ne mérite cependant d'être prise avec plus de calme, plus de possession de soi-même que la mesure relative à la levée de l'occupation interalliée en Rhénanie. Il n'y va pas seulement de notre intérêt. Il y va de notre dignité.

***

Disons-le tout de suite : il existe aujourd'hui des raisons juridiques, politiques, psychologiques, qui justifient l'éva-

cuation anticipée de la Rhénanie. Mais une autre raison les domine toute : la loyauté.

Les Allemands, on le sait, ont depuis longtemps réclamé cette évacuation en invoquant le bénéfice de l'article 431 du traité de paix qui stipule que, « si, avant l'expiration de la période de quinze ans, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du présent traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées ». Cependant si l'article 431 avait eu le sens que lui attribuent les Allemands, il aurait fait double emploi avec l'article 429 qui commence par ces mots : « Si les conditions du présent traité sont fidèlement observées par l'Allemagne, l'occupation sera successivement réduite ainsi qu'il suit : zone de Cologne le 10 janvier 1925, zone de Coblence le 10 janvier 1930, zone de Mayence le 10 janvier 1935 ». Or les trois lignes de l'article 431 ne pouvant, cela va de soi, annuler les trente lignes de l'article 429, il s'ensuit que le verbe « satisfait » ne signifie pas simplement « exécute », mais suppose une opération ou un ensemble d'opérations apportant, en matière de réparations, des garanties supplémentaires à celles que les Alliés tirent déjà des dispositions en vigueur. L'exécution ponctuelle du plan Dawes nous permettait de considérer l'article 429 comme étant fidèlement observé; d'où, pour l'Allemagne, le droit d'être délivrée de l'occupation en 1930 pour la zone de Coblence et en 1935 pour la zone de Mayence. Mais cette ponctualité ne suffisait pas à faire jouer l'article 431, c'est-à-dire à justifier l'évacuation immédiate de ces deux zones. Pour remplir les conditions de l'article 431, il fallait que les inconnues que comportait le plan Dawes fussent éliminées, ses lacunes comblées. Telle est la thèse que nous n'avons cessé de soutenir. Elle était si forte que le gouvernement allemand, tout en feignant de la contester, l'a pratiquement reconnue en signant à Genève le protocole du 16 septembre 1928. Aux termes de ce protocole, les gouvernements français, anglais, italien, japonais, belge et allemand tombaient d'accord, d'une part, pour confier à un comité d'experts le règlement complet et définitif du problème des réparations; d'autre part, pour négocier entre eux les conditions d'une évacuation anticipée des territoires rhénans. La pre-

mière partie de ce programme est aujourd'hui réalisée. C'est donc, pour les gouvernement intéressés, une question de loyauté que d'aborder, dans un esprit positif, la seconde.

« Halte-là », — répondront beaucoup de gens, les uns obéissant à un souci méticuleux de la prudence, les autres que n'anime guère l'esprit de conciliation, — « c'est aller un peu vite en besogne... L'occupation constitue le dernier gage qui nous reste. Ne l'échangeons pas pour des ombres. »

Les objections que font ces contradicteurs se divisent en deux groupes :

1° Le plan Young — disent-ils en premier lieu — constitue pour nous un règlement de comptes sensiblement moins avantageux que le plan Dawes. En revanche, l'Allemagne, en dehors d'un résidu qui nous revient au titre des réparations, prend à sa charge la totalité de nos dettes; en outre, la clause de transfert, partiellement supprimée, permet de commercialiser par étapes la dette allemande et de faire rentrer de l'argent frais dans nos caisses. Mais qui nous garantit que l'Allemagne exécutera fidèlement toutes ces clauses? Qui nous garantit que la commercialisation de la dette allemande s'opérera sans encombres? Lisez la presse d'outre-Rhin. Elle se divise en deux camps. Les « économiques » s'accordent avec les nationalistes pour déclarer intolérables les charges déterminées par les Experts. Un Westarp parle le même langage qu'un Thyssen. Il est à remarquer d'ailleurs que les Experts allemands n'ont finalement agréé le plan Young que parce qu'ils se sont rendus à des raisons « politiques ». Le docteur Schacht l'a formellement indiqué dans le discours qu'il a prononcé à Munich. M. Stresemann lui-même ne vient-il pas de déclarer au Reichstag : « Croyez-vous donc qu'aucun membre du gouvernement considère le plan Young comme quelque chose d'idéal? Croyez-vous donc qu'aucun membre du gouvernement déclarerait : j'assume la garantie qu'il est absolument exécutable? Qui voudrait d'ailleurs dans le monde assumer une telle garantie pour une situation mondiale aussi peu éclaircie que l'est la situation actuelle? Autant que je sache, les experts eux-mêmes ont dit à Paris : dans une telle situation on ne peut oser prononcer un jugement que pour les dix années pro-

chaines, et je trouve même cette période de dix années quelque chose de déjà un peu aventuré ». Ainsi l'Allemagne ne considère nullement le plan Young comme un règlement « définitif » des réparations, mais comme une étape conduisant à un nouvel aménagement plus avantageux pour elle. Dès lors, comment pourrions-nous attribuer aux dispositions des experts une valeur de garantie rigide que les propos officieux et officiels des dirigeants de l'Allemagne leur contestent sans ambages? Pas d'évacuation sans certitude. Nous ne pourrons retirer nos garnisons rhénanes que lorsque nous serons sûrs que le plan Young, qui représente pour nous un minimum à peine tolérable, sera exécuté de point en point;

2° Mais l'aspect financier du gage rhénan n'est pas, aux yeux de beaucoup de Français, le seul aspect du problème de l'évacuation. En dehors d'une hypothèque-réparations, l'occupation représente également une hypothèque-sécurité. Celle-ci ne leur apparaît pas comme moins importante que celle-là. La durée limitée à quinze ans de l'occupation de la Rhénanie n'a été acceptée par la France, on le sait, qu'en raison du traité de garantie tripartite que MM. Lloyd George et Wilson avaient signé et que ni les États-Unis ni la Grande-Bretagne n'ont ratifié. Notre sécurité serait-elle donc suffisante pour que nous abandonnions les boulevards du Rhin avant l'expiration de ce délai? Le pseudo-désarmement du Reich, le mauvais état défensif de notre frontière, la situation européenne encore si confuse, nous autorisent-ils à nous dessaisir de cette position stratégique, alors que le traité nous confère le droit de la conserver au delà même de 1935 si à cette époque les conditions de notre sécurité ne nous paraissent pas suffisantes?

Telles sont, brièvement résumées, les diverses objections que soulève, dans une partie importante de l'opinion française, l'éventualité d'une évacuation consécutive à l'adoption du plan Young.

Essayons d'y répondre.

***

1° Il est exact que les Allemands, avec plus ou moins de réserve, plus ou moins de nuances, s'accordent à considérer

les charges du plan Young comme excédant la capacité de payement de leur pays et comme grevant les générations à venir d'un fardeau intolérable. Disons tout de suite que c'est le contraire qui nous surprendrait. Il suffit de songer aux récriminations que provoquent chez nous les accords de Londres et de Washington pour admettre que les Allemands — qui auront à faire face à l'ensemble du fardeau des dettes interalliées, c'est-à-dire, en dehors du solde des réparations, aux dettes de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Italie — réunies — n'acceptent pas sans gémir le poids durable de tels engagements. L'opposition nationaliste est dans son rôle en déclarant le plan Young inexécutable. La majorité, le gouvernement sont dans le leur en présentant à l'opinion publique de leur pays le plan définitif des réparations de telle façon qu'il soit accepté par elle avec un minimum de résistance. Toutes ces « habiletés », tous ces verbiages n'ont qu'une importance secondaire. L'important, le voici. Les Allemands — j'entends ceux qui assument les responsabilités nationales — savent fort bien qu'ils ont obtenu à Paris le maximum d'allègement qu'il leur était permis d'espérer. Ils savent que l'Allemagne paiera sans effort excessif les prochaines annuités. Ils savent que toute tentative pour leur pays de se dérober aux engagements internationaux désormais scellés de la toute puissante volonté des États-Unis conduirait aux pires désastres et serait même pratiquement impossible. Il n'y a donc pas de crainte sérieuse à avoir quant à l'exécution du plan Young. Les réserves oratoires allemandes sont de simples clauses de styles. Faut-il en déduire que le plan Young fonctionnera jusqu'en 1987 comme une mécanique? J'admire celui qui peut prétendre qu'un concordat portant sur cinquante-huit ans est « tabou » ou qui n'hésite pas à fixer sa faillite pour telle date.

En réalité, qu'on le veuille ou non, tous ces règlements de comptes sont des règlements politiques. Pour les liquider, il est impossible de se passer d'un plan fondé sur l'appréciation actuelle des capacités de payement et de transfert, comportant des sommes fixes et des dates fixes. Mais au fur et à mesure qu'elles se produisent les circonstances pèsent sur ces concordats; elles en modifient la portée ou l'ordre de

grandeur. A l'heure actuelle il est aussi raisonnable de penser que le plan Young, pas plus que les accords interalliés, ne pourront se prolonger cinquante-huit ans, parce que les charges qu'ils représentent seront intolérables à la longue à des générations dégagées des souvenirs de la guerre — qu'il est raisonnable de se dire que les chiffres sur lesquels portent ces règlements deviendront de plus en plus assimilables aux économies nationales proportionnées à leur volume et pèseront si peu sur elles que rien n'obligera à les réduire. Il y a quelque chose de touchant dans le scrupule qui tend à ne vouloir contracter que des engagements qui tout en grevant l'avenir restent fondés sur les possibilités du présent. Quelque chose de touchant et de puéril. Le plus élémentaire sens politique invite à régler tous ces comptes d'après les conditions actuelles de la vie internationale et à considérer ces règlements comme des positions politiques qu'on défend ou qu'on échange, par la suite, selon ses intérêts. C'est ainsi qu'il eût cent fois mieux valu ratifier les accords de Londres et de Washington au moment de leur conclusion. A cette époque ils eussent fait partie du même « complexe politique » que le plan Dawes. En échangeant le plan Dawes pour le plan Young sans être, de ce fait, pressés par l'échéance des stocks, nous eussions pu faire valoir de solides arguments à nos créanciers pour obtenir certaines concessions de leur part. Croit-on que les auteurs du plan Dawes, en déposant leur rapport, étaient absolument sûrs que le mécanisme qu'ils préconisaient serait viable? J'ai reçu, sur ce point, des témoignages concordants. N'importe. Ils savaient qu'il y a un coefficient de risque et d'audace dans toute création. Les événements leur ont donné raison. Les circonstances ne sont pas très différentes aujourd'hui. « Attendre le plan Young à l'œuvre », — avant d'évacuer la Rhénanie, — n'est qu'une formule vide de sens. Il faut être plus franc ou plus pratique. S'agit-il de laisser plusieurs exercices s'écouler afin « d'acquérir une certitude... »? *Mais à quel moment une telle certitude s'acquerrait-elle*? Car il sera toujours permis de douter du lendemain. Alors? Resterons-nous cinquante-huit ans sur le Rhin? Il n'est pas un Français qui songe à l'annexion déguisée de la Rhénanie. Ces illusions ont pu flatter, il y a dix ans,

l'imagination historique de quelques-uns. Elles n'existent plus aujourd'hui. Soyons donc nets. Ne nous donnons pas les apparences d'arrière-pensées que nous ne nourrissons pas. Si dépourvus de bon sens financier que les négociateurs de Versailles se soient montrés, ils n'ont pas stipulé que nous conserverions le gage rhénan jusqu'au payement du dernier centime de la dette allemande. La position des « prudents » qui voudraient prolonger notre séjour sur le Rhin jusqu'à ce que l'expérience Young leur ait donné complète satisfaction est donc une position indéfendable. Mais si le fait nouveau du plan Young rend désormais une évacuation anticipée possible, il reste à déterminer les modalités pratiques de cette évacuation.

Pour des raisons de politique intérieure, plus encore que pour des préoccupations extérieures, les milieux d'extrême-gauche et de gauche se disent favorables à une évacuation immédiate et sans conditions. C'est là une simple plate-forme d'opposition. Associés au pouvoir, ils useraient d'un autre langage. Des esprits plus objectifs estiment que l'évacuation doit être liée à la mobilisation des futures obligations allemandes. Ici le terrain est beaucoup plus solide, très solide même, à condition que l'on ne cherche pas à transformer une question de principe en une position d'attente.

Il est clair que nous ne pourrons lever l'occupation que lorsque le plan Young fonctionnera. Le versement de la première annuité suffirait-il à déterminer cette mise en marche? Évidemment non. Quel est le principal objet du plan Young? Rendre « commercialisable » la dette allemande. *Le plan Young n'entrera donc réellement en fonction que lorsque la commercialisation de la dette allemande sera entamée.* Mais c'est ici qu'il convient d'être précis. Autant il paraît équitable d'attendre pour quitter le Rhin le début de ces opérations, autant il serait absurde — et vain — de ne vouloir évacuer que lorsque l'ensemble de ces opérations sera terminé. La commercialisation de la dette allemande, même dans l'hypothèse la meilleure, ne se réalisera pas en un tournemain. Ce serait littéralement assommer le plan Young que de vouloir tout de suite en tirer le parti maximum. Pour que les marchés absorbent aisément ici et là les futurs emprunts, il faudra

nécessairement procéder par tranches assez modestes. *L'important n'est pas que l'on mobilise la part commercialisable de la dette allemande dans le plus court délai possible. L'important est que cette mobilisation soit commencée, c'est-à-dire que la dette-réparations ait perdu son caractère politique pour revêtir un caractère commercial et que le papier allemand soit désormais entré dans les portefeuilles privés, aux Etats-Unis comme ailleurs.*

Cette distinction est à mes yeux essentielle. On pourrait donc imaginer :

1° Que l'évacuation de la seconde zone, — celle de Coblence, — qui doit être réalisée le 10 janvier 1930, serait avancée et aurait lieu aussitôt après la ratification du plan Young par les parlements intéressés.

2° Que l'évacuation de la troisième zone — celle de Mayence — serait effectuée dès que la Banque internationale, entrée en fonctions, aurait procédé à l'émission de la *première tranche* de commercialisation de la dette allemande.

Qu'on ne dise pas qu'une telle condition retarderait l'évacuation de la Rhénanie. Ne perdons pas de vue deux choses. L'installation de la Banque Internationale et l'émission d'une première tranche de la dette sont l'une et l'autre très rapidement exécutables. C'est l'affaire de quelques mois. D'autre part, le départ du corps d'occupation et des services de la haute commission interalliée exigeront un certain temps. Voilà plus de dix ans que les alliés occupent la Rhénanie. Une telle occupation ne se liquide pas en un tournemain. Il y aura toutes sortes d'affaires à régler — locations, réquisitions, constructions provisoires, etc... L'hiver rhénan est rude. Nous en avons fait, l'an dernier, la douloureuse expérience. Nous ne pouvons exposer nos troupes à pâtir d'un déménagement hâtif, en pleine mauvaise saison. L'évacuation *matérielle* des pays rhénans devra donc se préparer tandis que la Banque internationale préparera, de son côté, la première opération de mobilisation de la dette allemande. Puis, nous terminerons l'évacuation au moment où les comptes des créanciers de l'Allemagne se créditeront des premiers capitaux recueillis par l'emprunt. Les modalités ci-dessus indiquées permettent de prévoir pour le printemps le retrait de nos garnisons.

***

Reste à élucider le problème « sécurité », qui, aux yeux de beaucoup de Français, justifie à lui seul l'occupation de la Rhénanie. L'occupation constitue-t-elle, en soi, une sécurité? Oui, si l'on se place du point de vue matériel. Non, si l'on se place du point de vue psychologique. L'occupation entretient tout naturellement les ressentiments des vaincus. Comme un jour ou l'autre toute occupation doit cesser, l'éphémère sécurité matérielle qu'elle représente ne possède-t-elle pas une valeur inférieure à celle de la sécurité psychologique qui découle de la détente entre les anciens adversaires? La sécurité peut-elle se mesurer par des ouvrages fortifiés? par la démilitarisation d'une zone? De quels moyens dispose-t-on pour la contrôler? On peut varier à l'infini les aspects d'un débat qui — tout compte fait — reste un débat académique. Les « réalistes » qui font tant de tapage autour du mot « sécurité » seraient bien embarrassés si on les invitait à faire passer leurs recommandations véhémentes du plan verbal sur le plan pratique. Résignons-nous à admettre que la sécurité est un mot « abstrait », une sorte de « complexe » où les éléments politiques et psychologiques dominent les éléments matériels. La véritable politique de la sécurité consiste donc à déterminer ce « complexe » et à le maintenir en parfait équilibre.

Or, dans le « complexe sécurité », tel qu'il se compose laborieusement depuis dix ans, il existe déjà un facteur dont on ne souligne pas assez l'importance. C'est Locarno. Locarno, quoi qu'en pensent ses détracteurs systématiques, a comblé la brèche ouverte dans les traités de 1919. Grâce à Locarno, l'on a transformé ce qui n'eût été qu'un accord négatif, conçu par l'esprit de guerre et par conséquent voué à une usure très rapide (on peut être sûr que le Cabinet Mac-Donald l'eût désavoué dès 1925), en un accord positif, base de la réconciliation et de la paix, appelé à un développement de plus en plus efficace. Mais Locarno suffit-il? Non pas. Un pacte a été conclu garantissant la sécurité de cette région rhénane, qui, depuis tant de siècles, est le « champ clos » de l'Europe. Quoi qu'il arrive, il faut que ce pacte conserve toute sa portée. Il ne s'agit pas là d'une seule question franco-allemande, mais

d'une question à laquelle sont intéressés tous les États qui sont parties au pacte rhénan. Le protocole de Locarno prévoit que les différends qui s'élèveraient entre la France et l'Allemagne seront déférés à une Commission de conciliation. On a suggéré que cette Commission de conciliation pourrait avoir également pour charge de surveiller l'exécution des articles 42 et 43 du traité de Versailles qui règlent la démilitarisation de la zone rhénane. Je ne crois cette idée ni pratique, ni juridique. L'exécution des articles 42 et 43 intéresse tous les signataires du traité de Versailles. La Commission de conciliation créée à Locarno n'intéresse que la France et l'Allemagne. S'agit-il alors d'instituer une Commission de constatation et de contrôle à qui reviendrait la mission de faire respecter la démilitarisation des territoires rhénans? On sait que l'Allemagne conteste la possibilité juridique d'un tel organisme. A la rigueur, peut-être l'accepterait-elle jusqu'en 1935; mais, passé cette date, tous les partis d'outre-Rhin, des nationalistes aux socialistes, sont d'accord pour le repousser. De son côté, une certaine opinion française semble attacher la plus grande importance à la création de cette Commission et voit en elle une ultime garantie de sécurité. Il importe de considérer les choses avec sang-froid et de ne pas se laisser guider par des illusions. La création d'un organisme destiné à assurer la neutralité de la zone rhénane répond-elle à une nécessité? Sans aucun doute. *Mais en cas de tension politique surtout.* En fait, les pouvoirs d'une Commission de contrôle permanente seraient des plus restreints. Elle ne représenterait pas beaucoup plus qu'une fiction. L'important, l'indispensable, — je l'ai dit, — c'est que les signataires du traité et du pacte rhénan disposent, en cas de tension politique, d'un organisme destiné à assurer la police de la zone rhénane. Au moment, par exemple, où le Conseil de la Société des Nations serait saisi, par l'une ou l'autre partie, d'une question quelque peu brûlante, il faudrait que cette procédure entraînât *ipso facto* le départ pour la zone rhénane d'une Commission constituée à l'avance par la Société des Nations à qui il appartiendrait de surveiller, et d'empêcher que des préparatifs illicites ne fussent faits dans la région démilitarisée. Cette Commission ne *résiderait* donc pas en Allemagne. Elle ne constituerait qu'une simple mesure de

précaution et n'agirait qu'en cas de danger européen. Elle resterait en harmonie avec l'article 213 du traité de paix. On voit la différence essentielle qui sépare cette suggestion du projet pur et simple qui consiste à installer en Rhénanie une Commission permanente, voire provisoire.

***

Admettons que les gouvernements intéressés s'accordent sur les points que nous venons d'examiner.

Il reste que de telles conditions, si modérées qu'elles soient, paraîtront encore déraisonnables à ceux auxquels l'évacuation anticipée de la Rhénanie apparaît comme un crime envers la patrie. A ceux-là, je recommande la lecture de la correspondance échangée entre Thiers, le vicomte de Gontaut-Biron, notre ambassadeur à Berlin, et le comte de Saint-Vallier, délégué du gouvernement français auprès du général de Manteuffel, commandant des armées d'occupation en France, avant la libération de notre territoire. Presque à chaque dépêche, ils trouveront d'utiles sujets à méditer. J'ouvre au hasard :

Depuis une semaine, écrit M. de Saint-Vallier à Thiers, M. de Manteuffel et M. de Treskow me répétaient fréquemment que leurs nouvelles de Berlin n'étaient pas bonnes, que les méfiances contre les arrière-pensées et les projets secrets de la France semblaient s'accroître, que lettres et journaux s'accordaient à nous représenter comme brûlant de recommencer la guerre, qu'on affectait de répéter que nous n'avions pas fait de propositions sérieuses pour le paiement des trois milliards et que nous cherchions seulement à endormir la vigilance de l'Allemagne, à gagner du temps au moyen de propositions inacceptables. L'élément militaire s'agitait et l'entourage de l'Empereur Guillaume ne cachait pas que le souverain était en proie à de graves préoccupations.

Plus loin :

M. de Manteuffel m'a confié que M. de Moltke lui recommandait de prendre certaines précautions militaires et de se tenir sur ses gardes, la probabilité d'une reprise d'hostilités du fait de la France paraissant augmenter... Nous n'aurions pas fait de propositions sérieuses pour l'anticipation des paiements et la libération du territoire; des renseignements sûrs ne permettraient guère de douter que les appétits de revanche augmentent dans la population française et même au sein de l'Assemblée Nationale, que le service militaire général obligatoire va être voté et immédiatement appliqué; que le

gouvernement français fait activement des préparatifs militaires, que l'armée française est déjà bien plus belle, plus forte et plus redoutable qu'elle ne l'était avant nos écrasants revers... Après m'avoir fait cette communication M. de Manteuffel ajouta que lui, personnellement, ne perdait pas encore confiance, mais qu'il craignait beaucoup qu'on ne perdît du temps et qu'on ne laissât s'accroître, de part et d'autre, la défiance et l'irritation... Je vous adresse à la hâte ces renseignements et ces confidences; je n'ai pu les entendre, je vous l'avoue, sans répliquer que ces injustes soupçons, que *cette constante et incurable défiance* étaient de nature à décourager nos loyales intentions et qu'on semblait vouloir nous pousser à bout par ces continuelles accusations...

De son côté, le vicomte de Gontaut-Biron écrivait de Berlin à M. de Rémusat, ministre des Affaires étrangères :

Je causais avec un membre du Corps diplomatique et je lui observais que les Allemands ne paraissaient pas pressés de se retirer de nos départements et que l'occupation territoriale leur tenait bien à cœur : « Cela ne doit pas vous étonner, me répondit-il, les Allemands ne redoutent pas d'attaques de votre part tant qu'ils occupent votre territoire; mais ils les prévoient et les craignent après l'évacuation. En vue de se prémunir contre ces éventualités, ils veulent augmenter le nombre et les défenses des places fortes de l'Alsace-Lorraine. Suivant leurs calculs, deux années environ sont nécessaires pour mener ces travaux à bonne fin. Ils ne se soucient donc pas d'abandonner votre territoire avant le moment où le système complet de défense leur donnera la certitude de n'être pas attaqués par vous... »

— On se fait à Berlin (de bonne ou de mauvaise foi) des épouvantails — répond à son tour M. Thiers. — On prétend, suivant des informateurs, que nous travaillons nuit et jour à une revanche prochaine. Répétez à satiété que c'est faux, absolument faux.

Et M. de Gontaut-Biron de répondre :

— Vous me recommandez de répéter à satiété que tous, en France, nous voulons la paix et qu'il est faux, complètement faux, que nous travaillions ardemment à préparer une revanche prochaine. Je ne m'en fais faute; mais, j'en conviens, je trouve beaucoup d'incrédules. On croit généralement, beaucoup affectent de croire, que notre réorganisation militaire n'a pas d'autre but qu'une revanche plus ou moins prochaine... L'Ambassadeur d'Angleterre m'ayant demandé si nous avancions dans les négociations de paiement anticipé, je lui ai répondu... que je soupçonnais qu'on avait à Berlin certaines hésitations provenant d'un manque d'accord complet entre le parti politique et celui que je qualifie de parti de la méfiance; que si ce dernier l'emportait, ce serait regrettable, car la France est toute prête à s'acquitter et, si on se refuse à tout arrangement, l'occupation continuera au détriment de l'Europe elle-même qui ne pourra

être assurée de repos tant que les comptes entre ces deux nations ne seront pas réglés. Il est étonnant que le parti militaire ne le comprenne pas. Voudrait-il donc chercher un prétexte à une nouvelle guerre? « La guerre? repartit mon collègue, mais personne n'en veut ici, ni la nation, ni l'armée, ni le gouvernement! N'ayez pas l'ombre d'un doute sur cela. Ce que vous dites du désaccord entre le parti politique et le parti militaire est vrai; mais les vues de l'un comme de l'autre n'ont qu'un objet commun : la paix. Le Roi partage les idées du parti militaire, mais il n'a qu'une pensée, c'est de sauvegarder la paix aussi longtemps que possible. Il est vieux, il sait qu'il ne lui reste pas probablement de longues années à vivre; à tout prix il désire que son règne s'achève sans nouvelle guerre. Il croit au désir de la revanche de votre part; il veut la rendre impossible en prenant toutes les précautions militaires qui lui paraissent nécessaires; l'agrandissement de l'armement des places fortes en Alsace-Lorraine, la maintien de l'occupation sur votre territoire, etc... » — « Le parti militaire, note encore M. de Gontaut, en même temps qu'il tient beaucoup à toucher l'indemnité de guerre, voudrait conserver aussi tard que possible le territoire occupé par l'armée allemande à titre de garantie indispensable contre la réorganisation des forces militaires de la France et contre l'incertitude inquiétante de son avenir ».

— Il n'est que trop certain, comme vous l'appréciez fort justement, écrit M. de Saint-Vallier, qu'une *recrudescence violente de défiance* et de menaçante hostilité s'est élevée contre nous en Allemagne...

— On va jusqu'à me donner ce singulier argument, écrit M. de Gontaut, qu'il est *impossible* que nous ne pensions pas à tirer vengeance de l'obligation où nous a mis le traité de payer à l'Allemagne cinq milliards et de lui abandonner deux de nos plus riches provinces... Nous sommes retombés depuis quelques jours dans une de ces phases de défiance, d'injustes soupçons et de difficultés qui reviennent si fréquemment, je dirai même périodiquement.

Et Thiers de répéter toujours la même formule :

— Nous voulons la paix, nous devons la vouloir pour notre sûreté intérieure autant que pour notre sûreté extérieure. Le contraire serait, de notre part, de la folie. Il n'y a plus rien de possible, si on se livre à de si étranges méfiances qui d'ailleurs ne reposent sur rien et que démentent tous nos actes... M. de Manteuffel rendra un vrai service à la France, à l'Allemagne, à l'Europe en travaillant à calmer les passions des deux peuples qu'on excite l'un contre l'autre au lieu de les calmer et en leur rendant la confiance.

Tout le mal vient, en grande partie, de la presse. Le langage imprudent, belliqueux de la plupart de nos journaux est constamment *à maintenir*. Mais la clé de la situation, c'est M. de Gontaut-Biron qui la donne :

— Il faut bien convenir que tout le monde est *étonné de la vigueur avec laquelle la France se relève et il ne serait pas surprenant qu'on en conçût ici quelque ombrage.*

Je cesse ces citations. Il faudrait recopier page par page les volumes de cette correspondance, tant ils sont passionnants et suggestifs. Ainsi les raisonnements que tiennent aujourd'hui les adversaires de l'évacuation rhénane sont, pour ainsi dire, identiques à ceux que tenaient, il y a soixante ans, les Allemands préoccupés du relèvement de la France. On peut en tirer cette conclusion : la France, après 1870, l'Allemagne, après 1918, se sont l'une et l'autre magnifiquement relevées de leurs désastres. Elles ont prouvé la *vitalité de leur race, leurs qualités de labeur et d'endurance. La France vaincue a étonné l'Allemagne victorieuse il y a cinquante ans. Aujourd'hui l'Allemagne vaincue étonne la France victorieuse. Du verbe « étonner » au verbe « inquiéter » il n'y a qu'un glissement. Or ce glissement se produit nécessairement chez le vainqueur.* Rien ne prouve-t-il mieux d'ailleurs l'absurde vanité des guerres? On peut frustrer une nation des meilleurs de ses fils, on peut la saigner, l'amoindrir, la soumettre à des tributs écrasants... qu'importe... Quelques instants passent et cette nation reprend aussitôt son courage, ses forces, sa liberté. Loin de m'en plaindre, j'admire cette puissance de la vie. Elle s'est manifestée en nous après Sedan, après Francfort. Elle se manifeste en Allemagne aujourd'hui. Français et Allemands, nous sommes deux grandes races. Soyons-en fiers et, au lieu de nous battre, sachons nous respecter et nous entendre.

***

Au surplus, les questions qui restent liées à l'occupation étant réglées, — disons-nous bien que, plus tôt nous cesserons cette occupation, mieux la situation générale s'en ressentira.

Dans un discours célèbre, M. Mussolini annonçait qu'à partir de 1935 — c'est-à-dire tout de suite après la date extrême de l'évacuation — des événements surviendraient qui changeraient la face des choses en Europe. Raisonnement analogue à celui que nous entendons parfois tenir : « Restons jusqu'en 1935 sur le Rhin; d'ici là, nos jeunes Alliés seront mieux

préparés pour la guerre ». Prolonger le séjour de nos troupes sur le Rhin, pour laisser le temps à certains États européens de se fortifier contre l'Allemagne, ne serait-ce pas rendre vraisemblables les prophéties de M. Mussolini? Tout au contraire, si nous levons l'occupation demain, après en avoir tiré les avantages qu'elle devait normalement nous ménager, nous pourrons, sans rien abdiquer de notre dignité, de nos principes, sans léser en rien nos intérêts, continuer à pratiquer avec nos voisins de l'Est une politique loyale, fondée sur Versailles, Genève, Locarno et le pacte Kellogg, et conduisant, le temps aidant, à une collaboration plus cordiale. L'occasion s'offre à nous de jeter les bases de cette collaboration. Saisissons-la. Elle ne se représentera plus.

De l'évacuation, la France retirera enfin ce mâle profit : elle redeviendra elle-même.

L'occupation l'habitue, en effet, à une conception paresseuse et artificielle de la sécurité. Ce qui se passe sur notre frontière l'illustre assez. Au lendemain de la guerre, notre État-Major aurait sans doute pu élever tel système défensif qu'il eût jugé bon, sans s'attirer, ni du point de vue financier, ni du point de vue politique, la moindre objection. Nous nous sommes quelque peu endormis sur le mol oreiller de Mayence. Aujourd'hui où il devient urgent de remédier à ce retard, de telles dépenses, de tels travaux éveilleront, probablement en France et hors de France, des critiques que sauront exploiter ceux qui ne nous aiment pas. Forts de la soi-disant sécurité que leur donne la présence de notre armée sur le Rhin, trop de Français, en outre, se font de l'Europe une idée abstraite ou préconçue. Ils s'exagèrent certains périls; ils en négligent d'autres. Ils ne se donnent pas la peine de considérer l'Allemagne et l'Europe telles qu'elles sont. Ils ne comprennent pas que le seul moyen de n'être pas surpris par les événements, mais de les conduire, ce n'est pas de chercher vainement à suspendre les risques, c'est de s'habituer à les dominer. Tant que nous occuperons le Rhin, la France restera « arbitrée » entre ses anciens adversaires et ses anciens alliés. Que de concessions nous avons faites dont nos amis Anglais ont seuls retiré le bénéfice! Depuis la guerre, l'Anglais a su effacer cette haine qu'il avait inspirée. Je crois très exacte l'opinion que

j'ai si souvent entendue émettre par de profonds connaisseurs de l'Allemagne, qu'au lendemain de la guerre, l'Allemagne nouvelle était tout entière attirée par la France; il aurait suffi de peu de chose pour sceller une réconciliation franco-allemande sur des bases solides. Combien de gens, encore aujourd'hui, par l'excès de leur méfiance, trahissent-ils, à leur insu, une mentalité qui n'est pas celle de vainqueurs? Se rendent-ils compte du tort considérable qu'ils font ainsi à la cause qu'ils veulent si ardemment servir? Certes, il est excellent, il est indispensable que la politique française reste en étroit accord avec la politique anglaise. Mais elle n'a pas à lui être soumise. La France a trop souvent manqué d'initiative et d'indépendance depuis dix ans, prise entre l'impatience des Allemands et l'objectivité des Anglais. L'occupation appelle, motive, renforce cette attitude. Sachons-le bien. Ce n'est pas seulement l'Angleterre travailliste qui se montre désireuse d'évacuer sans tarder la Rhénanie. Tous les partis d'outre-Manche sont d'accord sur ce point. Un gouvernement Baldwin-Chamberlain nous eût pressés dans ce sens comme le gouvernement Mac Donald nous pressera demain. Choisirons-nous le rôle ingrat, laissant le beau rôle à l'Angleterre? Traînerons-nous à la remorque?

Redevenue pleinement elle-même, consciente de ses responsabilités et de ses forces, la France entrera dans une nouvelle période d'activité européenne. On parle beaucoup de l'Europe comme unité. Simple formule : l'Europe reste divisée, déchirée, faite de rivalités et de concurrences. Elle ne commencera à s'unifier que sur le plan économique. En suggérant à Genève, grâce à l'heureuse initiative de M. Loucheur, la création de la Conférence générale économique, la France a été la première à semer une idée qui peut présider à la transformation de notre continent. Qu'elle continue dans cette voie! Qu'elle prenne l'initiative de convoquer des États généraux économiques, non plus du monde entier, mais de l'Europe. Qu'elle intensifie la politique des grands accords commerciaux, des ententes d'industrie, des cartels de production. Qu'elle aborde surtout, la hache à la main, la terrible forteresse des tarifs douaniers. Dans cet ordre d'idée, les suggestions sont innombrables. Nous ne manquons pas d'imagi-

nations créatrices. Nos « princes de l'économie » se sont imposés en Europe par leur maîtrise technique et par l'amplitude de leurs vues. Pour moi, je rêve d'une France débarrassée de ses accablantes préoccupations d'hier, tout entière attachée à l'organisation d'une cohésion économique européenne, condition nécessaire et prélude d'une meilleure cohésion politique[1].

Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, il s'agit de « liquider » le plus objectivement, le plus sainement possible les problèmes en suspens. Résumons-nous en souhaitant que les gouvernements, lorsqu'ils se rencontreront dans le courant de ce mois, décident :

1° D'accepter les propositions des experts et de mettre en vigueur le plan Young sans modifications ni réserves;

2° De constituer une « commission de sécurité internationale » qui, sans résider en Rhénanie et sans y être astreinte à une action permanente, se rendrait automatiquement dans les territoires démilitarisés le jour même où le Conseil de la Société des Nations serait saisi, par l'un des États signataires du pacte de Locarno, d'un incident susceptible de troubler les bonnes relations existantes entre l'Allemagne et lui;

3° De procéder sans délai à la constitution de la Banque des règlements internationaux et d'inviter le Conseil d'administration de cette banque à préparer l'émission d'une première tranche d'obligations du Reich;

4° D'évacuer le plus tôt possible la zone de Coblence, le retrait des troupes alliées pouvant être réalisé avant le 15 octobre 1929;

5° De prendre l'engagement solennel que la zone de Mayence sera évacuée dès que les gouvernements des États créanciers auront reçu du président de la Banque des règlements internationaux l'avis officiel que les comptes de ces États ont été crédités, selon les modalités prévues, du produit de l'émission du premier emprunt allemand.

WLADIMIR D'ORMESSON

1. Ces pages étaient écrites avant que ne parussent dans la presse les projets de M. Briand tendant à la préparation d'une conférence des États-Unis d'Europe.

UN GRAND PROFITEUR DE GUERRE SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

OUVRARD

Au temps des désordres financiers de la Révolution, aggravés par les frais de guerre, on fit, soit en agiotage sur les assignats, soit en malversations sur les fournitures aux armées, des bénéfices qui enrichirent, de façon aussi rapide que scandaleuse, une légion de spéculateurs hardis et puissants.

Sous le Directoire, le roi des financiers et munitionnaires était incontestablement le célèbre Ouvrard. Sa maison fut alors, en quelque sorte, le pivot sur lequel roulait le crédit de la place de Paris. Sa fortune extraordinaire commença de s'édifier, en 1789, à Nantes qu'il quitta bientôt pour venir à Paris, où l'appelait un champ d'opérations plus vaste.

Gabriel Julien Ouvrard est né, en 1770, dans les Marches du Poitou et de la Bretagne, près de Clisson. Après une éducation sommaire reçue aux collèges de Clisson et de Beaupréau, il s'affranchit de la direction de son père, propriétaire d'une petite papeterie, et on le vit successivement apprenti épicier, marchand de papier, importateur de denrées coloniales, banquier, fournisseur général, dès 1797, des marines de la République et du royaume d'Espagne, puis fournisseur le plus important des armées du Directoire. Vers la fin de ce régime, il était à la tête d'une immense richesse qu'il devait à à une rare habileté, et aussi à ses relations intimes avec

Barras, dispensateur, sans contrôle, des marchés de la guerre.

Indépendamment des nombreux millions nécessaires à ses opérations, Ouvrard possédait une fortune immobilière vraiment princière, en dehors même du château du Raincy dont il avait fait une splendide demeure, et où il aimait à organiser des fêtes plus fastueuses que celles des seigneurs d'autrefois.

A l'avènement du Consulat, il était le maître de mener l'existence la plus enviable. Mais son esprit aventureux porta jusqu'à l'excès son goût des entreprises. Dans cette seconde partie de sa vie, il se heurta, dès le 18 Brumaire, à l'austérité de Napoléon qui avait, particulièrement, une aversion invincible à l'égard des munitionnaires qu'il tenait tous pour des fripons. Dans l'une de ses premières lettres d'Italie, au Directoire, n'avait-il pas dit d'eux : « Ils volent de façon si impudente que, si j'avais un mois de temps, il n'y en a pas un qui ne pût être fusillé. » Le malheur d'Ouvrard voulut aussi que cette aversion des fournisseurs se doublât chez Napoléon d'un amour de l'ordre et de l'économie qui s'étendait, avec une méfiance toujours en éveil, sur l'administration des fonds publics.

A la faveur de quelles circonstances, par quels subterfuges, Ouvrard parvint-il à tromper la vigilance impériale, et à détourner du Trésor public la somme énorme de 141 millions, à l'époque même où, selon l'expression de l'Empereur, ce forfait mettait la France à deux doigts de sa perte?

Ce sont les intrigues d'Ouvrard et les épisodes de la véritable lutte soutenue contre lui par Napoléon qui font l'objet de la présente étude.

***

Bien avant que Bonaparte revînt d'Égypte, Barras méditait la dissolution du Conseil des Cinq-Cents, par un coup de force. Ouvrard jugea sans doute fort intéressant de connaître d'avance l'heure de l'action décisive. Un tel événement ne peut manquer d'avoir une répercussion immédiate sur la cote des fonds publics. Qui est en situation d'agir la veille recueillera évidemment de gros bénéfices.

Soit qu'il y fût appelé exprès, soit que son intimité lui donnât ses entrées libres chez Barras, Ouvrard assista, nous dit-il, aux entretiens du Directeur avec plusieurs généraux. Bernadotte, avec sa finesse méridionale, se montra ondoyant, reprenant d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. Il fut congédié avec des paroles amères. A Bernadotte, succéda dans ces conciliabules le général Guidal, le même qui figura plus tard dans la conspiration du général Malet. Ah! avec Guidal, pas de réticences, pas de complications politiques. « Général, lui dit Barras, pouvez-vous compter sur vos troupes pour une mesure contre les Cinq-Cents? » Le temps de relever ses moustaches : « Donnez-moi carte blanche, répond Guidal. Je ferai acheter cinq cents sacs; dans chaque sac, je mettrai un député et je les ferai tous jeter à la Seine[1]. »

C'était un moyen!...

Barras, dans l'élaboration de ses plans, n'avait pas songé, on peut le croire, à une action aussi submergeante, si l'on ose dire. D'ailleurs, il dut rester dans une expectative commandée par l'attitude des Cinq-Cents qui avaient été avertis, assure également Ouvrard, par des indiscrétions de Bernadotte. Cette expectative, Barras l'observa durant les pourparlers, bien connus de lui, entre les hommes politiques et Bonaparte revenu d'Égypte.

Barras était bien tranquille. Pourquoi ne l'aurait-il pas été? Ne personnifiait-il pas l'espoir de la France? Ses adulateurs ne laissaient pas de lui donner cette conviction. Elle se renforçait, chez lui, de l'idée qu'un coup de force ne pourrait s'accomplir sans le concours de l'homme d'État qui avait déjà occupé le devant de la scène au 9 Thermidor et au 13 Vendémiaire. A cette dernière échauffourée, du reste, Bonaparte n'avait-il pas été son adjoint? En sorte que plus on parlait de celui-ci, plus Barras se persuadait que ce serait lui, civil, parlementaire, membre du gouvernement, qu'on mettrait en tête pour sauver encore une fois la République. Ouvrard qui, pour beaucoup de raisons, aimait à croire ces choses, tenait pour Barras et demeurait à l'écart des intrigues qui se nouaient autour de Bonaparte. Il nourrissait à l'égard de celui-ci une antipathie, en quelque sorte instinctive, depuis

1. *Mémoires de G.-J. Ouvrard*, t. I, p. 37.

que, chez madame Tallien, il l'avait aperçu pour la première fois.

Entre Bonaparte et ses affidés du coup d'État, aucune ruse n'avait paru négligeable pour faire croire à Barras qu'on ne ferait rien sans lui. Cela correspondait tellement à ses propres idées que, le 18 Brumaire, il attendait en parfaite quiétude qu'on vînt le chercher.

Il était loin de se douter que, la veille au soir, Talleyrand et Rœderer s'occupaient de régler son éviction. A six heures du soir, Rœderer, avec son fils, entrait chez Talleyrand. « Il faudrait, dit ce dernier, rédiger pour Barras un projet de démission honorable, et dont les termes facilitassent une négociation avec lui; vous devriez faire cela. » Rœderer, principal rédacteur du *Journal de Paris*, était bien qualifié pour ce travail. Après de nombreuses corrections faites de concert, Talleyrand mit dans sa poche la copie définitive pour s'en servir quand les événements auraient pris tournure.

L'heure d'exhiber le document arrêté avec Rœderer sonna dans la matinée du lendemain, 18 Brumaire. Dans son appartement, Barras comptait les minutes, épiait les bruits, attendant le messager qui le presserait de venir prendre sa place parmi les conspirateurs. Hélas! il ne percevait que des rumeurs avant-courrières d'une action engagée, et dont il n'était pas. Symptômes alarmants, certes. Mais il ne se résignait tout de même pas à croire que Bonaparte l'eût totalement trompé qu'il ne lui réservât pas une importante compensation.

Malgré tout, l'inquiétude le gagnait. Il allait de long en large, agité, fébrile, lorque, vers midi, la porte s'ouvrit pour livrer passage à Talleyrand accompagné de l'amiral Bruix. Talleyrand prit la parole. Il ne s'embarrassa pas de circonlocutions. Connaissant son homme, il alla droit au but, annonça à Barras le succès complet du coup d'État qui venait de s'accomplir au Conseil des Anciens.

Selon toute présomption, il présenta à Barras deux arguments : l'un, auquel il n'était jamais insensible : une forte somme d'argent contre sa démission volontaire; l'autre, moins alléchant : sa destitution immédiate. C'était à prendre ou à laisser. Mais, dans ce dernier cas, il y aurait des suites

dont Talleyrand fit sans doute un tableau sinistre. Et ce disant, il passait à Barras la feuille rédigée par Rœderer.

Barras, effondré, se sentant traqué, prit la plume et apposa sa signature au bas de sa démission dont il faut retenir les dernières lignes, pour voir jusqu'où peut aller la bassesse d'un homme qui en a lourd sur la conscience : « Au citoyen président du Conseil des Anciens... La gloire qui accompagne le retour du guerrier illustre, à qui j'ai eu l'honneur d'ouvrir le chemin de la gloire, les marques éclatantes de confiance que lui donne le Corps législatif, et le décret de la représentation nationale m'ont convaincu que, quel que soit le poste où l'appelle désormais l'intérêt public, les périls de la liberté sont surmontés, et les intérêts des armées garantis. Je rentre avec joie dans les rangs de simple citoyen, heureux, après tant d'orages, de remettre, entiers et plus respectables que jamais, les destins de la République dont j'ai partagé le dépôt. Salut et respect[1]. » Une voiture, tenue prête par les soins de Talleyrand, emporta Barras à son château de Grosbois et hors de l'histoire.

Ouvrard, en ce matin du 18 Brumaire, passa à peu près par les mêmes alternatives que Barras. Convenablement prévenu, il attendait chez lui, soit qu'on l'appelât, soit que Barras lui fît demander l'argent qui est le nerf des complots aussi bien que de la guerre. Cependant, ses perplexités furent de moins longue durée que celles de son ami.

Quand, de ses fenêtres, donnant sur la Chaussée d'Antin où, attiré par le vacarme des chevaux et le cliquetis des armes, il vit le cortège éclatant, en tête duquel marchait, altier et résolu, le général Bonaparte; quand il vit, derrière le jeune chef, un groupe imposant de généraux, panaches au vent, avec leurs habits à grosses épaulettes, à haut collet brodé de feuillages d'or; quand il entendit les acclamations enthousiastes d'une foule de plus en plus nombreuse, Ouvrard comprit que la partie était perdue, perdue pour Barras, perdue pour lui qui s'était toujours tenu à distance du triomphateur actuel.

Déception terrible, on peut le croire, quoi qu'il n'en dise rien dans ses Mémoires. Déception du joueur qui a misé sur

1. *Journal de Paris* du 20 brumaire, an VIII.

le mauvais tableau. Reste l'hypothèse que le succès de Bonaparte sera de courte durée. Possible. Mais les affaires sont les affaires. On ne les fait pas avec des hypothèses. C'est la réalité qui compte. C'est du côté du manche qu'il faut se placer.

Pour une démarche personnelle, il ne se connaît aucune chance. Un intermédiaire est nécessaire. Alors il songe à son ami Bruix qu'il chargera de la mission délicate. Avec sa promptitude de décision en toutes choses, il se met à son bureau, et écrit la lettre suivante : « Paris, le 18 Brumaire an VIII. — Citoyen amiral, le passage du général Bonaparte se rendant au Conseil des Anciens, quelques mouvements de troupes, me font pressentir qu'il se prépare un changement dans les affaires politiques; cette circonstance peut nécessiter des besoins de fonds. Je vous prie, mon cher amiral, d'être l'interprète de l'offre que je fais d'en fournir de suite. J'ai pensé que celui qui est chargé du service le plus important dans la partie que vous commandez, pouvait sans indiscrétion vous faire une pareille offre, et que vous n'y verriez qu'une preuve de mon dévouement pour la chose publique, au succès de laquelle il cherchera toujours à coopérer. — Salut et considération. *Signé* : J. Ouvrard[1]. »

Après cette lettre, que devient sa propre version toute contraire : « Quelques jours après [le 18 Brumaire], le Premier Consul me fit appeler pour me demander un prêt de 12 millions; la position de mes affaires me permettait d'acquiescer à sa demande, cependant je refusai. Il convoqua une assemblée de banquiers à qui il fit la même proposition, avec aussi peu de succès. Soit qu'il vît dans ce résultat une sorte de coalition, soit que le manque d'argent, dans des circonstances aussi décisives pour lui, dérangeât quelques-uns de ses projets, ses dispositions à mon égard devinrent plus hostiles... »

Autant de phrases, autant d'erreurs. Voici, d'après les sources autorisées, ce qui se passa à la réunion des banquiers : « Étaient présents, à l'exclusion de tous fournisseurs, les chefs des principales maisons de banque, tels que Perregaux, Malet, Daviliers, Germain, Sévène et Fulchiron. Bonaparte leur promit un gouvernement de défense sociale, ami de

1. *Revue rétrospective*, Paris, 1900.

l'ordre, respectueux de la propriété sous toutes ses formes, pacifique au dehors. Quand il eut terminé et se fut retiré, Gaudin [ministre des Finances] tira la conclusion du discours en sollicitant une avance de 12 millions. Les banquiers souscrivirent pour cette somme. Mais la confiance n'était pas suffisamment établie pour qu'ils jugeassent à propos de desserrer trop vite les cordons de leur bourse. L'avance effective se réduisit à 3 millions; pour le reste, il fallut recourir à une loterie que le syndicat des banquiers consentit à patronner, à organiser et qui procura la somme[1]... »

Admettant même qu'il y ait eu, comme le note Ouvrard, coalition au sens péjoratif du mot, il n'aurait pu être accusé d'en faire partie, puisqu'il avait été simplement évincé du conciliabule des banquiers. En convoquant seulement ceux-ci, Bonaparte obéissait à la répulsion que lui inspiraient les munitionnaires. Il avait à leur endroit des soupçons qu'il étendait même aux ordonnateurs que leurs fonctions mettaient en rapport avec eux. Toute sa vie, il conserva cette prévention qui lui échappait, de façon brutale et désobligeante, à la moindre occasion. Ainsi en arriva-t-il, le jour où on lui présenta l'ordonnateur Volland. « Volant? répéta l'Empereur d'un air étonné et d'une voix interrogative, Volant? — Oui, Sire, mais avec deux l. — Hum! fit l'Empereur, deux ailes, c'est donc pour mieux voler[2]. »

Pour comprendre l'état d'esprit de Napoléon se laissant aller à cette apostrophe spontanée et blessante, il n'est peut-être pas inutile de reproduire ici un document qui révèle clairement une connivence des fonctionnaires, sans laquelle n'auraient pu être pratiquées des fraudes comme celles imputées aux Michel frères que nous retrouverons plus tard parmi les associés d'Ouvrard.

Les accusations portées contre les Michel frères sont nombreuses. En voici quelques-unes : « 1° Avoir substitué des échantillons inférieurs à ceux sur lesquels ils avaient passé le marché du 11 Pluviôse; 2° avoir surchargé les chiffres 0 et 1 dans les aunages des pièces de draperie, de manière que 10 faisait 19 ou bien 40; 12 se transformait en 42 et 30 en 36;

1. Stourm, *Les Finances sous le Consulat*, p. 58 à 61.
2. *Mémoires du général Thiébault*, t. III, p. 93.

3° de s'être fait payer deux et même trois fois un article par le gouvernement et avoir ainsi retiré des sommes immenses; 4° d'avoir volé le gouvernement en portant des largeurs de 5 sur 8 quand elles n'avaient que 5 sur 4; 5° d'avoir porté en compte 21 403 aunes de serge et livré seulement 5 670; 6° d'avoir, sur les fournitures de l'an IV, touché, par des faux et duplicatas, 2 millions 300 643 francs au lieu de 459 809, soit dilapidation 1 million 503 734 francs sur cette seule fourniture. »

A la vérité, cette dénonciation semble suspecte de prime abord, parce qu'elle émane d'un nommé Rivière, ex-employé des Michel frères. Rivière, ayant abandonné son emploi dans un mouvement d'humeur, ne cherchait-il pas, par tous moyens, à diffamer ses anciens patrons, peut-être même à exercer un chantage? Cependant, cette supposition tombe devant une lettre jointe à la liste des imputations formulées par Rivière. Adressée à ce dernier par les Michel frères, cette lettre démontre jusqu'à l'évidence qu'ils s'efforçaient, par des protestations amicales et des offres généreuses, à acheter le silence d'un subalterne bien renseigné : « ... Nous vous le répétons, disent les Michel frères, la manière honnête et probe avec laquelle vous avez géré les affaires que nous vous avons confiées jusqu'ici en tous genres, vous a mérité notre estime et notre amitié... Nous avons vu qu'il entrait dans vos arrangements de travailler pour votre compte, nous l'avons même vu avec peine, mais puisque cela doit être pour votre bien, cela nous fait le plus grand plaisir. Si nous pouvons continuer, dans vos nouvelles entreprises, à vous être favorables, nous verrons avec joie les occasions que nous saisirons avec empressement[1]. »

Pourquoi, à la suite de la dénonciation formelle de leur employé, les Michel frères ne furent-ils pas poursuivis? C'est la question qui vient tout de suite à l'esprit. La réponse se trouve peut-être dans ces paroles de l'Empereur disant, à son frère Joseph, à propos du scandale financier de 1805 : « ... Ne dites rien de tout cela à M. Cambacérès, parce que les frères Michel y sont pour quelque chose, et que je ne sais pas jusqu'à quel point ses intérêts s'y trouvent mêlés. »

1. *Archives nationales*, F⁷ 6554.

***

Parmi les mécontents que fit le 18 Brumaire, il y eut sûrement Ouvrard. Quoi! quelqu'un était assez novice, assez présomptueux pour mépriser sa puissance et sa richesse! On verrait bien! De l'argent, le gouvernement naissant en a et en aura besoin. Pas de doute à cet égard. L'appel aux banquiers, l'expédient d'une loterie, tout indique que les consuls feront tout au monde pour écarter de nouveaux embarras financiers.

Les résultats laborieux de la réunion des banquiers qui datait du 24 novembre furent probablement connus vers le milieu de décembre. C'est alors qu'Ouvrard jugea le moment propice d'engager le fer avec le Premier Consul. Il réclama le remboursement immédiat des 10 millions qu'il avait prêtés au Directoire. Ah! sous le Directoire, il reculait volontiers les échéances. On savait récompenser sa délicatesse. Mais aujourd'hui, avec son excessive confiance en soi-même, il était convaincu que l'occasion s'offrait de reprendre le rang de personnage indispensable. Ce qu'il voulait, c'était beaucoup moins les 10 millions que l'occasion de se trouver en face du Premier Consul. Probablement se flattait-il qu'en accédant de bonne grâce aux délais qui lui seraient inévitablement demandés, il parviendrait, au cours de leur entretien, à étonner, à subjuguer Bonaparte. Il n'aurait pour cela qu'à développer son plan de réorganisation des finances.

Ce plan, qu'il avait déjà préconisé avec insistance près du Directoire, il l'a résumé en ces termes : « Nécessité d'une dette considérable pour la France... Dans un État tel que la France, une dette publique est un bien, c'est un emploi toujours ouvert pour les capitaux oisifs et disponibles... Les fonds publics offriront les placements les plus sûrs et les plus avantageux. » Et à l'appui, il citait l'Angleterre qui « présente le phénomène d'une dette prodigieuse et d'une grande richesse ». On doit reconnaître que ce système financier, reposant sur la confiance, fut mis en œuvre vingt ans plus tard par la Restauration, avec un succès qui dure encore, d'ailleurs. Toutefois, il n'était pas applicable sous le Directoire, vu les difficultés de l'instant, et il n'avait pas non plus la moindre chance

d'être accepté par Napoléon qui était dominé par la volonté immuable de ne contracter aucune dette.

L'exposé d'une méthode infaillible pour la régénération des finances serait une révélation pour le général qui, dans sa rapide carrière, n'avait eu ni l'occasion, ni le temps d'étudier ces matières. Ainsi, sans doute, pensait Ouvrard. Il ne tarda pas à voir s'évanouir ses espérances. Bonaparte s'en tint au caractère intempestif, presque provocateur, de la réclamation des 10 millions. Le jeune chef de l'État ne savait pas tout, il est vrai. La gestion des fonds publics lui était particulièrement étrangère. Mais il était, par nature, observateur rigoureux de règles d'ordre et d'économie, qu'il entendait appliquer, d'abord, dans une administration infestée de désordre et de gaspillage.

Aussitôt reçue la requête d'Ouvrard, Bonaparte enjoignit de vérifier l'exactitude de cette créance. Voilà pour l'ordre. Et de la même plume, il prescrivit la révision des marchés exorbitants de la Marine qui avaient été consentis à Ouvrard. Voilà pour l'économie.

Cet examen confié à Forfait, ministre de la Marine, dura nécessairement plusieurs jours. Il était terminé le 27 janvier 1800. Très sévère sur l'exagération des prix et des avantages accordés à Ouvrard, le ministre mettait cependant en garde contre une mesure trop radicale qui aurait pour résultat, au port de Brest, une famine causée par une interruption dans l'arrivée des subsistances.

Moins timoré que son ministre, le Premier Consul rendit, séance tenante, l'arrêté suivant :

« Les Consuls de la République, considérant :

« 1° Que de l'exécution fidèle des traités souscrits par les entrepreneurs pour la subsistance des armées de terre et de mer dépend la sûreté de l'État; 2° que, dans le traité du citoyen Ouvrard et dans son exécution, tout accuse la dilapidation et l'infidélité;

« Arrêtent ce qui suit :

« Article premier. — Le citoyen Ouvrard sera mis en état d'arrestation, le scellé apposé sur ses papiers et le séquestre provisoire sur ses effets mobiliers et immobiliers.

« Article II. — Les approvisionnements de toute nature

existant pour le compte dudit Ouvrard... seront mis immédiatement sous la main de la nation, et employés à la continuation du service sous la surveillance des agents du gouvernement et sous la responsabilité des agents dudit Ouvrard. »

Suivent cinq autres articles ayant pour objet de faire opposition à toutes les sommes qui pourraient être dues à Ouvrard. Et le tout, signé : Bonaparte[1].

Quelque diligence qu'on apportât à l'exécution des ordres consulaires, Ouvrard en fut prévenu assez à temps pour prendre certaines précautions. C'est un fait attesté par le rapport suivant du bureau central du canton de Paris au citoyen ministre de la police : « Il est constant que le nommé Ouvrard, fournisseur des vivres de la Marine, a été informé des mesures prises contre lui, plus de quarante-huit heures avant que votre ordre nous parvînt. Les scellés ont été apposés dans son domicile, rue du Mont-Blanc. Il y avait un riche et superbe mobilier, de l'argenterie, des bijoux et une somme de 9.000 francs dans sa caisse qu'il avait eu le temps de vider. Les scellés ont été également apposés à la maison de Vitry. »

Qu'il ait été prévenu, cela n'étonnera que médiocrement si l'on considère qu'il avait pour chef du contentieux Cambacérès, lequel d'ailleurs était doublé de M. Turpin, ancien directeur du contentieux au Trésor public; et si l'on tient compte du nombre de ses obligés dans toutes les branches de l'administration. On ne dira pas trop en ajoutant que ses graves démêlés avec le gouvernement produisirent un effarement général parmi ses amis. Ils s'agitent, ils adressent aux Consuls une réclamation contre l'arrêté concernant le citoyen Ouvrard. Cet arrêté pouvant, disent-ils, nuire au crédit de nombreuses maisons de commerce qui sont en affaires avec lui.

Des dangers qui le menaçaient, comme par exemple d'être traduit devant une commission militaire à Marseille, Ouvrard, qui se pique volontiers de belles relations, veut que l'avis lui en soit venu de très haut. La femme du Premier Consul, elle-même, aurait été son informatrice, en souvenir, dit-il, de quelques légers services qu'il lui aurait rendus en des moments de gêne. Que Joséphine ait jadis emprunté de

1. *Archives nationales*, A. F., IV, 1283 et A. F. IV, 7.

l'argent à Ouvrard, c'est après tout bien possible. Mais c'est peut-être la gratifier d'une reconnaissance excessive que de lui attribuer une démarche aussi nuisible aux desseins de son mari qu'aux intérêts de l'État.

Quoi qu'il en soit, Ouvrard aurait pu difficilement se dérober, car il était sous la surveillance d'un gendarme. Un billet de sa main, en date du 10 janvier, nous l'apprend : « Le citoyen Ouvrard sollicite du ministre de la police générale d'obtenir du Premier Consul de suppléer à la garde d'un gendarme par un cautionnement. » On accepta le cautionnement, et Ouvrard jouit de la liberté provisoire, pendant que six conseillers d'État procédaient au dépouillement de ses papiers. Toutefois, il ne lui fut pas permis de reprendre le service des vivres de la Marine. Toujours ombrageux à l'égard des munitionnaires, et redoutant des représailles, Bonaparte écrivait au général Brune, commandant l'armée de l'Ouest : « Le marché qu'avait Ouvrard pour les subsistances de la Marine a été résilié. Il n'y a aucune espèce de doute que ses agents ne profitent de la circonstance pour faire manquer le service de Brest... Provisoirement, le commissaire-ordonnateur-major assurera ce service... » Ouvrard était donc bel et bien dessaisi de son marché de la marine française. Hâtons-nous de dire que, pour fiche de consolation, il lui restait la fourniture, copieusement rémunératrice de la marine espagnole.

Selon Ouvrard, les mesures prises contre lui étaient purement arbitraires, dictées uniquement par l'obstination de Bonaparte à persécuter l'homme dont il enviait bassement les richesses. A l'appui de sa thèse, Ouvrard n'hésite pas à avancer qu'il sortit indemne de cette fâcheuse affaire, attendu que ses livres et ses papiers, livrés à l'investigation, ne fournirent aucun grief contre lui. Et il ajoute : « Je laissai Bonaparte souffrir impatiemment des supériorités qu'il n'avait pas créées, et je continuai à jouir d'une fortune qui s'augmentait chaque jour par des spéculations qui ne me mettaient point en rapport avec le gouvernement. »

Malheureusement pour Ouvrard, tout ce qu'il dit est démenti par les faits et par ses actes. Il est parfaitement inexact que la vérification de ses papiers n'ait révélé aucun grief à sa charge. La vérité est qu'il préféra ne pas attendre les con-

clusions des experts, et qu'il fit une offre transactionnelle dont l'acceptation ne lui causa sans doute nulle peine. Voici les termes de la décision de l'autorité consulaire : « Les consuls de la République : « Vu les propositions faites au ministère de la Marine et des Colonies par le citoyen Ouvrard, négociant à Paris... En attendant que la balance des recettes et dépenses de l'ex-munitionnaire général soit établie, le citoyen Ouvrard s'engage à remettre au Trésor public la somme de 14 millions 167 680 livres... » Suit la nomenclature des valeurs qui seront versées.

« Moyennant quoi, l'arrêté du 7 Pluviôse an VIII, est et demeure rapporté[1]. »

Quant à sa résolution de s'en tenir « aux affaires qui ne le mettaient pas en rapport avec le gouvernement », Ouvrard l'oublia bientôt. A un mois de date, pas plus tard, il est de nouveau titulaire d'un marché pour l'approvisionnement d'une partie de l'armée française. L'appât de gros bénéfices, assurés par sa position exceptionnelle près d'un ministre dispensateur, sans contrôle, de marchés considérables, eut vite raison de l'espèce de serment qu'il s'était fait à lui-même. Ce retour à ses spéculations antérieures eut lieu dans une circonstance unique dans l'histoire.

***

Le Premier Consul, ayant élaboré le plan d'une nouvelle campagne en Italie, mandait à Berthier, le 25 janvier 1800 : « Mon intention, citoyen ministre, est d'organiser une armée de réserve dont le commandement sera réservé au Premier Consul... Vous tiendrez extrêmement secrète la formation de l'armée [destinée à cette campagne] même dans vos bureaux auxquels vous ne demanderez que les renseignements nécessaires. »

Il importait de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, afin de le surprendre sur le second versant des Alpes. Dans ce but, les 60.000 hommes, dont le Premier Consul prenait le commandement, devaient être réunis, par portions de 7 à 8.000 hommes, sur divers points du territoire : à Paris, à

1. *Archives nationales*, A. F., IV, 12.

Nantes, à Besançon, à Marseille, à Avignon, à Briançon. De même on disperserait les approvisionnements. Grouper hommes et subsistances, c'eût été inquiéter la coalition, l'exciter à se renforcer. Pour la tromper, on fit mieux encore. Seul, devait être apparent un faible noyau de troupes assemblées à Dijon, sous la dénomination d'armée de réserve. Là, rien de caché. Au contraire. Par ordre, les journaux répétaient avec emphase que le camp de Dijon était le suprême espoir de la France. Comme on s'y attendait, les espions qu'on ne gênait en rien affluèrent en Bourgogne. La ruse réussit admirablement. Pour la seule fois de sa vie, peut-être, Napoléon, au lieu de se fâcher, sourit des caricatures anglaises. A son plus grand contentement, elles représentaient l'armée de réserve sous les traits d'un enfant qui donnait la main à un invalide traînant une jambe de bois.

La tâche n'était pas aisée de répartir, dans sept ou huit départements, des corps de 7 à 8 000 hommes qui devaient, au doigt levé, se précipiter sur Dijon, pendant que des millions de cartouches et des quantités énormes d'autres munitions seraient rapprochées du théâtre de la guerre. Vu l'immensité et la difficulté du labeur incombant à Berthier, son unique collaborateur, le Premier Consul lui laissa carte blanche pour tout ce qui regardait les moyens d'exécution. D'abord, il fallait, et à quelque prix que ce fût, obtenir le concours d'un grand nombre de fournisseurs.

Berthier, l'ami intime, peut-être pas indifférent à la prospérité d'Ouvrard, pouvait-il l'exclure de la liste des bénéficiaires de marchés dont il disposait librement? Toutefois, en raison du scandale qui avait eu lieu sur le nom d'Ouvrard, la prudence conseillait des précautions pour prévenir des objections, si ce n'est un veto du Premier Consul. Alors Berthier imagina, ou on lui suggéra, de donner à Ouvrard un associé flanqué lui-même d'un homme de paille. « ... [Au ministère de la Guerre] dit Ouvrard, je trouvai M. Vanlerberghe, alors régisseur des vivres; nous nous connaissions peu. M. Vanlerberghe avait la réputation d'homme habile dans le commerce des grains. »

Vanlerberghe, Belge d'origine, après avoir fait des spéculations sur les grains, à Douai, avait quitté cette ville pour

se mêler, dans un champ d'opérations plus vastes, à la foule des accapareurs parisiens. La réussite de ses affaires lui permit bientôt de faire figure d'un Ouvrard au petit pied. Possesseur déjà de grands domaines dans les départements de l'Escaut, de la Dyle, des Deux-Nèthes et du Nord, il avait acquis à Paris la merveilleuse propriété des Folies-Beaujon, faubourg du Roule. S'étant assimilé les méthodes des nouveaux riches de l'époque, il y donnait de brillantes réceptions dont il faisait les honneurs avec amabilité et générosité. Une légende veut qu'il ait détenu longtemps, en garantie de ses avances, le célèbre diamant, le *régent*, que madame Vanlerberghe portait sur elle, cousu dans une ceinture. Une copie, en cristal de roche, de la pierre précieuse, était un objet de curiosité pour les hôtes des Folies-Beaujon.

Vanlerberghe était tout désigné pour s'entendre avec Ouvrard dont il fut, par la suite, le co-associé, voire le rival. « M. Vanlerberghe, spécifie Ouvrard, me témoigna le désir de prendre le tiers d'intérêt dans les traités que le Premier Consul me proposait, et qui furent immédiatement conclus et rédigés, sous le nom de Maurin, aux prix et conditions que je présentais... » Que vient faire ici le nom de Maurin dont on n'a jamais entendu parler et qu'on ne reverra plus? Mystère entre le ministre de la Guerre et ses deux contractants...

En insinuant que les traités lui avaient été proposés directement par Bonaparte, Ouvrard, toujours empressé à se faire valoir, veut arriver à dire que « sur la foi de ses promesses, le Premier Consul partit pour Dijon, et franchit les Alpes peu de jours après. » Avouons qu'après les incidents que nous avons relatés, on se représente mal le Premier Consul n'attendant que les assurances d'un munitionnaire, plutôt mal noté, pour affronter l'entreprise immortelle du passage des Alpes.

D'ailleurs, ce qui infirme péremptoirement la version d'Ouvrard, c'est qu'il n'a pas pu être appelé au ministère de la Guerre, par Berthier, quelques jours avant le départ de Bonaparte, qui eut lieu le 6 mai 1800. Depuis cinq semaines, exactement le 2 avril, Carnot était ministre de la Guerre en remplacement de Berthier, qui inspectait la concentration des troupes et des munitions aux endroits prescrits.

La participation d'Ouvrard à l'approvisionnement de l'armée d'Italie ne l'absorba pas au point qu'il ne pût rester à Paris, et s'y livrer à ces spéculations dont il a parlé et qui augmentaient chaque jour sa fortune. Heur ou malheur, flux ou reflux des événements de la guerre, les pirates de la finance attendent sur le rivage, et s'enrichissent des épaves de la défaite aussi bien que des trophées de la victoire. Au soir de Marengo, par exemple, quels bénéfices ne put-on réaliser à la Bourse où la rente 3 p. 100 passait de 29 à 35 francs?

***

On n'a pas à décrire ici les épisodes mémorables de la victoire de Marengo. A cette nouvelle, un frisson d'enthousiasme électrisa tous les Français. L'Autriche vaincue, l'Italie reconquise, l'espérance d'une paix prochaine, tous les cœurs bénissaient le héros qui rendait à la France fierté et bonheur. Son retour fut une longue et délirante ovation; les populations lui barraient la route pour l'acclamer, le contempler et répandre sous les pas de son cheval des brassées de myrtes et de lauriers. A Paris même où des feux de joie s'allumèrent à tous les carrefours, quand parvint l'heureux bulletin, l'admiration allait jusqu'à l'adoration du Premier Consul. Lui seul, peut-être, demeurait grave et sévère au milieu de l'ivresse générale. Il sentait dans la confiance de ce peuple un appel au devoir de reconstituer la France. A cette œuvre gigantesque de faire surgir un édifice harmonieux des décombres hideux entassés depuis dix ans, ce jeune homme de trente et un ans à peine apporta un génie, une sagacité et une activité qui n'ont été égalés par aucun des grands organisateurs des temps anciens et modernes.

Dans ce programme où rien, à ses yeux, n'était secondaire, avait pris rang la préoccupation de faire renaître, le plus tôt possible, ce qui était jadis la société française, enviée, recherchée par les élites de l'Europe. Les centres mondains, à l'aurore du Consulat, ne ressemblaient guère à ceux de l'ancien régime. Les délicatesses de l'esprit et du langage ne se retrouvaient ni chez des généraux fort estimables sans doute, mais

plus formés à la rudesse du commandement qu'à la pratique de l'urbanité, ni chez des fonctionnaires de récente promotion, ni chez les parvenus, hommes très forts, comme on disait, arrogants sur le piédestal de leurs sacs d'écus. Les belles manières ne s'accordaient pas non plus avec la hardiesse provocante héritée des femmes du Directoire. Cependant, à côté de ces réunions hétéroclites, et par une anomalie qui ne laisse pas d'étonner quand on étudie les petits côtés de la Révolution, avaient subsisté non pas des salons, au sens du XVIIIe siècle, mais des assemblées restreintes où se rencontraient discrètement ce qui restait à Paris de gens suspects, voire proscrits, affublés de faux noms.

La maîtresse de l'un de ces cénacles était madame de Montesson, veuve morganatique du duc d'Orléans, petit-fils du Régent. Sa personne avait été respectée par les Jacobins, mais non la fortune qui lui venait du duc d'Orléans. Dignement, elle vivait de ressources minimes, et sa maison était, à certains jours, un lieu de refuge aimable pour la bonne compagnie.

Méditant son plan de fusion de la société actuelle avec celle de l'ancien régime, en un mot de réaliser l'amalgame des noblesses de races avec les noblesses de places et d'argent, le Premier Consul se dit qu'il ne trouverait pas de meilleur agent de liaison que madame de Montesson. En vérité, par ses qualités personnelles, elle était probablement la seule en situation de servir son dessein. Mais y en eût-il eu d'autres que c'est encore sur elle que son choix se serait arrêté. Il avait, pour madame de Montesson, ce sentiment de tendresse que l'on rencontre chez lui, aussi haut qu'il soit placé, pour toutes les personnes qui lui ont témoigné quelque égard ou quelque sympathie, dans sa prime jeunesse et au début de sa carrière. Il se souvenait du gentil compliment que madame de Montesson, lui adressa, dix-sept ans auparavant, à l'école de Brienne, lorsque, en compagnie du duc d'Orléans, elle posa sur son front la couronne du prix de mathématiques.

Bien au courant, par la police, des fréquentations de madame de Montesson, il la pria de venir le voir. Dans une effusion sincère, il lui rappela la cérémonie de Brienne, et lui dit combien il serait heureux de lui être agréable en toute

circonstance. Elle n'eut qu'à faire allusion à la confiscation de sa fortune pour que le Premier Consul lui promît la restitution des 60.000 francs de rentes dont elle avait été dépouillée. « Toutefois, ajouta-t-il du ton charmant qu'il savait prendre à l'occasion, et que tous ses interlocuteurs lui ont reconnu, toutefois, je mets la condition que vous vivrez largement, que vous recevrez les soutiens de mon gouvernement parmi vos amis dont je n'ai pas à scruter les consciences. Les uns et les autres apprendront à se connaître. Le temps des haines entre Français est passé. Ils ont à recevoir des leçons les uns des autres. Personne, mieux que vous, n'est capable de ranimer les mœurs élégantes et douces qui ont toujours distingué la nation française. Vous saurez, je n'en doute pas, calmer l'ardeur des discussions. Et à votre école se formera une société nouvelle où les étrangers qui nous visiteront ne trouveront plus que des Français s'estimant réciproquement, et observant la courtoisie des temps de la monarchie. »

A la suite de cette entrevue, le salon de madame de Montesson fut ouvert aux anciens nobles, aux généraux, aux banquiers, aux étrangers de marque, et même aux Conventionnels repentants. Ensemble, ils s'y distrayaient en bonne intelligence et presque unis sous le regard attentif de la maîtresse de la maison.

Ouvrard, invité parmi les notoriétés de la finance, fut frappé de la composition de l'assemblée. Visiblement, la République courait au tombeau. Allait-il se laisser enterrer avec elle? A tout prix, il lui fallait se rapprocher du pouvoir personnel qui existait virtuellement. Celui qui l'exerçait, novice dans l'art de gérer les fonds publics, aurait évidemment besoin de conseils expérimentés. L'histoire était pleine de l'influence de banquiers tels que les Pitti, les Bardi, les Médicis, près des rois, près du Saint-Siège même. Être l'Éminence grise du Trésor public, cette pierre angulaire de la politique d'un État, avait toujours été la hantise de l'esprit d'Ouvrard. Elle l'obséda encore plus à cette heure d'un changement radical dans les institutions. Mais, pour atteindre ce but, la première condition était de plaire au Premier Consul. Le moyen qui, en même temps, profiterait à ses intérêts, Ouvrard crut

l'avoir trouvé dans une aide pécuniaire qu'il donnerait à madame de Montesson.

Nul besoin d'être grand calculateur pour saisir, d'un coup d'œil, que ce n'était pas avec les 60.000 francs de revenus, recouvrés par madame de Montesson, qu'elle pourrait soutenir le train d'une table ouverte, somptueusement servie, de salons illuminés et décorés en féerie tous les mercredis. Ne serait-ce pas un coup de maître que d'arriver à remplir chez elle le rôle d'amphytrion opulent et discret, qu'il tenait en son château du Raincy? Plus les fêtes seraient brillantes, plus elles seraient recherchées et plus le Premier Consul en éprouverait de satisfaction. La police se chargerait bien de l'informer des libéralités d'Ouvrard; et celui-ci regagnerait sa situation d'homme agréable au pouvoir, par conséquent d'homme puissant, en posture d'attendre et de rendre des services. Non seulement viendraient, chez madame de Montesson, les fonctionnaires en mal d'avancement, mais aussi les étrangers notables. Près de ceux-ci, que de renseignements utiles recueillerait Ouvrard qui fut, en France, le chef d'école des financiers internationaux dont l'espèce s'est perpétuée.

Madame de Montesson qui, sans doute, supportait difficilement le poids de ses dépenses, accepta, sans trop se faire prier, l'hospitalité gratuite d'Ouvrard dans la maison de la rue de Provence, dont il s'était rendu propriétaire, et qui était contiguë à celle qu'il habitait rue du Mont-Blanc. De ce moment, les soirées devinrent plus fréquentes et plus fastueuses tout en conservant le caractère de réunions, où régnaient la fleur de politesse et l'aisance raffinée de l'ancien monde.

Les clairvoyants, et c'était le plus grand nombre, ne se trompaient pas en pensant que cette profusion de dépenses était une réplique des splendeurs du Raincy. Comme au Raincy, Ouvrard jouissait secrètement de son œuvre. Personne qui ne le crût en excellents termes avec le chef du gouvernement dont les bonnes dispositions pour madame de Montesson étaient notoires. De nouveau, Ouvrard avait un échiquier sur lequel il pouvait manœuvrer en spéculateur informé comme personne. N'était-il pas admirablement placé pour mettre en pratique sa doctrine, dont la graine ne s'est

pas perdue, que la plus belle situation est de détenir un pouvoir oblique, et de ne négliger aucune relation, car si beaucoup demeurent stériles, une seule peut tout compenser?

Le prestige du salon de madame de Montesson — et par conséquent le prestige d'Ouvrard — dut son apogée à un événement fort extraordinaire dans la capitale, pleine encore du souvenir des abominations de la Terreur.

Au mois de mai 1801, un roi et une reine venaient à Paris pour remercier le Premier Consul, auquel ils devaient leur couronne. Fils du duc de Parme, Louis Ier, âgé de vingt-huit ans, mari de l'infante d'Espagne, Marie-Louise, avait été proclamé roi d'Étrurie par l'article 4 du traité de Lunéville. Le couple royal venait de Madrid où il s'était réfugié pendant les guerres d'Italie. La question de son installation à Paris avait été étudiée en haut lieu. Le Premier Consul continuait à habiter Malmaison. Il n'avait aux Tuileries qu'un établissement provisoire. Il n'y existait ni service d'honneur, ni domesticité suffisante. Finalement, on s'arrêta à la proposition faite par l'ambassadeur d'Espagne, M. d'Azara, d'organiser les appartements royaux chez madame de Montesson, autrement dit dans la maison d'Ouvrard.

Il n'est pas trop hardi, semble-t-il, de supposer que celui-ci avait préparé de longue main cette décision de la Cour d'Espagne. Il y avait d'excellents amis. En considérant qu'Ouvrard était, depuis 1797, à des conditions singulièrement avantageuses, fournisseur de tout l'approvisionnement de la flotte espagnole, on ne s'étonnera pas de ces lignes écrites de sa main : « Les relations que j'entretenais avec la Cour d'Espagne firent penser à M. le chevalier d'Azara, ambassadeur de cette Cour, que je me ferais un plaisir de recevoir chez moi les augustes époux, et, en effet, je lui cédai, à sa demande, une partie de la maison que j'occupais. »

Il n'est guère admissible que le Premier Consul ait ignoré le manège d'Ouvrard. Il ne s'y opposa point, séduit comme toujours par toute réduction de dépense. Il concéda, sans trop approfondir, qu'en étirant le sens des textes on pouvait établir que madame de Montesson, quoique épouse morganatique seulement du duc d'Orléans, était une alliée de la famille des Bourbons. D'autre part, si peu mondain qu'il eût

été jusque-là, Bonaparte se rendait parfaitement compte que les sommes énormes gaspillées rue de Provence, sortaient d'une autre bourse que celle de madame de Montesson. Mais, en fermant les yeux sur les prodigalités, sûrement intéressées, d'un de ces spéculateurs qu'il tenait tous pour des fripons, il trouvait finalement une économie pour le Trésor public à qui auraient incombé les frais d'hébergement des hôtes royaux.

On peut s'imaginer l'exaltation des esprits à Paris quand on apprit qu'un roi, un Bourbon, le petit-neveu de Louis XIV, allait résider quelque temps dans la capitale. Les républicains regardaient avec méfiance cet acte du Premier Consul. Ils se demandaient, comme tant d'autres, s'il n'avait pas, au fond de l'âme, le projet de rétablir sur son trône le proscrit, héritier légitime de la royauté française. En plus du froissement de leurs opinions, il y avait, n'en doutons pas, la crainte des représailles.

Le faubourg Saint-Germain était en émoi. Les émigrés rentrés — et déjà nombreux — jubilaient à la pensée que leurs folles prévisions d'une restauration monarchique allaient se réaliser. Ils se flattaient de l'enthousiasme que produirait sur le peuple la superbe distinction de princes de sang royal, porteurs de ce nom magique : un Bourbon! Et l'on verrait ce peuple affirmer, par ses acclamations, son amour profond pour la dynastie représentée par les augustes souverains d'Étrurie.

Inquiétudes et illusions tombèrent du même coup. Les nouveaux monarques ne rappelaient que de loin la grandeur qui caractérisait les Bourbons dans l'imagination populaire.

Celui qu'il avait élevé au trône fit une impression défavorable sur le Premier Consul. Il disait à son entourage : « C'est un pauvre roi. On n'a pas idée de son insouciance. Je n'ai pu obtenir de lui, depuis qu'il est ici, qu'il s'occupât de ses affaires. Il ne pense qu'à ses plaisirs, aux spectacles, aux bals... » Et saisissant l'occasion de reprendre avantage sur les républicains, il ajoutait : « Il était assez politique de faire voir aux jeunes gens, qui n'en avaient pas vu, comment un roi était fait. Il y en a assez pour dégoûter de la royauté[1]. »

Afin sans doute de montrer à l'Europe que la France

1. Thibaudeau, *Histoire de France et de Napoléon*, t. I, p. 68.

saurait revenir aux traditions protocolaires, des fêtes pompeuses furent dédiées au roi et à la reine d'Étrurie. Outre les réceptions luxueuses de madame de Montesson, des bals de grande cérémonie furent donnés aux ministères des Relations extérieures et de la Guerre. Enfin, en une séance officielle, les membres de l'Institut durent prodiguer les fleurs de leur éloquence en l'honneur du couple royal, qui aurait probablement préféré un intermède moins solennel.

Ouvrard ne manqua pas d'afficher les relations que lui valait sa situation de généreux amphytrion. Si son âme de roturier était quelque peu flattée des égards des jeunes majestés, il attachait, on peut le croire, plus de prix à l'accroissement de son prestige aux yeux de toutes les classes de la société. Il ne négligeait rien pour qu'on parlât de lui. A cette fin, il s'ingénia à toutes les prévenances possibles : « Je vis souvent, dit-il, le prince et la princesse... Je fis faire chez Jacob un berceau pour l'infant don Luis, aujourd'hui prince de Lucques, et âgé alors de quinze mois. »

En plus du lustre qu'elle donnait à sa personne, cette sollicitude avait pour but de plaire à la Cour d'Espagne. Il avait sur elle des visées financières de grande envergure. L'ambassadeur espagnol se chargea de rapporter les libéralités délicates d'Ouvrard. « Le chevalier d'Azara, mentionne-t-il, rendit compte à sa Cour de l'empressement respectueux avec lequel j'avais reçu chez moi le couple royal. Charles IV daigna me faire écrire à ce sujet par le prince de la Paix [Godoï] les choses les plus gracieuses. »

Après cinq semaines, le roi et la reine d'Étrurie quittèrent Paris. De retour dans ses États, Louis Ier adressa au gouvernement français les remerciements d'usage. La lettre se terminait par ces mots : « Adieu, mon cher Bonaparte, n'oubliez jamais votre très cher ami et sincère, Louis. » Le Premier Consul fit sans doute connaître qu'il n'était que médiocrement flatté de cette familiarité assez cavalière, car les lettres suivantes observent cette formule plus correcte : « Je suis, Monsieur le Premier Consul, votre très affectionné et sincère ami. »

***

Quelque temps après le départ des souverains d'Étrurie, Ouvrard éprouva une immense satisfaction. Subitement, un soir de mai 1802, à onze heures, appelé par le Premier Consul, il franchissait la grille du château de Malmaison. Gonflé de son importance, il veut voir dans ce geste de Bonaparte un témoignage de contentement, un apaisement des prétendus sentiments hostiles qu'il nourrissait à son égard depuis leur première rencontre chez madame Tallien. Ouvrard se trompe. Bonaparte n'avait pas varié — et ne variera jamais — dans son mépris pour les fournisseurs. A Sainte-Hélène encore, il disait : « Les fournisseurs et les gens d'affaires sont le fléau d'une nation. »

Mais tous les fléaux, on est bien obligé de les subir quand on ne peut faire autrement. Et ce fut la cas de Napoléon, consul ou empereur, lorsque les intérêts généraux du pays, la subsistance des armées en campagne, commandaient des mesures urgentes. En un temps où le corps de l'intendance n'existait pour ainsi dire pas, force était bien de recourir aux munitionnaires rompus à ce service, depuis les guerres de la Révolution. En outre, leur corporation détenait le monopole de presque tous les moyens de charrois, et possédait, seule, une organisation de courtiers aux lieux de production des denrées.

Et c'est précisément dans un cas d'une gravité exceptionnelle que Bonaparte manda sans retard Ouvrard à Malmaison. Par ce dernier, nous apprenons qu'au mois de Floréal an XI (mai 1802) « une affreuse disette vint à désoler la France ». Il doit y avoir là quelque exagération, car d'une disette, encore moins « d'une affreuse disette », les historiens ne disent mot. Il y eut vraisemblablement des symptômes d'épuisement des approvisionnements réglementaires, et le Premier Consul, soucieux de l'ordre public, exigea qu'à bref délai les réserves de grains fussent rétablies à leur état normal.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître qu'Ouvrard, secondé par son ami Vanlerberghe, s'employa avec une diligence remarquable. Des courtiers expédiés en toute hâte dans les ports de Hollande et d'Angleterre achetèrent et dirigèrent,

sur le Havre, des cargaisons de blé. Observons toutefois que ce n'est nullement par préférence que le Premier Consul fit chercher Ouvrard. Pour mettre un terme à la crise, il avait d'abord appelé huit banquiers : MM. Perregaux, Récamier, Fulchiron, etc. Mais ils se récusèrent en prétextant que le commerce des céréales n'était, d'aucune façon, de leur ressort.

Telles sont les circonstances dans lesquelles fut traitée, avec Ouvrard et son associé Vanlerberghe, l'affaire de grains qui devint le prologue du grand drame financier de l'époque napoléonienne.

***

Jamais en repos, l'activité cérébrale d'Ouvrard fit que, le premier en France, il comprit qu'une action mondiale est nécessaire à l'entrepreneur de grandes affaires, qu'il s'agisse de marchandises ou de valeurs d'or. Pour le blé par exemple, monopoliser les réserves de l'étranger, c'est s'affranchir de la concurrence et avoir la faculté de vendre à prix avantageux.

Ces idées sont devenues d'une banalité courante, depuis que les câbles et les ondes électriques transportent, en un clin d'œil, les offres et les demandes sur tous les points du globe. Mais Ouvrard sut tirer la quintessence des moyens dont il disposait, quand il entra dans la carrière de munitionnaire général. C'est alors que fut fondée, à Philadelphie, par un de ses frères, une maison de banque et de commission sous la raison Ouvrard de Chailles [?] et compagnie. La place était excellemment choisie pour un observatoire de trafic général. Là, existait à cette époque l'un des plus grands marchés du monde. Les produits des deux Amériques s'y mêlaient à ceux d'Europe et d'Asie. En outre, le volume des transactions faisait qu'on y sentait mieux qu'ailleurs les fluctuations du commerce de l'or.

Ouvrard, comme nombre de ses contemporains, subissait le mirage des pays fabuleux, ces Eldorados où se récoltaient les métaux précieux. Une mission confiée à sa maison de Philadelphie lui apporta des renseignements qui matérialisèrent en quelque sorte ses illusions. « Les traités que j'avais conclus, dit-il, avec le gouvernement espagnol pour l'appro-

visionnement de la flotte de Brest, m'avaient rendu propriétaire de 4 millions de piastres sur la trésorerie de Mexico, somme équivalant à plus de 20 millions de francs... Ne perdant de vue ni le recouvrement de mes piastres, ni les projets que j'avais conçus à l'égard des colonies espagnoles, j'obtins un passeport pour un de mes frères et deux secrétaires. Le prince de la Paix les fit accueillir d'une manière distinguée par le vice-roi du Mexique... Son arrivée à Mexico fut un événement au milieu d'une population qui, depuis plus de dix années, n'avait vu que très peu d'Européens, et pas un Français. Le trésorier général lui offrit sa maison, et, aussitôt après son installation, il le conduisit à la Trésorerie où, depuis plusieurs années, l'interruption des communications avec l'Europe avait accumulé 71 millions de piastres appartenant à la couronne d'Espagne. Le trésorier-général lui montra en outre les 4 millions de piastres qui m'avaient été vendues, séparées et étiquetées comme m'appartenant... Cet exemple de probité, donné par un gouvernement, fit une profonde impression sur mon frère... »

Beaucoup plus profonde fut l'impression ressentie par Ouvrard. Il fut littéralement fasciné par cet amoncellement de 71 millions de piastres, c'est-à-dire près de 400 millions de francs-or. Quatre cent millions d'or métallique! Quelle somme presque inévaluable au cours des valeurs françaises! Quatre cent millions d'or! L'image tentatrice de cette montagne d'or lointaine demeura incrustée dans son esprit. Maintenant que l'Europe entière est à la recherche de numéraire, quels avantages à recueillir de cet immense dépôt du métal précieux! Ce serait la spéculation grandiose, ce serait aussi contrôler, gouverner les finances de l'État, rêve suprême d'Ouvrard.

Cette double perspective l'entraînera à des combinaisons d'une hardiesse stupéfiante. Elles ne naîtront pas d'un plan minutieusement étudié. Ce n'est pas sa manière. Il est de ceux qui, à l'instant propice, plongent, la tête en avant, ne songeant qu'aux perles et point aux écueils. Fidèle à la maxime qu'il n'est pas de difficultés commerciales qu'on ne puisse résoudre avec ce qui s'appelle l'intelligence des affaires, il estime également qu'il n'existe pas de moyens classiques de

mener une négociation. Il suffit d'avoir toujours ses projets présents à la pensée, et de saisir l'opportunité de les dévoiler avec chances de succès. L'occasion de faire le premier pas, dans l'affaire des trésors d'Amérique, s'offrit à lui dans les conditions suivantes.

Après la suppression des assignats, l'argent monnayé avait reparu, timidement d'abord, puis plus abondamment sous le régime consulaire. Toutefois, il ne tarda pas à se disperser à l'étranger. A la conclusion de la paix d'Amiens, le commerce, reprenant son essor, fit de nombreux achats en denrées coloniales : coton, sucre, café, épices, etc., dont on était privé depuis plusieurs années. Les capitaux ainsi exportés n'avaient pas eu le temps de rentrer, lors de la brusque déclaration de guerre de l'Angleterre, en 1803; déclaration qui entraînait *ipso facto* le rétablissement du blocus des mers, et conséquemment la fin des arrivages de l'or que l'Espagne fournissait, depuis deux siècles, à toutes les puissances du continent.

Cet événement produisit aussitôt une grande perturbation sur le marché français. La crise s'aggravait en outre, il faut bien le dire, du fait de Napoléon. En premier lieu, il entendait — contrairement à ce qui est tenu pour inévitable — supporter les frais de la guerre sans obérer les finances des générations suivantes. Toute sa vie, il demeurera scrupuleusement attaché à ce qu'il écrivait au début de l'Empire : « De mon vivant, je n'émettrai aucun papier. » Et ce n'est certes pas la chose la moins étonnante de son règne, qu'après de si grands actes accomplis, après même des désastres inouïs, ayant pris les finances de la France radicalement ruinées, il les ait laissées plus prospères que celles des autres États de l'Europe.

D'autre part, l'énormité des dépenses occasionnées par ce que le public ne connaissait que sous le nom de « Camp de Boulogne, » donnait l'impression que les hostilités seraient de longue durée. Cette perspective et le souvenir des calamités souffertes pendant les dix années des guerres de la Révolution, causèrent un resserrement du crédit et l'arrêt à peu près total de la circulation des espèces.

A la vérité, le projet d'une descente en Angleterre soulevait moins d'enthousiasme que d'inquiétude et de raillerie.

Volontiers, on ridiculisait la prétention de traverser la Manche sur une multitude de bateaux plats, presque renouvelés des Grecs.

Personne, pas même les ministres qui sortaient des conseils, parfois après minuit, harassés des mille questions que leur avait faites Napoléon sur le dénombrement des effectifs et la quantité des approvisionnements en tous genres, personne ne se doutait qu'il préparait, parallèlement et pour le cas échéant, la savante manœuvre, sorte de miracle de l'art militaire, qui transporta, inopinément, sur des voitures accélérées, en face de l'ennemi, 100 000 hommes, qu'on croyait retenus, à deux cents lieues, aux rives de la Manche.

Les exigences pécuniaires de cette conception gigantesque absorbaient journellement la majeure partie des fonds publics disponibles. Les autres services administratifs étaient enrayés. On ajournait inflexiblement les paiements. Ouvrard savait cela mieux que personne, lui à qui l'on devait 67 millions 844 000 francs autant pour les achats de grains destinés à prévenir la disette de 1802, que pour les fournitures faites à la Marine, en vertu d'un marché contracté, en 1803, sous le prête-nom de Frénais [?].

La situation critique du Trésor, dont il était le témoin bien averti, réveilla chez Ouvrard la conviction que, si l'on suivait ses conseils, et mieux encore, évidemment, si on lui laissait le pouvoir d'agir, le roulement régulier des fonds serait vite rétabli. Tel il avait été, jadis, plein d'une ironique pitié pour les financiers du Comité de Salut public, tel — et même plus assuré que jamais de sa supériorité — nous allons le revoir quand il entreprendra de circonvenir le ministre du Trésor public, Barbé-Marbois, dont l'insuffisance à occuper ce poste n'était pas un mystère.

***

Le choix de Barbé-Marbois, pour le ministère du Trésor public, est une erreur grave de Napoléon. En le nommant il dérogea malheureusement à son principe d'écarter des finances les politiciens. Il avait vu la Révolution d'assez près pour juger les orateurs des tréteaux de la popularité. C'est

dans l'ombre des bureaux de la Convention, où ils avaient été les modérateurs discrets de l'anarchie administrative, qu'il rechercha les Mollien, les Gaudin qui s'illustrèrent dans leurs fonctions ministérielles.

Barbé-Marbois, lui, sortait du rang des parlementaires. Il était intendant de Saint-Domingue, aux derniers jours de la monarchie. A son retour, il fut nommé maire de Metz, puis élu membre du Conseil des Cinq-Cents. Suspect au Directoire, proscrit le 18 Fructidor, il rentra en France au 18 Brumaire. Ce qui avait séduit Napoléon dans Barbé-Marbois, c'était la réputation de sévère intégrité qu'il rapportait de Saint-Domingue. Sur ce point, il ne fut pas trompé. Si Barbé-Marbois se laissa duper par les roués de la finance, sa probité n'en est pas moins à l'abri du soupçon. Ses antécédents honorables, et assez rares parmi les intendants coloniaux, lui valurent une large confiance du Premier Consul.

Porté lui-même à surveiller les affaires dans leurs plus petits détails, Napoléon se persuadait qu'il rencontrerait, chez Barbé-Marbois, une conscience analogue à la sienne; mais celle du ministre n'était que superficielle, attachée à des vétilles et inattentive aux choses sérieuses.

Une caricature du temps le peint tout entier avec ses défauts et ses qualités — si toutefois ce sont des qualités pour un ministre : il est représenté debout, sur le balcon de l'hôtel du ministère, pointant sur un calepin les employés retardataires qu'il voyait arriver de loin, tandis que son secrétaire, placé derrière lui, tirait des millions de la poche du Ministre.

Étant de ces gens qui en imposent par des phrases banales, proférées d'un ton sentencieux, sa raideur apparente masquait un caractère qui changeait de parti au gré de ses avantages immédiats. Il restera, de ce fait, un des plus remarquables modèles d'ingratitude. Ayant bénéficié, comme on le verra plus loin, d'une indulgence presque incompréhensible de la part de l'Empereur, Barbé-Marbois, sénateur de l'Empire, fut, en 1814, un de ceux qui mirent le plus d'empressement à voter la déchéance de Napoléon.

***

Dix-huit mois de vaines instances au sujet d'une créance de 67 millions étaient un prétexte fort plausible pour motiver une démarche personnelle près du Ministre qui, notoirement, succombait sous le fardeau de sa charge, acculé, du matin au soir, à la recherche d'expédients pour combler les vides que chaque jour creusait dans ses caisses.

Le 4 avril 1804, Ouvrard prenait le chemin du ministère. Son ambition d'être le restaurateur des finances se renforçait des espérances qu'il fondait sur les piastres d'Amérique. Pour engager à ce sujet des pourparlers avec le gouvernement espagnol, Ouvrard pensait avec raison que certaines portes lui seraient aisément ouvertes, tant par sa réputation d'habileté transcendante que par l'appui des grands personnages mêlés, par complaisance ou autrement, à ses marchés pour le ravitaillement de la marine espagnole. Ces influences pouvaient le servir utilement, sans doute. Il y attachait un très haut prix, dans tous les sens du mot. Mais combien on serait plus fort si, de surcroît, on se présentait à Madrid, soit à titre officiel, soit au moins avec l'agrément du gouvernement français.

Contrairement à ce qu'il voudrait faire croire, cette considération permet de supposer que ce n'est point en toute innocence et spontanément qu'il offrit, avec les apparences du désintéressement, le secours immédiat de ses capitaux et de son expérience à un ministre fort bien qualifié pour investir quelqu'un d'une mission financière. De cette première entrevue avec le ministre du Trésor public, Ouvrard a donné une version qui mérite d'être reproduite : « M. Barbé-Marbois me reçut comme un créancier importun; il ne me parla que de ses embarras; il me vint à l'idée de lui demander de quelle somme il avait besoin ? — De 50 millions, me répondit-il. — Eh bien, lui dis-je, je vous verserai cette somme contre des obligations des receveurs-généraux, à l'escompte de 3/4 p. 100 par mois et le Trésor recevra pour comptant [c'est-à-dire comme espèces comprises dans le prêt total] 20 millions, à mon profit, d'ordonnances des ministères de la Guerre et de la Marine. »

On devine l'ébahissement de Barbé-Marbois. Il y avait de quoi. Ouvrard n'était pas un créancier ordinaire. Plus on différait de lui payer des sommes considérables, plus il en offrait de nouvelles; et cela dans un moment où les banquiers ne voulaient pas livrer leurs capitaux à la merci du gouvernement. L'acceptation enthousiaste du ministre s'explique assez bien par ce fait que les gens accablés de tourments pécuniaires sont toujours prêts à accueillir quiconque se présente comme un sauveur.

Afin d'apprécier exactement le geste d'Ouvrard, on ne doit pas perdre de vue que les obligations des receveurs-généraux étaient garanties par les recettes, certaines et invariables, des impôts sur les biens immobiliers. Souscrites par douzièmes, pour une année, elles constituaient au Trésor la provision des sommes prévues par le budget, pour l'exercice en cours. Les règlements voulaient qu'elles ne sortissent des caisses que pour solder les ordonnances signées par les différentes administrations.

Il ne fallut rien moins que l'ivresse de la délivrance de ses tracas financiers, pour jeter Barbé-Marbois dans l'oubli de ses devoirs de gardien sévère des ressources de l'État. Il se conduisit comme ces fils de famille qui, en un jour d'affolement, engagent leur patrimoine sans se demander avec quoi ils vivront le lendemain.

En prenant les obligations des receveurs-généraux à l'escompte de 9 p. 100 l'an, Ouvrard courait d'autant moins de risques, qu'il lui était parfaitement loisible de réaliser un bénéfice de 3 p. 100. Il n'avait pour cela qu'à les passer à la Banque de France dont le taux d'escompte était de 6 p. 100. Par quelle anomalie l'État négociait-il ses valeurs avec une perte de 9 p. 100, tandis que la Banque de France prenait celles de ses clients à 6 p. 100? C'est le secret de l'incurie de Barbé-Marbois, entretenue habilement par les manigances de son entourage.

La spéculation sur le portefeuille du Trésor n'était pas, ce jour-là, l'objectif principal d'Ouvrard. Son but réel était de capter la confiance du ministre capable de l'épauler dans son projet d'exploitation des richesses du Nouveau Monde. Comment s'y prendrait-il? Il n'en savait trop rien. Confor-

mément à son système, il suivait son inspiration qui lui suggérait d'éblouir, par l'apport de capitaux, un ministre qui gémissait d'une pénurie d'argent devant un coffre-fort bondé de titres aisément convertibles en sacs d'écus ou billets ayant cours.

Ainsi offrit-il, ce 4 avril 1804, 50 millions aux conditions qu'on a vues. Émerveillé de cette largesse inattendue, Barbé-Marbois se confondit en protestations de reconnaissance et de dévouement. En même temps, il admirait éperdument l'ingéniosité, presque magique, de ce financier si prompt à dénouer une situation tellement critique.

Ouvrard connaissait suffisamment la nature humaine pour présumer qu'il serait bientôt rappelé par le ministre, inapte à se dépêtrer des embarras que lui causaient les dépenses militaires. Celles-ci s'augmentaient, de jour en jour, encore plus par les préparatifs secrets de Napoléon que par les mesures ostensibles.

Conformément à sa prévision, Ouvrard n'aura plus à chercher les occasions de voir le ministre. Dès que surgira une difficulté, petite ou grande, vite qu'on fasse venir M. Ouvrard, l'homme qui le confond par son sang-froid, par son équilibre sur la corde roide des finances!

Deux mois à peine écoulés, le 30 juin 1804, cinq semaines après l'établissement de l'Empire, Barbé-Marbois demande bravement à Ouvrard une autre avance, de 150 millions, celle-ci. « Je comprends votre embarras, répondit Ouvrard, la somme est considérable, mais tranquillisez-vous, je vous la procurerai avec le concours de mes amis. » Et toujours porté à mettre en relief le rôle prééminent des financiers, non moins enclin à lancer une pointe à l'adresse de Napoléon, il ajouta d'un air narquois : « Eh oui! le sénatus-consulte du 18 Floréal an XIII peut bien changer la forme du gouvernement, rétablir l'étiquette de la vieille Cour, créer des chambellans, des écuyers, des dames d'honneur, ériger en grands dignitaires les généraux de la République, etc.; mais il ne peut ramener l'abondance du Trésor... C'est dans les finances que se trouve le ressort principal de l'action du pouvoir. »

A première vue, on peut s'étonner qu'un capitaliste, si riche soit-il, délie spontanément et aussi largement les cordons

de sa bourse. Cependant, il ne fallait rien moins que l'impéritie d'un Barbé-Marbois pour ne pas apercevoir qu'Ouvrard donnait d'une main des millions, il est vrai, mais que, de l'autre main, il touchait des obligations des receveurs-généraux, lesquelles étaient négociables à volonté et à bon bénéfice.

C'est à propos de cette avance de 150 millions qu'Ouvrard présenta, à Barbé-Marbois, l'un des principaux nouveaux riches de l'époque, Armand Séguin, qu'il déclare n'avoir pas fréquenté jusque-là, « l'ayant seulement rencontré, affirme-t-il, peu de jours auparavant à la chasse ». Avec ce personnage, se dessine l'entrée en scène des acolytes d'Ouvrard qui l'escorteront jusqu'à l'heure de l'écroulement de leurs machinations.

A. ARTHUR-LÉVY

(A suivre.)

LA PORTE REFERMÉE

Depuis mon dernier séjour, il y a sept ans, je n'ai guère pensé au mas des Tourdes. Quel mistral, ce matin, sur les champs rouges! Après Garons, il me faudra quitter la grande route, prendre à gauche. Les ornières tout à l'heure vont me coûter au moins un pneu. Je reconnais ce chemin... Il semble que le don d'oublier si vite soit départi à un tout jeune homme parce qu'il n'est pas digne encore de certains souvenirs. Puis, la trentaine franchie, brusquement, comme aujourd'hui, l'un d'eux surgit aussi capiteux que le thym qui griffe la terre de la garrigue sans eau.

Pourquoi, d'Arles en passant, avant-hier me suis-je annoncé à l'improviste : *Coulombre, Mas des Tourdes, Garons, réponse payée*? Sur le pavé devant Saint-Trophime mon sang tout d'un coup avait battu, au passage d'une fille dont la stature, la nuque, ressemblaient... Trois ans déjà que M. Coulombre est mort — « l'oncle Numa » comme je disais, encore que ce viticulteur-chasseur ne fût qu'un lointain cousin de ma mère. « Tante Estelle » gère elle-même le domaine de plus en plus lourd. Vais-je la trouver changée, mi-bourgeoise, mi-fermière, en son embonpoint que n'ont jamais troublé les mouvements de l'esprit et que favorisaient les longues tapisseries? Un *Petit Méridional* gisait près du fauteuil dans l'herbe chevelue d'une pelouse qu'on ne fauchait plus. Sur les genoux courts de la dame bâillait un cabas polychrome où tintaient des clés et un sécateur. Que de figures en moi, nettes soudain et toutes proches, parce que je roule vers ce mas, dans

les cahots d'un chemin vicinal. Les mûriers semblent, dans le rebord caillouteux, me conduire un à un. Une sorte d'enfant prodigue en ce pays de l'olivier, du vent, du vignoble.

Il sont tous morts, ceux que j'aimais, et Sainte-Olympe, notre *mas* à nous, est vendu, avec les celliers, les bergeries, les longues écuries de mules, les tas de paille d'où je glissais en éraillant mes mollets nus. Sainte-Olympe, là-bas, derrière la costière pierreuse. Mais je ne regarde pas de ce côté. Jamais je n'y retournerai.

Nous voisinions avec les Coulombre, du Mas des Tourdes. « Tante Estelle » chérissait ma mère; je jouais au tennis avec Louise, quelquefois avec Marthe, sa cadette, faute d'une autre partenaire plus digne de nous. Cinq kilomètres, même de mauvais chemin, n'étaient pas longs à couvrir dans le break aux deux chevaux pommelés qu'à seize ans je fus si fier de mener, quand mon grand-père me mit les rênes dans les mains.

... Sur le pays étale surgit la double haie de platanes à jamais infléchie vers le sud par le mistral. J'arriverai aux Tourdes dans quelques minutes. Non, ce n'est pas vers mon passé d'enfant que l'immense vent rieur me fait voguer en tanguant sur la route bosselée. Ma mère me disait : « Vois-tu, il faut avant tout qu'une jeune fille soit parfaitement élevée... » J'avais alors dix-neuf, vingt ans, je hochais la tête. Maman me paraissait appartenir à un autre âge que j'appelais en moi-même, négligemment, « l'âge du cœur ». Elle me disait toujours beaucoup de bien de Louise Coulombre; moi, je trouvais cette belle blonde trop « en chair » et trop excitée au tennis. Je n'étais pas équitable. Je la croyais même un peu tricheuse parce qu'elle voulait toujours gagner. Mais je ne contredisais pas maman. D'ailleurs, rentré à Paris en octobre, j'avais vite oublié ces demi-cousines. Alors elles partageaient l'année entre un petit appartement d'hiver à Montpellier et les Tourdes, « où Numa Coulombre à force d'avoir de bonnes idées achèvera de se ruiner d'ici dix ans! » déclarait mon grand-père avec sa sécurité d'homme qui a de l'ordre, de la rente, et qui, comme tant d'êtres au cœur d'or, mettant de la bonté en presque tous ses actes, avait du goût pour les mots cruels.

J'ai pris le tournant de l'allée des platanes, entre les deux

piliers de pierre, coiffés d'une boule. De grandes feuilles craquent sous les pneus. Soudain je voudrais m'arrêter. J'ai eu tort de venir. Les mots ne sont pas seuls cruels, dans nos vies que nous croyons honnêtes. La dernière fois, j'avais vingt-quatre ans. Depuis, je n'ai revu personne. Pourquoi, tout ce matin, ai-je feint de m'attendrir sur des souvenirs, des figures que j'eusse pu évoquer tout haut? Ce qui me ramène, ce qui me fait donner ce coup de frein nerveux à la porte de la véranda des Tourdes, c'est autre chose : de même qu'au passage d'une fille inconnue dans une ruelle d'Arles, c'est le réveil d'un secret longtemps négligé, et qui soudain brûle.

***

Non, madame Coulombre — « tante Estelle » — n'a guère changé. Son œil bleu reste innocent dans le visage large, entre les bandeaux qui luisent. On dirait seulement qu'elle s'est appauvrie : son obésité est moins pleine, plus flasque. De même que sur sa robe, j'ai vu l'usure au coin de ses tempes et sur ses mains, et au bout de ses souliers éraillés. Mais d'abord son verbiage m'a saisi, dès le seuil où elle levait ses bras courts. Elle m'a dit en riant, avec le cher accent, que j'étais sa jeunesse qui revenait, puis, d'un ton lamentable, que les chemins étaient « affreux pour les pneumatiques », qu'elle ne sortait plus guère des Tourdes, que son vieil alezan était claqué ou à peu près, qu'elle ne pouvait pourtant pas atteler une mule au phaéton; que « les vendanges, c'est hélas! comme toujours les vendanges »; et que tout ici était devenu bien « misérable ».

— Mais, est-ce que je ne vous disais pas « tu » autrefois, Jean?

Je l'affirmai. Elle n'écoutait pas et s'assit dans un vieux fauteuil canné en m'assurant que j'étais « tout ma chère maman ». Et elle trouva son mouchoir. Nous étions dans la véranda; des ficus, des orangers dans leur grandes jarres cachaient par places la carcasse rouillée, les vitres qui perdaient leur mastic.

— Tu vas voir ta chambre. Car, au moins ce soir, nous te gardons, n'est-ce pas? Si tu n'es pas difficile...

Ce « nous », je le guettais en vain depuis quelques minutes dans cet affectueux torrent.

— Ton sac est dans la voiture. Ulysse le prendra. Ulysse, le garde. Enfin, le garde... non : il n'y a plus de chasse! Plus rien! Rien que des soucis. Et dire que, jadis, nous avions des perdreaux de quoi faire quatre battues dans l'automne! La vie n'est pas gaie.

Une pensée m'isolait de cet accueil volubile. J'entendis à peine qu'Ulysse aidait à la ferme, à la cave, était cocher pour « Empereur », l'alezan claqué, et qu'il faisait le gros ménage dans la maison.

— Il faut bien s'arranger, — dit madame Coulombre navrée.

Oui, je préserve en moi un silence, fait d'une singulière attente.

— Dis! Tu n'es pas revenu ici depuis...

— Depuis quoi? — fis-je, sursautant.

— Depuis six ou sept ans. Ta chère maman, l'année suivante, n'était plus là...

Je ne réponds rien : en moi passe une figure qui, paisible et sacrée, m'apporte pourtant un malaise, presque le froid d'un reproche. Mais madame Coulombre, pétulante :

— Nous déjeunerons peut-être tous les deux seuls, mon pauvre petit! Je ne sais pas quand rentrera Marthe; elle est allée à Saint-Gilles parler au courtier en vins. Elle s'occupe le mieux qu'elle peut de la propriété.

Je demande des nouvelles de Louise, mariée à un Vernillet, de Nîmes. Le regard de tante Estelle semble compter les les feuilles d'un ficus; morne, elle répond que tout va aussi bien que possible dans ce ménage, puis elle se tait. Et je me lève : à travers les vitres je vois Ulysse à la vieille moustache empoigner ma valise.

— Ulysse, — fit tante Estelle avec ampleur, — conduisez Monsieur à la chambre verte.

La porte du vestibule résiste, racle le sol dallé; Ulysse la pousse avec fracas. Je le suis. Tante Estelle debout sur le seuil, dans le soleil de la véranda, me lance :

— Vous êtes chez vous, Jean! Comme au vieux temps, tous ceux de votre famille. Une tradition.

Je ne saurais que lui répondre. L'escalier usé, nu, sonne

sous les pieds ferrés d'Ulysse. Tant mieux : ce bruit couvre celui de mon pas que je voudrais furtif, dans cette demeure où il me paraît que je m'introduis en fraude — peut-être justement à cause de la confiance familiale qui m'accueillit et me laisse monter sous la seule escorte d'un serviteur qui est, lui, si parfaitement fidèle.

— La première porte dans le couloir,— a-t-il dit derrière moi. — Au second palier... (comme si je ne connaissais pas la chambre verte). Là, je pose la valise. Vous entendrez la cloche pour le déjeuner, monsieur Jean.

Comme on oublie! Et, tout à coup, chaque objet parle. Même l'odeur un peu âcre des rideaux de reps passé — ou bien est-ce l'odeur du large lit de palissandre dans le coin le moins clair de cette grande pièce qui paraît démeublée, avec son papier vert fané où l'on voit deux traces de cadres enlevés? Seule, à l'abri de son globe, la pendule Paul-et-Virginie est restée d'un or agressif. Il fait cru sous ce plafond moiré par l'eau qui s'infiltre à chacun des rares orages de ce pays où les toits plats et peu étanches ne sont faits que pour porter le soleil, le vent et les pigeons. J'ai ouvert l'unique fenêtre, levé le châssis de toile métallique. Tant pis s'il entre des mouches : il me faut respirer l'air chaud. Là, derrière les mûriers, le tennis lépreux, à l'abandon, où les pintades picorent quelques vers. Un jeune homme tête nue, en veston bourgeois, mais sans col, traverse une allée; il se retourne, lève les yeux vers la maison. M'a-t-il vu à la fenêtre? En bas, une porte a battu, j'ai sursauté. Ridicule! Maintenant c'est la chambre que je regarde — ou bien des choses invisibles... J'étais resté près d'une semaine, la dernière fois. Le canapé beige, capitonné, à gauche de la cheminée, se couronnait déjà de cette guipure pesante, d'un blanc crayeux rebrodé de vert; cette « crassière », comme on disait tout simplement, je la revois telle qu'elle fut un soir dans la pénombre : tombée sur le siège au bas du dossier, chiffonnée, écrasée. Deux mains énervées essayaient de la replacer, de l'épingler. A quoi bon? J'étais à côté de vous, inutile; vous ne parliez pas. Vos mains longues, brunes, tâtonnaient. J'avais oublié cela, de même que votre petit cri tout proche des larmes : « Je me suis piqué

le doigt! » Nous avons écouté l'un et l'autre, dans le silence, quelques secondes, avec frayeur.

... La cloche. Descendons rejoindre des réalités. Parmi tant de choses identiques à elles-mêmes, que trouverai-je de changé? Moi, sans doute.

Madame Coulombre m'attendait, debout dans le salon qu'occupe au centre une carpette-smyrne fort élimée.

— A table! Tu seras indulgent. Menu de famille.

C'est la deuxième fois aujourd'hui qu'elle use de ce dernier mot : il ne m'est pas agréable... Je me rappelais une salle à manger moins triste. Dans l'une des fenêtres en face de moi, je vois filer l'avenue des platanes; l'autre donne sur la cour de la ferme où tourbillonne une poussière de paille brisée.

— Assieds-toi là. J'ai fait laisser à tout hasard le couvert de Marthe.

La table paraît vide : on pourrait asseoir deux personnes entre tante Estelle et moi. Je me récrie sur les figues pansues, les grenades, le raisin qui emplissent une coupe. Madame Coulombre est ravie. Ulysse, qui a ceint un tablier blanc trop long et gardé ses souliers à clous, pose un plateau de hors-d'œuvre. Moi aussi, je me sens de bonne humeur et je m'aperçois que j'avais grand faim. Les olives, les betteraves, les piments doux hachés...

— Tout vient des Tourdes! — proclame-t-elle.

— Même les sardines?

Elle rit.

— Pioche dedans, mon petit. Nous n'avons plus de beurre, c'est dommage! Peut-être que Marthe en « portera ». Prends de l'huile. Avise la burette.

Le paisible liquide vert-jaune garde l'amertume du fruit.

— Elle n'est pas raffinée, au moins! — dit tante Estelle avec orgueil. — Elle a du goût. Nous menons nos olives au moulin. Comme ça, on est sûr.

L'entrain que nous avons, la grosse vieille amie et moi, j'ignore s'il est créé par ce lourd vin rouge, qui, lui aussi, « vient » des Tourdes : nous sommes gais, dans un afflux de souvenirs où le passé pourtant a souvent le visage en deuil. Je sais bien qu'à ma droite, là, vis-à-vis de madame Coulombre se tient un couvert oisif, assiette que barre une serviette

roulée, fourchette et couteau ternes appuyés à un chevalet de métal. Une tierce présence impalpable, énigmatique. N'importe : je ne regarde pas de ce côté; comme au wagon-restaurant quand on est flanqué d'un inconnu. Et je fais des compliments à tante Estelle, « toujours brillante! » Elle proteste et reprend avec vigueur du ragoût de mouton aux aubergines.

— Tu m'ouvres l'appétit! En général, je picore.

Nous allions nous lever de table; des roues sonnèrent sur le pavé de la cour; je n'avais rien vu venir par l'allée des platanes. La porte qui donne sur l'office-vestibule s'est ouverte si brusquement que tante Estelle a sursauté et, se tournant :

— Oh, Marthe! que tu es soudaine!

Sur le seuil, soulevant le rideau d'étamine, mobile écran contre les mouches, Marthe Coulombre a fixé une seconde le profil de sa mère, puis m'a regardé. Il me sembla qu'elle avait voulu nous surprendre.

— Bonjour Jean, bonjour maman.

— Par où es-tu donc arrivée? Tu n'as pas pris l'avenue? Nous te guettions.

— J'ai passé derrière la ferme.

— Quelle idée! Le chemin est tout défoncé, près des celliers. Tu finiras par y laisser une roue du phaéton.

Madame Coulombre parle à sa fille comme à une enfant. Le visage hâlé, régulier, reste immobile.

— Rasseyez-vous donc, Jean. Je vais vite avaler quelque chose. Ce courtier m'a retenue.

— Eh bien? — fait sa mère. — Conclu?

— A peu près.

— Elle est de toute force, vous savez, Jean. Moi, pauvre vieille, je me ferais rouler toujours.

Un éclair d'impatience traverse les yeux de Marthe.

— Ulysse! — appelle-t-elle. — Maman, ne m'attendez pas, ni vous Jean.

Madame Coulombre assure qu'elle « prendra » encore volontiers deux ou trois figues. Ulysse rapporte les raviers et sort. Je pique lentement les derniers grains d'une grappe d'aramon. Tante Estelle se tait, toute à ses fruits. Je remarque la décision,

la brusquerie avec laquelle Marthe a coupé une tranche du gros pain qui est près d'elle.

— C'est une surprise de vous voir ici.

J'ai dit alors combien j'étais content, et que j'avais craint d'être indiscret. Cela rouvrit les écluses de madame Coulombre qui décrivit mon arrivée, ma « ravissante petite auto », ma « gentillesse ». Ni Marthe, ni moi n'eussions pu placer un mot. Marthe se borne à sourire avec « gentillesse », elle aussi. Elle a coupé ses cheveux, sombres et brillants comme ces olives noires. Je n'ai pas voulu l'observer trop, mais je vois que son visage s'est modelé, en maigrissant. Vingt-sept ans, je pense... Elle n'a jamais été vraiment jolie. « Elle a le nez Coulombre » disait mon grand-père. « Mais elle est bien bâtie. De bons aplombs... » ajoutait cet ancien homme de cheval. La blouse de toile bleu-lavé à grosse broderies foncées est assez bien remplie et laisse largement libre le cou qui a de la fierté, de même que la ligne décidée qui joint le menton à l'oreille. Je n'ai pas revu entièrement le regard, d'un singulier gris-beige, doux comme celui de certaines feuilles sèches.

— Louise va bien? Viendra-t-elle ici bientôt?

Ma question, je l'ai adressée en face de moi, dans le vide, entre la mère et la fille, sans les regarder. Elles ont répondu ensemble je ne sais trop quoi sur les jumeaux de Louise qui auraient besoin de Salies-de-Béarn.

Elles étaient fort différentes, ces deux sœurs Coulombre. Louise, rose, ronde et blonde, un peu plus grande que Marthe, sa cadette de deux ans. Elle avait de l'éclat, Louise, en blanc au tennis et après, quand nous allions en groupe au jardin, sous les grenadiers et les treilles. Je revois cela d'un coup, tandis que tante Estelle s'essuie les doigts, se lève et gémit :

— Le café sera froid! J'oubliais... Nous n'en prenons pas, d'habitude.

Je vais la suivre après un coup d'œil à Marthe, mais elle m'arrête :

— Non, non, je vais le faire réchauffer. Restez. Marthe, ne te bouscule pas. Vous devez en avoir à vous dire, depuis le temps!

Nous lui adressons, Marthe et moi, le même petit rire, avant qu'elle ne sorte.

— Vous voyez, je dirige les Tourdes, à présent, — a dit Marthe aussitôt, comme pour me forcer à l'interroger.

Je le fis, aidé par quelques vieux souvenirs de Sainte-Olympe. Nous avons parlé viticulture, avec application.

— Fumez donc, — interrompit-elle.

Cet entretien sur les « hybrides » et les « producteurs directs » ne pouvait que se terminer ainsi, par un silence.

Elle avait reculé sa chaise. Un sourire qui ne s'était pas encore montré ce jour-là, je le revis alors, comme autrefois. Sourire hardi, si mal accordé avec le visage et les yeux calmes. J'ai cru y distinguer une raillerie, mêlée d'inquiétude.

Au salon, après avoir bu son café debout, elle nous a quittés en s'excusant : des renseignements à demander à la ferme. Elle pourrait me retrouver dehors un peu plus tard. Sa mère, installée, avait repoussé sur la table sa tapisserie pour faire place à la tasse dorée qu'elle vida trois fois. Peu après, je la vis, somnolente, osciller sur son canevas et je la quittai sans remords.

Pourquoi suis-je d'abord remonté dans ma chambre? Cette maison est déserte. Elle semble peuplée de courants d'air, et, dans son ampleur même, avoue sa pauvreté. Ulysse est à la ferme, sans doute. On m'a dit qu'une fille de Garons venait « en remplacement faire la bonne ». Mais je n'entends rien. Tant mieux. Sur le deuxième palier débouchent deux couloirs symétriques. Ma chambre est là. De l'autre côté, autrefois, étaient celle de Marthe et celle de Louise. Oui, là. Je ne voudrais pas que l'on me surprît, ainsi, épiant. Quoi? Le retour du passé?

... Vers la fin de septembre, il y a sept ans, j'avais rejoint ma mère au mas des Tourdes où elle faisait un séjour près de son amie. D'habitude je ne venais guère ici que pour la journée. Mais l'oncle Numa avait écrit que « c'était une magnifique année de perdreaux ». Il ne chassait, hélas, plus guère : je devais venir. Ma mère insista par lettre. J'étais donc depuis deux ou trois jours l'hôte des Coulombre et je ne m'ennuyais pas, en somme : quelques heures de chasse dans la garrigue avec Ulysse et mes deux chiens, ou dans les vignes encore épaisses que les vendangeurs quittaient et où la

chaleur alourdissait les perdreaux. On trouve aux Tourdes une bibliothèque vaste, assez fraîche : de quoi travailler. Enfin — j'aurais dû commencer poliment par elles — Louise et Marthe ne me déplaisaient pas, en somme. Louise n'était pas mariée, alors. J'ai dit quel beau fruit elle était, sans saveur peut-être, mais pulpeux et de couleur fraîche. Elle fut particulièrement accueillante. Marthe, absente quand j'arrivai, ne revint que le surlendemain, je crois. Nous fûmes donc maintes fois seuls ensemble, Louise et moi. Elle ne se montrait pas aussi naturelle que d'habitude, il me semble : un peu énervée. Un matin elle m'accompagna à la chasse. Pas loin : elle était paresseuse de corps, sauf au tennis. Elle vint jusqu'à la partie la moins fourrée de la garrigue où elle pouvait encore, même en souliers minces, marcher sur le thym ras, entre les touffes qui piquent. De là elle regardait les chiens battre les ronciers et surgir, oreilles battantes, et bondir quand déboulait un lapin donc le cul blanc est un éclair. L'odeur du coup de fusil traversait un instant celle du sol chaud et des résines. A dix minutes de là, au-dessus des chênes-verts pointait le chapeau rouge des Tourdes. Nous sommes rentrés en retard, parce qu'elle ralentissait le pas. Moi, d'ailleurs, je n'étais pas pressé.

Devant la maison nous trouvâmes une auto. Des Nîmois avaient ramené Marthe à l'improviste. Quand nous parûmes, un silence affectueux, puis de menus cris méridionaux nous accueillirent. Marthe ne s'y mêla guère. Un jour passa; je vis à peine Marthe, comme toujours un peu sauvage. Louise me pria de la mener un après-midi avec le phaéton au village de Garons. Les ornières nous firent danser côte à côte sur les vieux coussins de cuir. La jolie blonde riait beaucoup et rabattait sa jupe que le vent levait sur ses genoux ronds. Ces deux jours, le tennis resta désert. Puis le temps se couvrit. A présent voici tous les souvenirs... Vraiment y a-t-il sept ans déjà?

A la tombée de ce même jour, je lisais, dans la bibliothèque, adossé à la fenêtre ouverte, car je n'y voyais presque plus. En bas, bourdonnaient des voix familiales, sous les vitres de la véranda. C'est alors que Marthe entra, portant une lampe non allumée. Elle parla de l'inconvénient de lire dans l'obscurité, dit « qu'on me recevait bien mal ». Tout cela d'un ton

naturel, mais à mi-voix. Quand la pièce fut éclairée — après ce moment indécis que créait la flamme du pétrole dans une lampe froide — je vis une figure plus volontaire encore que d'habitude et des yeux qui me surprirent, étincelants.

— Est-ce que vous vous plaisez ici? — me demanda-t-elle.

Forcément, je dis que oui et me mis à rire de son air âpre, concentré, que j'appelais son air « des dragonnades ». Elle prononça le mot sincérité sur un ton si particulier que, d'instinct, je vins tout près d'elle. J'eus alors la sensation que je la découvrais, prête à se confier peut-être. Mais je redoutais, alors, les confidences. Nous avons causé, au hasard.

— Il y a deux ou trois ans, nous nous tutoyions encore.

Je me souviens que cette parole d'elle m'étonna. Oui, je ne saurais mieux dire : j'eus la sensation que cette fille ombrageuse et moi n'étions séparés l'un de l'autre que par une infime distance. Il est de ces moments de proximité soudaine, plus morale encore que physique, — sans désir encore, sans intimité même, — entre un homme et une femme : deux vivants solidaires pour quelques secondes, et presque complices dans l'espérance, la pitié, la peur.

Je revis à présent, une par une, les circonstances de ce même soir-là : il m'a suffi, tout à l'heure, de revoir le palier où se tient la console de palissandre, d'avoir reconnu le bruit que les portes font dans le couloir; surtout de me retrouver dans ma chambre.

Ce même soir, de bonne heure, chacun alla se coucher. Au premier étage, nous prîmes congé, Louise, Marthe et moi, de leurs parents et de ma mère; chacun saisit son bougeoir ou sa lampe. Puis Louise, avec sa sœur, monta. J'entrai dans la bibliothèque choisir un livre pour veiller. Je m'attardai à feuilleter un tome, puis un autre, sans doute assez longtemps. Dehors, et dans la maison, tout se taisait. De temps à autre une bouffée de mistral ronronnait dans la cheminée. Enfin je me décidai à monter. Le vent secouait un peu la verrière, par accès, en haut de l'escalier, et la flamme de ma bougie faisait remuer les marches devant moi. Je ne levai les yeux qu'en abordant le second palier. Là, je vis, à l'angle du corridor, adossée au mur, une ombre. Puis la lumière frappa un peignoir cramoisi, un visage, Marthe, encore coiffée comme dans la

journée. Marthe si pâle qu'elle m'effraya. Mais elle leva la main, pour préserver le silence.

— Malade? — fis-je tout bas.

Nous étions face à face, près de ma porte.

— Rentre chez toi avec la lumière, — souffla-t-elle.

Subjugué, je passai devant elle, en regardant, une seconde, ses yeux qui me suivirent, où je crus surprendre à la fois l'audace et la peur. Sur mon seuil, je savais qu'elle était derrière moi. « Entre vite! » entendis-je. Elle était entrée elle aussi et, avec précaution, refermait la porte : l'infime déclic du pêne me bouleversa. La flamme de la bougie oscillait sur la cheminée. Sans avancer, Marthe murmura :

— Puis-je rester? Une minute?

Elle dans ma chambre! Elle, que je croyais connaître, dédaigneuse, presque hostile, elle, une inconnue soudain. Si près l'un de l'autre, que chaque battement de ce silence faisait de nous, davantage, des complices... Il me semble que j'eus pitié d'elle. Puis... Je venais de voir, au bas du long peignoir de velours anglais, que Marthe avait, dans ses souliers vernis, les pieds nus. Alors je l'ai prise contre moi. Comme un frère?... Comme un homme. D'abord elle ne résista pas, mais d'une voix courte :

— Aimes-tu Louise? L'aimes-tu?

Perçut-elle mon sursaut? Répondis-je? Y avait-il à répondre! Tout cela fut si rapide et, de seconde en seconde, plus fiévreux. Sous les plis de l'étoffe, je sentais le corps dur, libre.

— Réponds! — dit-elle avec rudesse.

De son bras tendu, elle m'écarta, les doigts crispés à mon épaule.

— Non?... Non, n'est-ce pas?

Je fis non de la tête : jamais je n'avais moins pensé à Louise. Entre les pans du peignoir, décroisés une seconde, avaient paru les deux tons clairs du linge, de la peau. Mais déjà, d'une main rageuse, Marthe s'était renveloppée, et c'est une forme jalousement serrée dans l'étoffe que j'attirai, qui vint choir à mon côté, sur ce capitonnage de reps beige. Là...

Bien sûr, je n'ai ni réfléchi, ni calculé. Pas assez. J'entendis, ou plutôt je sentis glisser contre ma joue ces mots :

— Vous ne savez pas à quoi ils pensent, ici! Ce qu'ils veulent! — et tout de suite, plus bas : — Rien n'importe. Rien! Qu'est-ce que nous sommes?...

Oui, j'étais, il y a sept ans, moins raisonnable encore qu'aujourd'hui. Il faisait noir dans cette grande pièce que les rideaux alourdissaient; la seule lueur d'une bougie essayait de nous éclairer, ou bien de nous laisser indistincts l'un à l'autre. Je n'ai pas vu le visage de celle qui était là, de cette créature hardie, muette, qui de toutes manières m'étonna, et qui, même en se défendant peut-être, semblait ne vouloir que se livrer.

Puis quand il fallut bien que le calme retombât en nous, glacé et vaguement tumultueux encore, j'ai vu Marthe se lever, raffermir ses cheveux et, d'une main machinale, saisir sur la cheminée un flambeau éteint, le pencher vers la flamme, l'allumer. Elle regarda autour d'elle, étroite dans sa gaine rouge, d'un regard sauvage et pourtant doux. On eût dit qu'elle ne voulait pas disparaître tout de suite, et moi aussi je désirais alors qu'elle restât, qu'elle me revînt. Je murmurai quelques mots épars, avec ce genre de tendresse, mais de détachement aussi, que nous connaissons si bien, nous autres, après certains moments. Peut-être me devina-t-elle, car elle me fixa, et doucement :

— Ne vous occupez plus jamais de moi. — Toujours à voix basse, mais d'un ton irrésistible, elle dit encore : — Je ne le veux pas... Jamais, Nous ne sommes rien l'un pour l'autre — puis, d'un air étrange et calme : — Cela rendrait tout inutile.

Aussitôt, inversement, — car une telle indifférence ne nous plaît guère, — je me sentis poussé vers elle d'un mouvement profond : ne pas la perdre! Pourtant la crainte que l'on nous surprît croissait en moi. Je prêtais l'oreille, m'attendant au pire. Un peu tard, je pensais à des parents réveillés, à des pas, à des cris; aux lois de l'hospitalité. Je redevenais prudent... Quelle honte! La pendule qui sonna un quart m'inquiéta.

C'est alors que Marthe cherchait de ses doigts hésitants à replacer cette guipure, là, sur le dossier, et qu'elle s'est piquée, a jeté le petit cri plaintif, tout proche des larmes. Et nous avons écouté, inquiets, le silence, quelques secondes. Pitié? Gratitude? il me sembla que je l'aimais, que j'allais

presque l'aimer. Une de ses mains tenait serré le peignoir rouge. L'autre était glacée; les bras aussi. Mais elle s'écarta de moi, insensible.

— Partez demain, — me dit-elle. — Promettez-le. Oh, je ne penserais pas du mal de vous. Ni même de moi.

Les rares paroles qu'elle m'a jetées, cette nuit-là, me sont restées intactes; la dernière image fut un rapide sourire de défi, un peu triste, dans un visage qui reprit aussitôt son air de pureté; puis Marthe, de dos, soulevant prudemment le loquet de ma chambre. Devant le rectangle ouvert, noir, elle écouta, et moi auprès d'elle, ce qu'allait peut-être dire la maison nocturne. Mais on n'entendait que le grand hurleur galoper avec désespoir à travers le ciel.

Et Marthe avait disparu. Je ne surpris même pas le plus faible bruit humain, ni un grincement de porte. Enfermé de nouveau chez moi, je vis que moins d'une demi-heure avait passé depuis ma rencontre avec l'ombre embusquée à m'attendre sur le palier.

***

... Il me faut redescendre, aller au jardin qui doit être un peu défait par octobre. J'y retrouverai Marthe. Marthe d'aujourd'hui, étrangère. Aussi bien, il y a sept ans, dès le lendemain de cette nuit, c'était une étrangère que je revis. On eût dit qu'elle cherchait un abri entre ses parents, sa sœur, ma mère. A moi, il me restait, avec la brûlure du souvenir, un désir encore, une curiosité irritée. Au moins j'aurais voulu lui parler, nous retrouver ensemble. Mais elle ne se laissa point approcher. Aussitôt après les repas, elle disparut. A table elle avait parlé plus que de coutume. C'est à ma mère qu'elle s'adressa surtout, avec enjouement, et j'en ressentis un malaise. A aucun moment mon regard ne put saisir le sien. J'étais au supplice. De cette journée, je garde le détestable souvenir d'une incessante, d'une familiale amabilité que me prodiguèrent les autres. Quand, sous un prétexte, j'annonçai que, décidément, je devais repartir le soir même, ce furent des cris. Le seul visage de Marthe, derrière son père, s'éclaira. Ma mère eut l'air surpris. Mais elle n'était pas de celles qui

questionnent trop un grand fils. Vers le soir, mon départ fut, dans la véranda, entouré du brouhaha le plus affectueux. Marthe s'y mêla. Je ne sais plus à quel moment de la journée elle avait réussi à me glisser trois mots :

— Merci de partir.

— Marthe, si je restais?

— Alors je m'enfuirais.

Elle me tourna le dos. D'elle je n'eus rien d'autre, ne sus rien d'autre.

... Je descends l'escalier; je vais la revoir.

Je parcourus sans rencontrer personne la longue allée médiane du jardin. Il me parut laissé à l'abandon, sauf quelques carrés utiles — des légumes — et les bordures de chrysanthèmes nains et d'œillets d'Inde qui poussent tout seuls. Par-dessus le mur dont s'abrite, au nord, ce vieil enclos où les figuiers jaunissent, j'ai entendu la voix de Marthe et une voix d'homme — et j'ai appelé.

— Passez par le portail du fond, — m'a-t-elle crié. — Rejoignez-moi.

Je ne sais pourquoi je restai là encore un instant. Le double bruit de voix avait repris. Sans distinguer les mots, je remarquai la vivacité de leur débit, mais nullement, chez Marthe, l'accent de quelqu'un qui réprimande, ni même qui ordonne.

Séparé du jardin des Tourdes par ce mur, se trouve un petit parc plus abandonné encore, où les arbres serrés sont malingres, sauf quelques gros pins-pignons. Deux allées y ondulent. Des bosquets, par endroits, empêchent le regard. D'assez loin pourtant, je vis Marthe et son compagnon immobiles, et qui semblaient causer encore. C'était vraiment une belle plante que Marthe Coulombre : un peu rude, mais d'une poussée franche — cette demi-cousine, cette visiteuse d'une nuit. En approchant je reconnus le grand garçon, rustique avec son veston citadin, qui, vers midi, passant devant le mas, avait regardé à deux reprises ma fenêtre. Il recula comme s'il prenait congé de Marthe en hésitant, toucha son chapeau. Elle, déjà détournée, avançait vers moi.

— Je donnais des indications pour les transvasages.

Nous nous mîmes à marcher.

— C'est Antonin, le fils de notre régisseur qui est mort aux Tourdes après vingt-trois ans...

— Il travaille ici?

— En ce moment, oui.

Je me souciais de tout autre chose que d'agriculture et de ce jeune homme qui s'éloignait sans hâte. C'est à vous seule, Marthe, que je pensais... Mais je percevais aussi à quel point ma présence, et notre tête-à-tête, pouvaient créer de gêne entre nous. Je crois donc vous avoir dit, pour gagner du temps, que je ne vous avais pas revue depuis la mort de l'oncle Numa.

— Ni moi depuis celle de votre mère.

Puis après un silence :

— Pourquoi êtes-vous revenu?

Sans intention apparente, une question paisible mais directe : de celles qui embarrassent. Je répondis qu'il y avait longtemps... Et que des souvenirs... Que nos familles... Mais j'eus honte et me ressaisis :

— Marthe! Voyons, Marthe!...

Nous étions arrivées contre un de ces bosquets mêlés de micocouliers et de lauriers-tins et, là, le terrain formait un faible épaulement au bord de l'allée. Marthe s'arrêta et me désigna un tronc abattu.

— Un des pins est tombé l'automne dernier. Il y en avait trois. Vous vous rappelez?

Le naturel de son ton, de son attitude, le silence de ce lieu où nous étions entourés de feuillages qu'il me semblait reconnaître de même que leur odeur amère, et la lumière aussi, déjà rousse, le vol d'une pie, comme au temps où à Sainte-Olympe je les tirais à l'affût, vers cette même heure, dans le crépuscule des chênes-verts... oui, j'étais repris par mon univers languedocien d'autrefois. Et je regardais Marthe comme si je l'eusse à peine quittée, depuis lors. Ses yeux bravèrent les miens.

— Votre dépêche, avant-hier, m'a fait passer un affreux moment.

— Pardonnez-moi.

— Oh! ensuite, j'ai trouvé que c'était bien.

Nous nous tenions debout au bord de l'herbe. Marthe,

en face de moi, nu-tête, les mains aux poches de son petit paletot violet, m'observait avec un étrange courage.

— Écoute... Je te tutoie comme quand nous étions petits : ainsi tu n'es presque pas un étranger. C'est plus facile. Tu as vu que nous sommes pauvres; très gênés, du moins. Tu peux deviner ce qu'il nous reste. Plus question de porter beau. Avant le mariage de Louise, on essayait encore. Pas moi! — fit-elle âprement; et bientôt, comme si elle achevait une phrase : — Pour marier ses filles...

Elle se tut et, enjambant l'épaulement herbeux, s'assit sur le tronc.

— Viens à côté de moi. Tu peux — assura-t-elle avec un éclair d'ironie, — il n'y a plus de résine sur cette écorce, ni de fourmis.

Sans répondre, je m'assis : toute riposte eût risqué de l'emprisonner dans le silence. Puis je dis que j'étais venu là pour l'écouter comme elle voudrait. L'amitié de ma voix la toucha peut-être : son ton se détendit.

— Papa était bon, bien sûr, et désintéressé au fond. Il ne faut pas lui en vouloir, ni à maman. On disait toujours que tu serais riche, toi. Fils unique!... Je comprends mieux, à présent... Sept ans juste, dans cinq jours... Tu as oublié la date, forcément. Pas moi.

Pour la première fois de cette journée, je vis Marthe baisser la tête. Lasse? Triste? Mais humble, non.

— Marthe, ne décide pas que j'ai oublié. Je veux surtout ne pas te faire de peine, à toi. Donc oublier, si tu le préfères.

— Oh! à présent cela m'est égal ou à peu près... Quelquefois je me sentais le souffle coupé en pensant... Et même récemment... Tu sais, j'ai encore de la droiture.

Sa voix avait baissé.

— Marthe, bien sûr! Je te connais!

Elle m'interrompit :

— Voir sa propre famille conspirer! Ta mère, je veux bien, s'y prêtait un peu. Mais, moi, je savais que Louise ne considérait que les avantages. On appelle ça la raison! Ils avaient décidé que tu viendrais cet automne-là. Et quand j'ai vu leurs préparatifs! J'étais si entière alors... Mon Dieu!... Et puis, tu te rappelles...?

Je lui vis la figure si tirée, des yeux douloureux, si beaux, un tel air vaincu et fier, que je laissai retomber mon bras qui allait envelopper ses épaules.

— Tu fais bien de me parler, Marthe, — dis-je aussi tendrement que je le pus.

— Essaie de me comprendre, Jean. L'horreur de te voir presque pris au piège...

— Pris?

— Oui. La seule question que je t'aie posée ce soir-là, c'est si tu aimais Louise, toi. D'ailleurs, en ce cas, tu m'aurais chassée.

Stupéfait, je me demandai si j'entrevoyais la vérité.

— Veux-tu dire qu'on essayait de... de nous... Louise et moi?

Rouge, elle fit oui.

— ... et que tu as voulu empêcher?

Cette fois, elle ne remua pas.

— Toute la journée, Jean, j'avais cherché comment te prévenir. Je n'ai pas trouvé. Le soir je t'ai attendu d'abord dans l'escalier; je suis restée penchée longtemps sur la balustrade. Tu lisais dans la bibliothèque; je n'ai pas osé descendre. Alors j'ai renoncé; je suis rentrée dans ma chambre. J'ai commencé à me déshabiller...

Ce mot, brusquement, la fit taire. J'ai senti bourdonner en moi une fièvre naissante.

— C'est donc comme ça, Marthe, qu'un instant après...?

— Oui, je m'étais tout à coup sentie tellement lâche...

Le silence nous entoura, coupé, au loin, par le grincement de la noria derrière les cyprès. Mais je pense que Marthe entendait en elle-même un tumulte plus violent encore que le mien. Elle reprenait, tête baissée :

— Après cela il faudrait bien que tu nous fuies tous.

Dieu! que je me sentis soudain peu fier d'être homme.

— J'étais poussée par la haine, — elle se reprit, et, tout bas : — Mes pauvres parents... Par la fierté.

Elle se leva, se détourna. Lui dirai-je combien vaines étaient ses craintes de jadis; et vain, son acte? Louise et moi! Qu'auraient pu, alors, toutes les ruses d'une famille? Non : se taire, laisser au moins leurs illusions aux sacrifices. Il ne

fallait pas être cruel avec Marthe une fois encore. Ses traits, à présent, étaient calmes. Si calmes que, debout près d'elle, j'en connus une sorte de dépit, plus impérieux que la pitié. C'est alors qu'elle prononça, hésitante :

— Est-ce que tu as cru que je t'aimais?

Je n'eusse voulu répondre ni oui, ni non. Le comprit-elle? Elle se mit à marcher.

— Je ne t'aimais pas, — fit Marthe (et je n'eusse pu définir si elle disait vrai). — Non. Était-ce mieux ainsi? Ou pire? Peu importe.

Je l'ai arrêtée. Elle n'a pas résisté, m'a livré un regard impassible, puis me l'a dérobé. Alors je n'ai pas su rester sage, ni charitable.... Toujours l'orgueil. Depuis trois jours, certain souvenir, de nouveau, me brûlait. J'attirai Marthe contre moi. Nul ne pouvait nous voir, là, entre les bosquets assombris.

— Marthe, m'en as-tu voulu? T'es-tu souvenue, parfois? Ne reste-t-il rien, Marthe?

Je ne sentis pas, dans tout ce corps si proche, la plus infime faiblesse. « Dur comme le chêne cévenol. »

— Si je te parle, — murmura-t-elle, — c'est que je suis sûre que tout est fini.

Même quand nous avons pitié, — ou honte, — il nous arrive de redevenir cruels :

— Marthe, moi, j'ai pensé à toi, souvent... à cette nuit, à... à ta confiance.

Je ne disais pas vrai. Mais pourquoi sentais-je en moi cette désolation qui nous pousse à vouloir, coûte que coûte, reconquérir ce qui nous fut une fois livré — et qu'on nous refusera? Devina-t-elle qu'une seconde plus tard elle eût eu à se défendre? Elle se dégagea et prononça :

— T'ai-je déjà remercié de la petite lettre que tu m'as écrite quand papa est mort?

C'était le seul signe que je lui eusse adressé, depuis sept ans. Je parus n'avoir pas entendu. Séparés par la largeur de l'allée, nous avancions ensemble, allions sortir du parc, retrouver la maison, sa mère. Je repris :

— Tu es contente, ici? Cette vie t'intéresse?

Et, ma question, je me la reprochai aussitôt, mais, aussitôt,

j'eus près de moi une tout autre créature, délivrée peut-être, dont le ton changea :

— Contente? Bien sûr. J'ai toujours aimé les Tourdes plus que tout; je m'y consacre.

— Pourtant, à ton âge, Marthe... L'avenir...

— Oui, je ne suis plus une enfant, — elle ajouta, presque railleuse : — Je suis une femme. Une femme de la campagne, qui voit les choses bien simplement, quand elle le veut — elle sembla se concerter avant de lancer encore — et qui les fait. Je ne suis pas à plaindre, sache.

Nous étions arrivés sur cette grande place nue, devant les Tourdes, qu'on nomme pompeusement « la cour ». Au nord, un bâtiment la fermait de sa masse obscure; en face, les platanes recevaient dans leurs cimes le couchant. Devant l'un d'eux se tenait Antonin Rudal, élancé, nu-tête, une cigarette à la bouche. Marthe ne sembla pas le voir.

— Je travaille, Tiens : ce garçon, Antonin, m'aide.

Elle s'arrêta une seconde :

— Il m'est dévoué.

Devant la porte de la véranda, elle raclait ses semelles sur un treillis de fer. La nuit approchait vite. Des moineaux menaient grand vacarme dans les feuillages où le vent s'éveillait. Marthe releva son col de paletot, ce qui lui fit redresser encore la tête. Elle fixa son regard droit dans le mien.

— Quand on s'est risquée une fois...

Elle haussa les épaules et rentra. Entre les parois blêmes, sous le toit de vitres, une odeur de pierre moite et de plantes.

— La seule personne de la famille qui compte, c'est Louise. Parce qu'elle est raisonnable — et, d'une voix rapide, basse : — Moi, je fais partie du domaine, comme un cep... Comme les bêtes. J'espère qu'on ne sera pas forcé de tout vendre avant que maman soit morte... et moi vieille.

D'un coup de pied, elle poussa la porte d'entrée. Je la suivis dans le vestibule sans lumière.

— Est-ce vous, chers enfants? — cria, du salon, tante Estelle.

La chère dame brodait près de la table : une haute lampe éclairait toute la pièce.

— Comme la nuit vient vite, mes petits! — disait-elle. —

Et avec le serein! Vois n'avez pas eu froid? — elle nous adressait alternativement un sourire attendri. — Je me faisais un peu de souci! — l'accent languedocien sonnait à chaque syllabe. — Seulement j'ai pensé que vous deviez en avoir, à vous dire, tous les deux!

Nous étions debout, Marthe et moi, côte à côte sous ce regard qui nous unissait, semblait vouloir, de force, nous bénir.

— Cette visite, Jean, est une telle aubaine! Un peu le retour de l'enfant prodigue... Car tu es de la maison...

Perçut-elle soudain notre silence? Décontenancée, elle balbutia je ne sais quoi! Marthe, le dos tourné à sa mère, était devant la glace et, calme :

— Oui, maman, une chance! Mais bien courte : il doit repartir demain à l'aube.

Le « ah! » maternel qui lui répondit me parut la voix même de la consternation.

— Si vous voulez, Jean, — continua Marthe, — revoir les Stendhal, ils sont sur le même rayon de la bibliothèque. Montez-vous tout de suite?

Elle passait dans le vestibule comme pour m'emmener. Je la suivis.

Certes, je ne la quitterais pas comme cela. Dans cette maison, Marthe prenait à mes yeux je ne sais quelle autorité irrésistible, agressive.

— Vous ne venez pas? — lui demandai-je, au bas de l'escalier.

— Non, je dois sortir. Les lampes sont au premier. Vous êtes chez vous, — ajouta-t-elle. — Comme dit maman.

A présent, je désirais ne plus voir, pour un instant, cette créature qui, sans cesse, me provoquait, et me faisait pitié et semblait me mépriser en se méprisant elle-même. Oui, je partirais demain! A l'aube, comme elle l'avait annoncé. Et, sans m'arrêter à Stendhal, je m'en fus dans ma chambre où je me mis à refaire ma valise, avec une sorte de rage — ou de tristesse.

Une heure a passé. Nous dînons. Ulysse a posé la lampe au milieu de la table. Je ne vois presque pas les murs sombres. Le couvert, sur la nappe carrelée, me paraît plus modeste

encore qu'à midi, peut-être parce que je l'observe attentivement. Je ne lève guère les yeux sur Marthe. Elle a mis une blouse de soie claire, s'est recoiffée. Je préfère ne pas rencontrer son regard, là, sous celui, peu perspicace pourtant, de sa mère. Madame Coulombre parle, comme toujours. Heureusement. Je lui réponds de mon mieux. Ulysse marche aussi légèrement qu'il se peut en souliers à clous, sur un sol de pierre. Quand il s'approche pour passer le plat, une légère odeur d'écurie se dégage de ce fidèle serviteur.

— Alors, vrai? — dit tante Estelle. — Tu pars demain? Quel dommage! Nous avions deux jolis perdreaux qu'Antotonin a tués. Ah, Jean, Marthe est le rayon de soleil de mes vieux jours. Sans elle, je serais morte depuis longtemps.

La voix de la bonne bavarde s'enroue :

— Voyons, maman!

— Oui, oui, c'est comme pour les Tourdes : sans toi ce serait déjà vendu aux quatre vents de l'esprit! Je vois clair, allez, à force de souffrir (elle mange une figue; elle fait ainsi durant tout le repas et pose les peaux sur le bord des assiettes). Marthe a géré les Tourdes presque seule, depuis trois ans. C'est lourd! Nous ne pouvons compter sur l'aide de mon gendre, parce que les gendres...

Son propre soupir, alors l'arrêta, gênée. Je crus devoir renchérir.

— Oui, Marthe, j'admire que vous puissiez mener toutes ces affaires.

— Oh! j'ai toujours vu mon père, et tenu ses comptes. J'ai ça dans le sang.

— A présent, — repartit tante Estelle, elle a un certain appui : Antonin Rudal, qui était à Beaucaire chez un négociant, a du temps libre. Il est intelligent, n'est-ce pas, Marthe? ... Et expérimenté, pour ses vingt-cinq ans

— Oui, assez, — répondit Marthe.

— Et bien complaisant, avec tout ça! En souvenir de son papa, je pense.

Alors, malgré moi, j'ai demandé :

— Et vous le rétribuez pour son travail ici?

— Mais non! — fit tante Estelle. — Pas encore. C'est bien gentil de sa part : il dit qu'il le fait pour le plaisir...

Je n'ai pu me retenir de regarder Marthe. Ses yeux, durement, rencontrèrent les miens, et j'ai vu le sang monter d'un flot à ses joues, les rougir, gagner les tempes, le front. Madame Coulombre, derrière l'abat-jour, ne s'aperçut de rien. Je me remis vite à parler.

Ce que fut la soirée, peu importe. Marthe Coulombre ne laissa pas tomber un seul silence, m'interrogea sur Paris, me prodigua des détails sur le ménage de Louise, les neveux, leurs bons mots. Parfois elle jetait un « N'est-ce-pas, maman? » d'un ton chaud, presque tendre. Le « rayon de soleil ». Elle fut charmante avec nous deux, et enjouée. En paroles, car, chaque fois que je pus, à la dérobée, l'observer, je surpris sur ses traits une accent dur et triste. A neuf heures et demie, tante Estelle avait déjà souvent bâillé. Elle se leva.

— C'est donc à l'aube que tu pars? Je ne te verrai pas. Je ne suis pas si matinale. Qu'est-ce que tu prends pour le petit déjeuner?

Marthe assura que les ordres étaient donnés. Après sa mère, debout, elle me serra la main.

— Nous nous reverrons demain, — dit-elle.

— Tu nous reviendras! — fit encore sa mère en montant lourdement l'escalier devant nous.

J'avais essayé de retenir Marthe au salon, seule avec moi. Elle ne sembla pas s'en apercevoir.

En me quittant, sur le deuxième palier, elle me dit seulement, de près :

— Vous êtes seul à me connaître.

Vite elle a tourné l'angle du couloir. J'ai entendu battre sa porte — puis un tour de clé, qui me parut faire vraiment plus de bruit qu'il n'en faut.

J'ai rarement aussi mal dormi que dans la chambre verte, cette nuit-là. Je crois bien que des cauchemars se disputèrent ma tête et mon corps. Regrets? Jalousie? Oui, jalousie ou dépit, malgré tout. Mais avais-je à l'être, jaloux, en somme? Ou bien ironique? Je crus voir un grand gars nonchalant étreindre derrière les cyprès une « demoiselle » qui, ensuite, se piquait les doigts à l'épingle d'une guipure. Non, rien de tout cela n'était possible...

Je ne sais ce que je penserai des femmes, des jeunes filles, dans quelques années — dans quelques jours. Mais, pour le moment, cette amertume que je goûte vient aussi de ce que je ne suis pas content des hommes, ni de moi-même. Je roule sous les platanes du mas des Tourdes; il fait frisquet, ce matin : l'herbe, les ricins, sont poudrés de gelée blanche. J'espère que mon moteur, devant la porte, n'a pas réveillé tante Estelle. Tout à l'heure, dans la maison encore fermée, je n'ai vu que le vieil Ulysse, en bas. « Le déjeuner attend sur la table de la salle à manger, Monsieur. » Marthe n'a point paru. J'ai vu, en sortant, ses volets à peine entr'ouverts. Je me demande si elle m'a entendu, si elle s'habille en ce moment, ce qu'elle fera aujourd'hui, seule, ou aidée...

JACQUES CHENEVIÈRE

ETHELKA[1]

XXI

Les freins grincèrent longuement.

— Nous voici à Budapest, — annonça André Girard, qui se leva pour prendre les bagages.

Trois porteurs erraient sur le quai désert : c'était dimanche soir, il fallut attendre longtemps une voiture. Les tramways de banlieue tiraient de leur trolley de grosses étincelles violettes, et, chaque fois, on avait un instantané brutal de la rue. Les cyclistes rentraient de la Vallée Fraîche ou des Bains Romains, serrant entre leurs dents le fil de fer d'une lanterne vénitienne. Girard reconduisit Ethelka jusqu'à sa maison.

C'était un soir pareil à tous les autres soirs. Les gestes, les larmes, les mots furent ceux qu'Ethelka attendait.

— Tu es fatiguée, — demandait madame de Pallay, — tu as faim?

De la tête, Ethelka fit signe qu'elle ne voulait rien. Anny avait mis sa joue froide où coulaient des pleurs contre la sienne, le silence élargissait ses ondes. Enfin madame de Pallay sécha ses yeux et essaya de gauches et timides phrases.

— Cela faisait neuf jours, non, dix, que tu étais partie. Ah, j'ai vieilli de dix ans pendant ce temps! Et tout le monde qui me demandait où tu étais. Heureusement Anny sait mieux mentir que moi. Je me disais — tu ris? Non — je me disais : elle doit être heureuse avec lui puisqu'elle l'aime. Mais je

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

n'arrivais pas à le croire tu vois, j'avais raison. Ne pleure plus, Anny. Mais pourquoi vous êtes-vous fâchés, ma pauvre petite?

Ethelka, sans l'écouter, faisait machinalement *oui* de la tête. La pendule sonna et parut lui rendre sa conscience; d'une voix brève, elle demanda :

— Et Andor Terffy?

Alors, madame de Pallay fut comme si on lui eût enlevé un poids de sur la poitrine :

— Il ne doit plus être à Budapest. Figure-toi que nous l'avons vu le lendemain de ton départ, il est resté ici très tard. On l'a mis en disponibilité depuis un mois, mais un de ses amis lui a promis un emploi. Il m'a dit : « Ethelka s'en est allée, mais je suis sûr qu'elle reviendra, dites-lui que je suis toujours prêt à tenir ma parole. Je pars pour Sopron, j'y resterai sans doute un mois ou deux. Il va peut-être se passer là-bas de grandes choses ».

— De grandes choses?

— Oui, il n'a pas voulu parler davantage. Mais j'ai entendu dire, chez la femme du général Toth, qu'à la fin du mois, en Hongrie Occidentale, les Autrichiens auront du fil à retordre, lorsqu'ils voudront prendre possession des Comitats que nous devons leur céder.

— Aujourd'hui, — ajouta Anny, — Szamar m'a raconté qu'on formait sur la frontière des détachements pour empêcher les Autrichiens d'entrer chez nous. Je suis sûre qu'Andor est allé se battre.

— Tais-toi, — interrompit Ethelka, et, plus bas, à l'oreille d'Anny : — J'ai honte, j'ai honte de moi-même.

XXII

Au café *Atlantis*, à Vienne, dans une atmosphère irrespirable, deux cents journalistes boivent du café, lisent, discutent et jouent aux échecs. Près de la porte, une Andromède géante, en plâtre stuqué, se tord sur des rochers de ciment où des palmiers stérilisés poussent, et un Persée de fer-blanc, haut de six mètres, vient rompre ses chaînes. Des gamins entrent et sortent, portent des télégrammes d'agences et des épreuves

d'imprimerie. Un jeune homme aux yeux de taupe laisse refroidir son café parce que le cycliste du *Soir* attend sa chronique sur Freud et Beethoven, tandis que le rédacteur diplomatique de la *Nouvelle Gazette de Vienne*, en lisant les journaux de quatre heures, est bouleversé par les fausses nouvelles qu'il a lui-même lancées à midi. Des Balkaniques errent entre les tables, espérant placer un article sur les minorités en Macédoine ou sur le *Numerus clausus* en Roumanie. Dans un coin, une jolie fille donne à baiser sa main à un vieux critique théâtral.

Le 30 août, le café *Atlantis* fut comme une chaudière qui va sauter. Les vociférations couvraient l'orchestre, les garçons ramassaient des verres cassés sous chaque table : on venait d'apprendre que la gendarmerie autrichienne, au moment où elle passait la frontière hongroise pour occuper les comitats occidentaux, avait été reçue à coups de fusil et obligée de se replier.

Ils étaient mille insurgés, tous anciens officiers ou soldats, ils avaient des camions automobiles, des mitrailleuses et des mortiers de tranchées : pour arrêter les prudents gendarmes autrichiens qui s'étaient avancés l'arme à la bretelle, il n'en fallait pas tant! La Commission interalliée chargée de surveiller l'exécution du traité ne fut pas la moins surprise et télégraphia à Budapest. La réponse à ses protestations ne se fit pas attendre : les fauteurs de troubles, assurait le gouvernement, étaient des éléments irresponsables, les troupes régulières avaient reçu déjà l'ordre de les disperser.

Forts de cette assurance, le 3 septembre, les Autrichiens voulurent reprendre leur marche sur Sopron, mais les bandes s'étaient répandues dans tout le pays. Les paysans faisaient bon accueil aux insurgés, car on leur avait persuadé que les Autrichiens réquisitionneraient le lait, le blé, et le bétail pour nourrir les communistes de Vienne. Tous les soirs, à l'auberge, on buvait et on dansait à perdre la respiration, et à la fin des czardas, les filles laissaient embrasser leur nuque mouillée, sans songer à rajuster leurs tresses défaites.

Dans cette région boisée et coupée de vallons, les embuscades sont faciles. Andor Terffy partait avant l'aube, en camion, avec ses hommes, et se postait derrière les haies,

ou dans les jardins des villages; il prenait soin de faire tirer ses mitrailleuses un peu haut et le mortier un peu court; cela suffisait à disperser les gendarmes. Mais d'autres bandes avaient moins de scrupules; à Lebenbrunn, à Stegersbach, les Autrichiens laissèrent des morts sur le terrain. Faisant une incursion à Zagersdorf, dans la nuit du 6 septembre, un parti de Hongrois cerna la gendarmerie autrichienne et massacra la moitié des occupants à la grenade. Bientôt il n'y eut plus un Autrichien en Hongrie occidentale; alors Budapest chargea le lieutenant-colonel Ostenburg, qui commandait la garnison de Sopron, de désarmer les insurgés. Jamais opération ne fut plus amicale; les chefs des bandes et les officiers réguliers avaient été camarades d'école ou de régiment et se tutoyaient depuis l'enfance.

— Tu devrais rester ici, Andor, — conseilla à Terffy le capitaine Zemplen, officier d'ordonnance d'Ostenburg. — Il y aura peut-être encore quelque chose à faire pour toi.

Ils trinquèrent ensemble. Sur la place de Sopron, au pied de la tour baroque pavoisée du haut en bas, Ostenburg se promenait, bras-dessus, bras-dessous, avec son vieil ami Horvath, chef des rebelles.

Pendant ce temps, à Budapest, dans la sombre église des Capucins, où l'on entre en descendant six marches, Ethelka, à genoux sur les dalles, priait pour le retour d'Andor.

XXIII

Au début d'octobre, les Hongrois et les Autrichiens se mirent enfin d'accord; on ferait un plébiscite et la ville de Sopron resterait hongroise si la majorité de la population le demandait. Budapest illumina, les journaux célébrèrent les insurgés comme des héros, Szamar déclara au dîner hebdomadaire de la Société de Linguistique qu'il ne serait pas plus difficile de reprendre la Slovaquie et la Transylvanie de la même manière.

Ethelka errait seule au bord du Danube, le fleuve était haut, elle suivait d'un œil distrait le petit vapeur qui fait la traversée tous les quarts d'heures : sirène, cloche, comme sur un transatlantique, un gros monsieur époumonné arrive au

dernier moment, puis l'hélice bat l'eau et le vapeur s'en va, déporté par le courant, avançant de travers comme un crabe. Deux ou trois mouettes l'accompagnent. Du côté de Pest, le long du Corso, les gros bateaux clairs de la Compagnie autrichienne étaient amarrés, une fumée blanche à leurs cheminées; près du pont Élisabeth, c'était le *Jupiter* probablement, qui allait partir pour Belgrade. Un angélus sonnait à l'église des Marianites; l'un après l'autre, comme une rampe à gaz, les hôtels : *Ritz, Hungaria, Bristol,* s'allumèrent. Le vent durcissait, il était temps de rentrer. Ethelka remonta le long du quai désert; près du château, les marins français qui avaient fini leur soupe, chantaient sur leurs canonnières.

« Qui sait, songea-t-elle, si Pierre est revenu de France. » Ethelka pressa le pas, baissant les yeux; soudain, elle sentit que quelqu'un venait à sa rencontre. Elle regarda, sûre d'avance que c'était lui. Un instant, ils restèrent face à face, sans rien dire.

— Vous rentriez chez vous? — questionna-t-il enfin.

Ethelka lui fit signe de la suivre et accepta son bras pour monter l'escalier du pont. Sur le terre-plain, il répéta sa question.

— J'ai le temps, — dit-elle.

Un taxi passait, Pierre l'appela.

— Voulez-vous monter? Je vous jure...

Le chauffeur ouvrit la portière. Comme autrefois, elle s'assit à gauche : jadis, Pierre passait le bras autour de sa taille; cette fois, il laissa un espace entre elle et lui. Ils franchirent le pont; sur l'autre rive, il demanda :

— Où allons-nous?

— Où vous voudrez, — répondit Ethelka.

— Chez moi?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

Le salon, la chambre de Pierre étaient restés pareils. Des valises étaient ouvertes sur le tapis, il s'excusa :

— Je suis arrivé hier de Paris.

Sur la table de travail, Ethelka aperçut sa photographie.

— Vous ne l'avez jamais vue, — dit Pierre, — c'est la dernière que j'ai prise, aux Bains d'Hercule, vous rappelez-vous, près de cette source où vous avez cueilli des framboises?

Ethelka s'était assise sur le divan, comme le premier soir où elle était venue, un an plus tôt. Pierre sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Venez près de moi, — lui dit-elle.

Il chancela comme un homme qui va tomber, et, s'asseyant lourdement à côté d'elle, s'écria :

— Mais pourquoi m'as-tu laissé ainsi?

Elle prit sa tête, il pleurait en silence, pareil aux enfants qui ont trop mal pour crier. Dehors, il faisait nuit noire. La figure de Pierre était toute mouillée. De nouveau, Ethelka entendit sonner les tramways dans la rue. On eût dit que, pour recommencer, le temps n'attendait qu'un signe. Le fond doré de la vierge byzantine luisait doucement près du lit. Il faisait un peu froid; peut-être Pierre allait-il faire remettre du bois dans le feu, la servante entrerait, pieds nus. Il refermerait la porte derrière elle, de nouveau, il éteindrait la lampe, et, dans les ténèbres, il l'emporterait lourde et ployée, vers le lit déjà ouvert. C'était de nouveau le premier soir, chargé d'attente et de crainte. Ethelka ne savait pas si elle se refuserait.

Mais, à voix basse, il demanda :

— Qu'as-tu fait durant ces deux mois, depuis que nous nous sommes séparés?

Alors Ethelka sentit quelque chose se briser avec une vibration douloureuse : le temps suspendu s'écoula par la déchirure du silence, en un instant, tout une année passa sur eux, elle perçut soudain que Pierre sortait pour toujours de sa vie.

— Ne pleure pas, — dit-elle, — écoute-moi.

Il reprit sa question avec une puérile et faible obstination.

— Pourquoi m'as-tu laissé puisque tu m'aimes encore?

Ethelka hésitait à lui répondre, une fois de plus, elle s'étonnait de ce besoin d'explications inutiles que seuls les Français éprouvent. Enfin, elle parla :

— Je n'aimerai plus jamais personne, mon pauvre petit Pierre. Je prie Dieu tous les jours pour qu'Andor Terffy revienne.

XXIV

Sur la place de Sopron, Andor et ses camarades levèrent la tête : un gros monoplan qui venait de l'ouest passa, à petite hauteur, vira comme s'il eût cherché sa route, puis disparut. C'était le jeudi 20 octobre 1921, il pouvait être quatre heures.

Le capitaine Zemplen eut un sourire étudié et dit à Terffy :

— Si tu as une bonne amie à Budapest, tu peux lui écrire qu'elle te reverra bientôt.

— Je n'ai pas de bonne amie, — répondit Andor.

C'était le roi Charles qui venait pour la seconde fois revendiquer la couronne de Saint-Étienne.

L'avion atterrit dans un champ, à Dénésfa, près du château du comte Csiraky, où plusieurs hommes politiques l'attendaient depuis le matin. La reine Zita descendit la première, toute frêle et pâle, déformée par une grossesse déjà avancée, mais le regard indomptable. Sur la carlingue de l'aéroplane, le nom de la Société *Ad Astra* était peint en grosses lettres noires. Le vieux comte Andrassy courba sa maigre échine devant la Reine et montra la devise :

— C'est un heureux présage, Majesté.

La moitié de la nuit, dans un salon du château, les chefs légitimistes discutèrent leur plan d'action. Le roi avait nommé Rakowsky Président du Conseil et Andrassy ministre des Affaires étrangères. Ostenburg répondait de la garnison de Sopron, le colonel Lehar ne prononça qu'une phrase :

— Avec deux mille hommes, je me charge d'être samedi à Budapest.

Le vendredi, le roi arriva à Sopron, Ostenburg avait réuni ses soldats à la caserne d'infanterie, beaucoup d'insurgés s'y étaient rassemblés, groupés eux aussi en sections et compagnies. Quand Charles et Zita franchirent la grille de la cour, une grande acclamation les accueillit. De l'épée, Ostenburg salua le roi :

— Sire, — dit-il, — voici le premier régiment de votre armée.

Alors les chefs et les hommes prêtèrent serment de fidélité, une musique jouait des hymnes, un prêtre bénit les drapeaux.

Le soir, on fit un banquet, Andor Terffy y assistait, Ostenburg, en passant, lui serra la main et lui annonça :

— Le roi te fera capitaine demain.

Le roi et la reine couchèrent à la caserne, dans un magasin d'habillement encombré de sacs et d'uniformes. Le samedi matin, Charles et Zita montèrent avec leurs ministres dans un wagon de la Croix-Rouge. Une pluie fine tombait, on perdit deux heures avant de se mettre en route. Les trains avançaient très lentement, les hommes chantaient ou jouaient aux tarots, les officiers ne discutaient même plus les chances du coup d'État et parlaient déjà de la politique qui suivrait la restauration; sans aucun doute, la Hongrie recouvrerait les provinces perdues; avec le roi légitime, l'intégrité de la Sainte-Couronne serait rétablie.

A Budapest, pourtant, le Gouvernement, informé pendant la nuit, avait décrété l'état de siège. Le général Nagy réunissait en hâte deux ou trois mille soldats et faisait couper la voie ferrée à quelques kilomètres de la capitale. Le prince Windischgraetz, partisan décidé du roi, était allé se réfugier dans les caves de la Légation des États-Unis, au milieu du charbon, tandis que le principal ennemi des Habsbourg, Étienne Szabo, ministre de l'Agriculture, demandait asile aux canonnières françaises du Danube; il y resta quarante-huit heures, à fond de cale, se désolant de ne pouvoir fumer, et n'osant pas monter sur le pont.

A Györ, une vingtaine de députés légitimistes, nu-tête, en redingote, attendaient les souverains sur le quai de la gare. Il y eut un long arrêt, la garnison acclama le roi et se joignit à son armée. Vers trois heures seulement, on arriva à Komarom, à cent kilomètres de Budapest. Charles perdit encore du temps à vouloir téléphoner à l'amiral Horthy; Lehar trépignait d'impatience; flegmatiquement, les soldats astiquaient leurs fusils. Enfin, on repartit, et les feux rouges du convoi, pareils à des yeux crevés et sanglants, s'enfoncèrent dans la nuit.

En tête du premier train, dans un wagon à bestiaux qu'éclairaient deux ou trois chandelles plantées dans des goulots de bouteilles, Andor discutait avec le capitaine Zemplen.

— Puisque nous avons perdu notre temps tout le long de

la route, on aurait dû en profiter pour prendre une ou deux batteries d'artillerie à Györ.

— Mais non, voyons, — répondait Zemplen, — il n'y aura pas la moindre résistance. Jamais un Hongrois n'osera tirer contre le roi légitime! Si le Gouverneur donnait un pareil ordre, ses soldats se révolteraient.

— Dans tous les cas, si la voie est coupée, nous aurons vite fait de la réparer, — assura un vieux contremaître des chemins de fer, qui était monté à Komarom avec son équipe d'ouvriers.

Les trois trains se suivaient à un kilomètre d'intervalle, et s'arrêtaient à chaque station, le chauffeur demandait si la voie était praticable et on repartait à petite vitesse. A Bicske, les machines firent de l'eau. Un peu plus loin, à vingt kilomètres de Budapest, il fallut stopper : les rails étaient déboulonnés sur trénte mètres. Andor, par crainte d'une embuscade, fit mettre en batterie deux mitrailleuses à droite et à gauche de la locomotive.

— Vous allez voir cette réparation, mon capitaine! — lui dit le vieux contremaître.

Les ouvriers, dans la puanteur des lampes à acétylène, se mirent au travail, Lehar comptait les minutes sur sa montre. Quand ils eurent fini, le train démarra de nouveau; à l'allure d'un homme au pas, on fit une quinzaine de kilomètres. Vers une heure du matin,il fallut s'arrêter tout à fait, la voie avait été coupée en plusieurs endroits, les rails emportés.

— Nous ne sommes qu'à six kilomètres de Budapest, — déclara le mécanicien, — voici le disque de la gare de Budaörs.

Lehar, sans débarquer encore ses troupes, fit prendre les dispositions de combat. Il ne faisait pas froid, la pluie s'était remise à tomber; haut dans le ciel, un vague halo rougeâtre indiquait seul Budapest. On fit lever des paysans; questionnés, ils racontèrent qu'ils avaient bien vu passer des soldats et des canons, mais ils n'en savaient pas davantage. Ostenburg et Lehar, à plat ventre sur le plancher d'un wagon, étudiaient la carte; les troupes du gouvernement devaient être tout près, retranchées sur les hauteurs. Le second et le troisième train serrèrent leurs intervalles. Vers quatre heures, la petite

armée se déploya; assez loin, des coups de feu claquèrent; le roi tressaillit et appela Lehar :

— Surtout, — lui dit-il d'une voix suppliante, — surtout, qu'il n'y ait pas de sang versé!

La reine, muette, regardait la nuit impénétrable; à la clarté des lanternes, on voyait frémir ses lèvres minces. La pluie avait redoublé, les avant-gardes progressaient lentement, on n'y voyait pas à dix pas devant soi. Zemplen avait occupé la gare de Budaörs, les fils arrachés du téléphone pendaient au mur, l'électricité ne marchait pas. Un aiguilleur demeuré dans sa cahute lui apprit que les soldats du gouvernement étaient à cinq cents mètres, dans des tranchées creusées au flanc du talus : Zemplen plaça des sentinelles autour de la gare et envoya Andor rendre compte à Lehar de la situation.

— Attendons le jour, — décida le colonel, — il fait noir comme dans un four.

Terffy regagna la gare. Zemplen, installé dans la salle d'attente, fumait sa pipe, les soldats dormaient sur le plancher, une lourde odeur de drap mouillé traînait. Andor s'assit dans un fauteuil crevé, il faisait jouer le barillet vide de son revolver et songeait à Ethelka; le jeudi soir, il lui avait écrit, quelques lignes seulement, pour annoncer qu'il pensait la revoir bientôt. Si la lettre lui était parvenue, Ethelka le savait maintenant tout près de Budapest, tout près d'elle. Que pouvait-elle penser? Ah! sans doute elle dormait, indifférente! Il sentit alors le besoin irrésistible de se confier à quelqu'un. Mais Zemplen, allongé sur son banc, s'était endormi et ronflait; dehors, pesait un lourd silence.

Enfin, l'aube du dimanche 23 octobre se leva dans le ciel terne. La pluie avait cessé; sur la voie, en face du wagon royal, l'aumônier du régiment Ostenburg dit la messe; le ballast était mouillé; le roi et la reine s'agenouillèrent sur le rail qui meurtrissait leur genoux. Le vieux prêtre, avec ses grosses lunettes, se penchait sur le missel dont le vent tournait les pages; sur le remblai, un photographe prenait des clichés.

Quand la messe fut terminée, Lehar donna le signal de l'attaque. Les troupes carlistes se portèrent en avant, le sol boueux et détrempé collait aux semelles. Une fusillade

s'engagea, Andor et Zemplen progressèrent le long de la voie avec leurs hommes, ils virent un avant-poste se replier sans résistance, mais, quand ils voulurent pousser davantage, masquées derrière une haie, des mitrailleuses claquèrent, plusieurs hommes furent touchés. En même temps, on entendit le canon, des obus éclatèrent sur la voie.

— Ah! je l'avais bien dit! — cria Andor.

Les assaillants, surpris, flottèrent, Zemplen les rallia à l'abri du talus, puis un combat long et confus s'engagea contre les défenseurs invisibles. A neuf heures, Lehar se rendit compte qu'il n'avait pas gagné cent mètres de terrain, il chercha alors à déborder les troupes du gouvernement par leur droite et lança trois compagnies contre les bois de la montagne des Souabes; là aussi, il fut repoussé. Vers dix heures il vit la partie perdue, et voulut regrouper ses forces, mais à ce moment-là, le général Nagy contre-attaqua. Les obus encadraient le train royal; la reine, debout sur le marchepied du wagon, regardait, immobile, les droigts crispés sur son mouchoir.

Alors, Ostenburg envoya l'ordre de tenir dans la gare pendant que le train royal reculerait un peu. Les troupes du gouvernement donnèrent l'assaut; Andor et Zemplen n'avaient plus que vingt hommes autour d'eux, un obus les couvrit de terre, un blessé hurlait. D'autres obus tombèrent, soudain Terffy sentit un coup de fouet lui cingler la jambe et s'affaissa, en même temps, Zemplen s'abattit, la poitrine crevée. Leurs hommes s'étaient dispersés; là-bas, le train du roi s'éloignait, des fuyards couraient dans les champs, jetant leurs sacs et leurs armes. Andor perdait beaucoup de sang. Une demi-heure plus tard, les ambulanciers le ramassèrent.

XXV

Ethelka reçut la lettre d'Andor le samedi, au courrier du matin; c'était la première fois qu'il écrivait depuis son départ pour la Hongrie occidentale. Ethelka ne savait rien encore de l'arrivée du roi; toute la matinée, joyeuse, elle travailla avec Anny à repasser du linge. Vers cinq heures, elle sortit, et, arrivant au Danube, fut surprise de voir le pont gardé par

des civils armés de vieux fusils. Elle questionna un jeune homme qui faisait les cent pas, en jaquette noire, baïonnette au canon. Il prit un air important :

— Vous ne lisez donc pas les journaux, mademoiselle! Le roi Charles était hier à Sopron et marche actuellement sur Budapest, il a au moins vingt mille hommes avec lui, on se battra ce soir ou demain.

Ethelka revint sur ses pas, sûrement Andor était dans l'armée royale. Elle allait vers l'église des Capucins, sans pensée, comme une machine. Une batterie de campagne passa, lancée au grand trot sur le pavé; dans la caserne de Bude, il y eut des sonneries de clairon; puis le pas lourdement rythmé des compagnies qui descendaient les rues se rapprocha, Ethelka regarda défiler les soldats coiffés du casque de tranchées.

— Comme ils sont petits, — murmura-t-elle.

Quelques femmes priaient dans l'église que l'ombre inondait, des cierges brûlaient sur un if, elle regardait trembler leurs flammes jaunes.

Ce soir ou demain on se battra, lui avait dit l'homme. Sur un autel, le cœur de Jésus saignait; soudain, Ethelka se représenta Andor râlant dans un fossé, la poitrine ouverte. Il fallait faire brûler un cierge à la chapelle du Rosaire, mais elle avait oublié de prendre de l'argent dans son sac.

— Vous me paierez demain, — fit la marchande.

Ethelka rentra à la maison, un peu apaisée. Le professeur Szamar pérorait au salon, très excité, il donnait des détails :

— A trois heures, le roi arrivait à Komarom, il sera cette nuit devant Budapest, Il a trente mille hommes avec lui, surtout des Tyroliens et des Croates. Mais on le recevra à coups de canons, tant pis pour lui, cette fois! Pourvu que ce fou de Terffy ne soit pas dans l'affaire! Il est bien capable de s'y être laissé entraîner. J'en serais désolé pour lui, désolé!

— Mais, il y a six mois, vous étiez légitimiste, — observa Ethelka sur un ton de froid mépris.

— Ah! distinguons, permettez! En principe, oui, mais les circonstances ont changé depuis Pâques, le ministère actuel...

Elle l'interrompit :

— Je vais me coucher, j'ai horriblement mal à la tête.

Tout habillée sur son lit, Ethelka écoutait sonner les heures nocturnes. Puis, malgré le froid, elle resta longtemps à la fenêtre, tendant l'oreille vers l'ouest; la pluie fine cessait et reprenait, tout était calme, des trains sifflaient dans le lointain.

Enfin, le sommeil la prit. Soudain, elle se réveilla en sursaut : un jour sale se traînait sur les toits mouillés, une grosse détonation roula.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Anny, réveillée aussi.

C'était le canon. D'un bond, Ethelka fut debout.

— Andor se bat, je veux y aller! — s'écria-t-elle.

— Tu es folle! Tu es presque nue, tu vas prendre froid. D'abord tu ne sais même pas s'il y est. Ferme la croisée, viens!

Les coups se suivaient régulièrement, faisant trembler les vitres. Anny, gauchement maternelle, avait pris sa sœur dans ses bras; serrées l'une contre l'autre, elles tressautaient à chaque détonation, et Ethelka répétait :

— Je suis sûre qu'Andor est là, il faut que j'y aille!

Enfin, l'espace sembla se vider, le ciel s'élargir. Des bruits familiers redevinrent perceptibles; une cloche, le roulement d'une voiture, un pas dans l'escalier. Le canon s'était tu.

XXVI

A la fin de novembre, la blessure d'Andor était déjà cicatrisée et il marchait sans trop de peine en s'aidant d'une canne. Les événements d'octobre, cinq semaines passées, semblaient vieux de plusieurs années. Le gouvernement ne retint en prison que les principaux chefs légitimistes, Terffy fut cassé de son grade et remis en liberté.

Pour toute fortune, il avait six mille couronnes en poche, un peu plus de cent francs, mais il se sentait presque heureux. A l'hôpital, Ethelka était venue le voir chaque semaine; entrant d'un pas qui semblait glisser, elle s'asseyait au chevet de son lit, et rangeait de ses mains longues les fioles de médicaments et les morceaux de sucre épars sur la table de nuit.

Dès qu'il eut franchi le seuil de l'hôpital, avant même de passer chez lui, heureux d'essayer ses forces retrouvées, il alla jusqu'à la rue du Cygne.

— Vous viendrez dîner chaque soir chez nous, — lui dit madame de Pallay.

Sa jambe étendue sur une chaise, il regardait coudre Ethelka, Anny allait et venait, aidant sa mère à mettre la nappe. En dehors du cône de lumière que découpait l'abat-jour de la lampe, il n'y avait plus rien, ni le froid, ni la tristesse, ni la pauvreté, et ce n'est qu'au moment où madame de Pallay lui demanda le récit de la bataille, qu'Andor sentit de nouveau une sourde douleur dans sa jambe qui s'engourdissait.

Après le dîner, Ethelka et Anny le raccompagnèrent jusqu'au tramway. Il gelait. Quand il arriva devant sa maison, la porte était déjà fermée; il sonna plusieurs fois; au bout de cinq minutes, la femme du concierge vint lui ouvrir, — on ne tire pas le cordon à Budapest. — Elle s'exclama :

— Vous, mon lieutenant! Je vous baise les mains. On vous croyait mort. Je vais vous donner les clefs, mais vous n'aurez ni gaz, ni électricité. Et comment vous chaufferez-vous? Il n'y a plus de bois.

Andor se fit prêter une bougie et monta jusqu'à son appartement. Il traversa le salon et la salle à manger vides qui résonnaient comme un caveau. La chambre à coucher était la seule pièce à peu près meublée; tout était resté dans le désordre de son départ. Terffy posa le bougeoir et s'assit sur le lit défait et poussiéreux. Il se sentait très fatigué, le mieux serait de se coucher tout de suite. Il voulut mettre des draps propres; ceux qu'il trouva dans l'armoire avaient été troués par les souris. Il n'y avait qu'une seule couverture de laine. Andor étala sur le lit sa veste et son manteau, souffla sa bougie et se coucha. Il grelottait sans pouvoir arriver à se réchauffer. A la fenêtre, des journaux collés remplaçaient deux carreaux cassés, et un courant d'air glacé traversait la pièce.

— Pour rendre tout ceci habitable, — calculait Andor, — il faudrait pas mal d'argent. Et pourtant quelle chance d'avoir trouvé cet appartement avant de partir! Sinon, je n'aurais eu qu'à rester en prison. Ah! j'ai oublié de remonter ma montre.

Il ralluma sa bougie.

— Une heure du matin. Qu'il fait froid! Comment ferai-je

pour meubler le salon et la salle à manger quand nous serons mariés?

Le vent faisait claquer les papiers des croisées, une girouette crissait. Andor, frissonnant, se leva pour boire un peu de rhum. Par la fenêtre de la cuisine, le clair de lune découpait un carré d'eau gelée sur le carrelage. La bouteille de rhum, restée débouchée, était vide. Il trouva un peu d'alcool à brûler et voulut faire du thé, mais le robinet de l'évier ne coulait pas, et, dans le broc, croupissait une eau infecte.

Il se remit au lit, tout transi, et resta jusqu'au matin, les genoux au menton, retournant dans sa tête toujours les mêmes questions : se réchauffer maintenant, et, demain, trouver du travail.

Quand une aube douteuse vint marbrer le ciel comme une lèpre, il attendait encore en vain le sommeil; alors il s'habilla, les membres courbaturés par l'insomnie. Souffrant de nouveau de sa jambe meurtrie, il descendit l'escalier en se cramponnant à la rampe, et sortit seul dans la ville hostile et glaciale, où le moineaux affamés piaillaient sur les arbres nus.

XXVII

En vain, Terffy s'adressa à tous ses amis. Chaque soir, il rentrait harassé de fatigue, après avoir monté vingt escaliers et perdu son temps dans vingt antichambres. Le cinquième, ou le sixième jour, en lisant les annonces du *Pester Lloyd*, où l'on trouvait dix demandes d'emplois pour une seule offre, il nota l'adresse de la banque Dénès et C^le^, qui cherchait un employé instruit, distingué et parlant plusieurs langues. Il se mit en route, assuré à l'avance d'un refus.

La banque Dénès achevait de s'installer dans une des petites rues qui se croisent en damier derrière la place de la Bourse. Les bureaux occupaient les locaux d'un café, des ouvriers repeignaient la devanture et l'enseigne *Au Roi Mathias* n'était pas décrochée encore. Andor entra : derrière des tables de bois blanc mal rabotées qui vacillaient sur des tréteaux, une dizaine d'employés travaillaient et déjà des clients faisaient la queue.

Andor s'informa si le Directeur était là.

— M. Dénès est occupé pour le moment, — répondit le garçon avec hauteur. — Si vous voulez le voir personnellement, il faut attendre.

Il s'assit, déjà résigné. Successivement, cinq ou six personnes demandèrent le banquier — sans doute pour cet emploi. A tous les visiteurs, le garçon fit la même réponse. Dehors, les peintres badigeonnaient de noir les boiseries, d'autres ouvriers prenaient des mesures à l'intérieur. Au bout d'une heure, Terffy, impatienté, se leva et dit au garçon :

— Tu vas porter immédiatement ma carte au Directeur.

L'autre, surpris, obéit. Andor fut introduit presque aussitôt, M. Dénès se leva de son fauteuil à bascule et vint vers lui, avec un sourire épanoui, indiquant un siège de sa main tendue :

— En quoi puis-je être utile à mon capitaine?

M. Dénès pouvait avoir quarante à cinquante ans : c'était un petit juif gras et jovial, il étalait en parlant ses mains à la paume plate, aux doigts courts chargés de grosses bagues, et se balançait sur son fauteuil.

— J'ai lu ce matin, — commença Terffy, — votre annonce dans le *Pester Lloyd*. Comme j'ai quitté l'armée, j'ai pensé à prendre un emploi civil. Je n'ai jamais fait de banque, mais je parle, en plus de l'allemand, le français, l'italien et l'anglais.

Le sourire du banquier s'effaça, comme s'il avait vu passer un enterrement, et c'est d'un air d'infinie tristesse qu'il répondit :

— Hélas, nous avons déjà vingt demandes pour cette place et là-dessus au moins dix candidats excellents, que recommande leur longue pratique des affaires. Combien je regrette!

Ses bras courts battaient en petits gestes impuissants et maladroits. Le téléphone sonna :

— Allo, — fit le directeur, — plaît-il? Vous demandez le docteur Roth, oculiste? Non, c'est une erreur. Ici, la Banque Dénès, Dénès et Cie, à vos ordres pour toute affaire financière. Allo, Allo! ils ont coupé!... Voilà, mon capitaine, encore une fois vous me voyez désolé.

Terffy se leva. Un effort sur sa jambe malade lui arracha une grimace.

— Vous êtes souffrant? — demanda le banquier, se soulevant à demi dans son fauteuil.

Andor se raidit :

— Ce n'est rien, une blessure à la jambe.

— La guerre, sans doute?

— Non, c'est plus récent. Un éclat d'obus à la bataille de Budaörs, au mois d'octobre.

— A Budaörs! — s'étonna Dénès, — et où étiez-vous?

— Avec Sa Majesté le roi Charles. C'est pour cela qu'on m'a renvoyé de l'armée. Excusez-moi, je vous fais perdre votre temps.

Mais le gros homme sauta sur ses pieds et le força à se rasseoir.

— Vous avez été blessé pour notre Roi! Mais moi aussi, je suis légitimiste! Jamais le Roi n'a persécuté les Juifs. Vous me raconterez la bataille. Vous me disiez que vous parlez anglais, italien et français; allemand aussi, naturellement? Eh bien, je vous garde comme directeur-adjoint, vous recevrez les clients et vous surveillerez la correspondance étrangère. Je compte sur vous demain à neuf heures.

XXVIII

Le lendemain, le banquier expliqua à Terffy comment il entendait les affaires.

— Le Gouvernement imprime chaque jour de nouveaux billets et il n'existe depuis 1913 aucun bugdet établi. Ainsi la couronne tombera indéfiniment, quoi qu'on fasse, jusqu'aux environs de zéro. La couronne autrichienne et le mark polonais nous montrent le chemin. On est donc absolument assuré d'un bénéfice en vendant de la couronne à découvert. D'autre part, les titres de bourse et les immeubles sont cotés à un cours qui représente à peine en or le huitième de leur valeur en 1914. Par conséquent, il y a un bénéfice tout aussi certain à les acquérir. Comme j'ai peu de capitaux à moi, j'ai créé cette banque pour qu'on m'en apporte. Votre rôle sera de diriger le choix de nos clients sur les actions que nous aurons prises à terme. Avant huit jours, vous serez au courant.

— Et pour les changes?

— C'est aussi simple; il faut acheter sans arrêt des devises appréciées, sans craindre de se découvrir. J'ai pour cela des rabatteurs, car il y a fort peu de devises sur le marché.

— Mais si la couronne remontait?

— Ma foi, nous sauterions sur les deux tableaux! Mais la couronne baissera, il faut qu'elle baisse! Vous pouvez être tranquille là-dessus.

Et, pour conclure, le banquier ajouta :

— Je ne vous donne pas d'appointements fixes. En revanche, vous toucherez un pourcentage sur les bénéfices. sans parler de ce que vous gagnerez en spéculant pour votre compte sur mes indications.

Toute la matinée, dans un coin du bureau directorial, Terffy assista à la réception des visiteurs. Dénès parlait avec l'autorité irrésistible d'un prestidigitateur : une de ses mains traçait dans l'espace la chute fatale de la couronne; l'autre, la hausse certaine du titre qu'il voulait placer à ses clients, puis il se faisait confidentiel :

— Je vois que vous ne trouvez pas la *Banque d'Escompte* assez intéressante. Eh bien, voici une autre affaire, les *Moulins Patria*. Je ne la recommanderais pas à n'importe qui, vous risquez un peu plus, mais aussi, quel énorme bénéfice à peu près certain! Moi, j'en ai acheté ce matin à dix heures, ils étaient cotés 700 couronnes; à onze heures et demie, on ne les trouvait déjà plus à 900. Je puis vous en céder cinquante à 940, mais ne les gardez pas trop, je vous téléphonerai quand le moment de vendre avec 30 ou 40 p. 100 de gain sera venu.

Les clients finissaient toujours par faire ce qu'il voulait et s'en trouvaient bien : Dénès n'était ni maladroit, ni malhonnête, et d'ailleurs, en cet hiver de 1921, on pouvait spéculer à coup sûr, car le public venait seulement de s'apercevoir que les titres de bourse étaient à des cours dérisoires, et, dans la fièvre des ordres d'achat massifs, toutes les valeurs montaient, les bonnes entraînant les mauvaises, et les papiers bon marché plus vite que les grosses actions, poussés qu'ils étaient par la ruée des petits spéculateurs qui, se risquant à la Bourse pour la première fois, y apportaient cette fureur du jeu qui est dans le sang de tous les peuples balkaniques.

Parallèlement, le prix de la vie augmentait dans des proportions effrayantes : d'août à décembre, le kilo de viande était passé de 70 à 150 couronnes, un œuf en coûtait 10, le pain avait triplé, et les ouvriers ne gagnaient toujours que 5 000 couronnes par mois. Mais dans les immenses faubourgs de Budapest, aussi noirs que les corons des Flandres, les travailleurs maigres et déguenillés courbaient l'échine devant les policiers gras et rouges comme des bouchers.

Déjà, au milieu de la misère accrue, maintes fortunes neuves commençaient de s'édifier. On citait des garçons de courses, des petits brocanteurs, qui roulaient auto et achetaient des villas. Les actrices se faisaient entretenir par d'anciens domestiques. Les maîtres d'hôtel des établissements de nuit voyaient une nouvelle classe de parvenus, plus insolents que les magnats, plus vulgaires et plus dépensiers que les profiteurs de guerre. L'un jouait en coulisse, l'autre trafiquait de permis d'importation, le troisième faisait la rafle des pierres précieuses. Plus rien ne paraissait impossible; la crédulité des Hongrois égale leur aptitude au mensonge. Un négociant en vins et un marchand de fromages arrivés de Paris par l'Orient-Express déclaraient aux journalistes qu'ils se chargeaient de faire réviser le traité de Trianon. C'est vers ce moment-là que Teddy Cramer, un chômeur anglais débarqué à Budapest avec une redingote mitée et une pacotille de contrebande, sut obtenir du Ministère de la Guerre l'adjudication de la fourniture générale de drap kaki pour l'armée hongroise en se donnant pour un intime ami de Lloyd George. Pendant ce temps, un autre aventurier vendait aux Chemins de fer de l'État cent locomotives américaines dont il ne possédait pas le premier boulon, se faisait verser un sérieux acompte en dollars et disparaissait aussitôt, après fortune faite.

Andor voyait défiler aux guichets de la banque des clients de toute sorte, depuis les cuisinières qui apportaient leurs économies, le filet à provisions sous le bras, jusqu'aux paysans bottés qui voulaient convertir en actions les bénéfices du dernier marché et déchargeaient de leur voiture des sacs de toile pleins de petites coupures de cinq et dix couronnes. Ceux-là étaient les plus difficiles à convaincre. Ils ne compre-

naient pas qu'on pût acheter en leur nom des actions sans leur délivrer immédiatement les titres.

— Et quand tu vends ton blé, — disait Dénès, — est-ce que le meunier l'emporte dans sa poche?

Ou bien il leur plaçait un paquet d'actions de sa propre banque.

— Si dans huit jours elles n'ont pas monté, tu pourras revenir te plaindre ici, me dire que je suis un imbécile, et te faire rembourser.

Et le paysan repartait sur sa charrette étroite et sans ressorts, attelée d'un seul cheval à droite du timon, avec un poulain jaune et bourru qui trottait derrière.

XXIX

On se marie à Budapest aussi vite qu'on y divorce : Terffy épousa Ethelka trois jours avant la Noël.

— Vous resterez ici pendant les fêtes, mes enfants, — leur proposa madame de Pallay. — Il y aurait trop à faire pour mettre en état l'appartement d'Andor.

Ethelka, aidée de sa sœur et de la vieille bonne, avait aménagé la chambre de sa grand-mère, où personne ne couchait depuis dix ans. Les fauteuils et le canapé de tapisserie au petit point étaient décorés de roses pompon, en bouquets semés sur fond noir; la pendule d'albâtre, sous son globe de verre bordé de peluche verte, représentait un chasseur découplant ses lévriers; à droite et à gauche du lit d'acajou, de vieilles gravures françaises en couleurs étaient accrochées : d'un côté, l'*Erreur de Cora, prêtresse du soleil*, de l'autre, le *Dévouement sublime du Cacique Henri*.

C'est dans ce décor fané que, pâle et comme absente, Ethelka vit Andor se jeter follement à ses pieds, et c'est dans ce lit qu'elle devint sa femme, insensible et douce, fermant les yeux sur mille souvenirs de son enfance où passait l'ombre d'une vieille dame, qui, courbée par l'âge et s'appuyant sur une canne d'ébène, descendait d'un pas menu à la cuisine et tirait de son réticule une petite cuillère d'argent pour goûter les confitures...

XXX

Le 30 décembre, lorsque Andor se présenta à la caisse pour se faire payer et qu'il toucha 85 000 couronnes, il fut surpris et demanda des explications à Dénès. Le banquier se mit à rire si fort que sa chaîne de montre tressautait sur son ventre; il prit un bordereau :

— Ce n'est pas compliqué, vous avez 1 p. 100 sur les bénéfices; or, le 2 décembre, j'ai acheté 10 000 *Meubles Attila* à 1 400, je les ai revendus le soir même à 1 840; le 4, nous avons pris 4 500 *Charbons de Totis* à 6 300, liquidés le 7 à 8 400; le 6, mauvais coup, ma foi, sur le mark polonais, mais le 9, nous avons rattrapé ça largement avec les *Automobiles Mag.* Le 10, un arbitrage...

Andor croyait rêver, mais il sentait bien sous ses doigts le papier, encore gras de l'imprimerie, des larges billets neufs, à l'image de saint Étienne. Il remercia Dénès du mieux qu'il put, et, avant de rentrer à la rue du Cygne, acheta chez Gerbeaud trois grosses boîtes de chocolat.

Après le dîner, Szamar vint faire une visite, il avait le nez rouge et parlait avec plus d'amertume que jamais. Quand il entama son couplet habituel contre les juifs, Andor lui coupa la parole :

— Tout cela est fort bon en théorie, mais si je n'avais pas trouvé un juif qui m'a pris dans sa banque, je serais sans doute mort de faim aujourd'hui, tandis que j'ai touché ce matin pour un mois de travail plus que dans toute une année au régiment. Tu n'as qu'à faire comme moi. Envoie promener l'Université!

Mais devant la mine offensée de Szamar, Terffy ne put s'empêcher de rire et l'invita pour le souper de la saint Sylvestre, le lendemain, à l'hôtel *Hungaria.*

XXXI.

Au centre de l'énorme salle à manger, sous le dôme de la verrière, un sapin de huit mètres flamboyait de ses cinq cents lampes électriques et scintillait de ses mille boules de couleur. Le roi des tziganes hongrois, le gros Fékété, tirait l'archet

avec un geste de faucheur, le joueur de cymbalum frappait frénétiquement les cordes tendues, le contrebassiste lui-même, sortant pour un soir de sa somnolence de toute l'année, marquait la mesure du pied et de la tête.

A dix heures, toutes les places étaient occupées ou retenues. Le maître d'hôtel conduisit Andor jusqu'à sa table. En passant, Ethelka vit le baron de Montaud et Angot, le journaliste, soupant avec la vieille madame Karfiol, qui était parée de toutes ses fausses dents et de ses vraies perles, et peinte comme le cadavre d'un grand chef polynésien. Angot salua, Ethelka, gênée, feignit de ne pas le reconnaître et détourna la tête; elle aperçut alors de l'autre côté Pierre Dumay et André Girard en compagnie de deux femmes dont les cheveux courts la choquèrent. Pierre parlait avec tant d'animation qu'il ne vit point Ethelka.

Ils s'assirent autour d'une table ronde : Andor près de sa femme, Szamar entre Anny et madame Pallay. Un immense brouhaha roulait dans la salle : musique, conversations, rires, bruits de verres et de fourchettes. Anny, les yeux brillants, regardait autour d'elle; un instant, elle eut honte de sa robe trop simple, mais un miroir lui renvoya, juste à propos pour la rassurer, son image et celle d'un monsieur qui se penchait pour la lorgner par-dessus la chaise de son voisin : Szamar s'était jeté comme un affamé sur le cochon de lait rôti et l'oie aux marrons, et mangeait sans dire un mot; le jeu de ses mâchoires faisait saillir deux petites bosses sous ses tempes. Madame de Pallay comparait cette foule aux soupeurs des saint Sylvestre d'avant la guerre :

— On connaissait tout le monde, et maintenant, je ne vois plus une figure sur laquelle je puisse mettre un nom. C'est à croire que tous nos amis sont morts, n'est-ce pas, mes enfants?

Ethelka devint pourpre, mais personne ne remarqua son trouble. A mesure que minuit approchait, la joie gonflait ses vagues comme une marée. Hommes et femmes, le verre à la main, reprenaient les chansons que jouaient les tziganes. A minuit, soudain, on éteignit l'électricité. Pendant cinq minutes, ce fut une sorte de délire sauvage, les gens criaient, frappaient dans leurs mains, entre-choquaient les bouteilles et les assiettes. Une frénésie brutale emportait d'un seul

coup mille années de civilisation et ces hommes en habit, ces femmes couvertes de diamants, redevenaient pareils à leurs farouches ancêtres hurlant sur la steppe d'Asie pendant les éclipses de soleil. Enfin, des lampes vertes, blanches et rouges, s'allumant au plafond, dessinèrent le drapeau hongrois et la devise :

HEUREUSE ANNÉE 1922!

Un trou se creusa dans le vacarme et les musiciens jouèrent l'hymne magyar, mais dès qu'ils eurent fini, le tumulte reprit, toujours plus haut et plus fort, emplissant la salle, débordant dans les couloirs et le hall en un délire énorme.

Alors, entrèrent par une petite porte les ramoneurs au visage noir de suie où riaient des dents blanches et des yeux blancs; ils apportaient le bonheur et tout le monde coupait deux ou trois brindilles de bouleau à leurs balais. Puis, des cris stridents déchirèrent la clameur de la foule; une vingtaine de marmitons apparurent, serrant dans leurs bras des petits cochons, pareils avec leurs longs poils à des marcassins. Les marmitons allaient de table en table, les soupeurs se bousculaient pour toucher les cochons porte-bonheur, beaucoup leur arrachaient une touffe de poils et leur faisaient pousser des hurlements pitoyables.

Pendant ce temps, Szamar, avec la lente obstination des ivrognes, répétait à madame de Pallay :

— Vous voyez comme Ethelka est heureuse, eh bien, Anny le sera encore plus avec moi! Il faudra qu'on se marie à Pâques. L'aînée à Noël, la cadette à Pâques. Et vous aurez bientôt de jolis petits-enfants.

Puis s'adressant à Terffy :

— Verse-moi encore un peu de Tokay, beau-frère, *bonum vinum laetificat cor hominum*!

Vers trois heures du matin, ils partirent. De nouveau, Ethelka dut passer devant la table de Pierre Dumay.

Immobile, les deux poings aux tempes, le regard noyé, il semblait dormir les yeux ouverts, tandis qu'André Girard, enturbanné d'une serviette, embrassait les deux femmes et leur faisait boire du champagne dans son verre.

Dehors, il tombait de la neige fondue. Tous les cochers de

fiacre étaient ivres. Des mendiants rongeaient des carcasses d'oie.

Le lendemain soir, Szamar, en redingote, vint demander la main d'Anny. D'abord, madame de Pallay crut qu'il plaisantait, puis elle feignit de le croire encore, mais il insista tellement qu'elle dut appeler sa fille. Il fallut une heure pour faire comprendre au professeur que jamais Anny n'avait songé à l'épouser, et il partit, le crâne rouge de colère, en mâchant de vagues menaces.

XXXII

Avec une femme de ménage sourde et à moitié idiote, Ethelka commença l'installation de son appartement. Madame de Pallay lui avait donné le mobilier de la chambre de sa grand-mère et Andor avait acheté à crédit une salle à manger paysanne, aux meubles bleu-clair semés de tulipes rouges. Pour le salon, ils aviseraient plus tard. La banque continuait à faire de bonnes affaires; à mesure que la couronne tombait, Terffy s'enhardissait à spéculer sur de plus grosses sommes et la hausse en Bourse se poursuivait avec une régularité presque absolue.

— Cela devient trop facile! — plaisantait Dénès, — même un âne de Slovaquie ferait fortune, à moins de jouer à qui-perd-gagne!

A la banque, Terffy n'avait pas d'ennemis. Le vieux caissier le consultait pour l'éducation de ses enfants et le petit Pétrini, le bossu, qui avait roulé dans tous les Balkans, lui offrait des cigarettes bulgares. Pétrini était socialiste, peut-être même républicain, et adorait parler politique. Un jour qu'il discutait avec les autres employés en proclamant que tous les hommes doivent être égaux, le grand Kovacs, celui qui avait une belle écriture, ricana :

— Il te manquera toujours vingt centimètres de taille, avorton!

Pétrini blêmit, mais Andor laissa tomber le vieux proverbe magyar :

— Eh, le renard est plus petit que l'âne!

Depuis ce moment, le bossu regarda Terffy comme son

protecteur; tous les soirs, il sollicitait comme une faveur la permission de le raccompagner jusqu'aux Boulevards. Pétrini s'arrêtait sous chaque bec de gaz pour expliquer ses théories et parlait de Karl Marx et de Proudhon — Proudhon était son Dieu — de cette voix perçante qui lui avait valu la réputation du premier aboyeur de la Bourse de Budapest. Un jour, un sergent de ville qui l'écoutait lui demanda obligeamment si ce Karl Marx dont il se plaignait tant lui avait volé quelque chose.

A la maison, Andor trouvait sa femme juchée sur un escabeau, la tête serrée dans un foulard rouge, faisant la chasse aux araignées qu'elle redoutait par-dessus tout de voir le matin. Elle sautait légèrement dans ses bras et il la posait à terre, sur les pointes, comme au ballet. Ils dînaient en cinq minutes : viande froide, jambon, lard au poivre rouge dans des assiettes dépareillées, puis ils allaient dans un café de l'Avenue du Bois. Ethelka eût préféré rester à la maison, mais Andor ne pouvait se passer de cette musique monotone et de cette lumière enfumée.

Les Hongrois sont tous ainsi, et les cafés de Budapest, de neuf heures du matin jusqu'au milieu de la nuit, n'ont jamais une table libre. La plupart des clients ne boivent qu'un café au lait; quand ils l'ont fini, le garçon leur apporte des verres d'eau fraîche et les renouvelle d'heure en heure. Des filles en tablier et bonnet blanc vendent du chocolat, des gâteaux et du maïs grillé. Deux ou trois fois par jour, on balaie avec de la sciure humide sous les pieds même des consommateurs. Certains entrent au café avant midi et n'en sortent que pour aller se coucher à l'heure de la fermeture. Ils lisent les trente journaux de Budapest et les trente journaux de Vienne et dînent sur place avec des œufs frits et du salami. Le dimanche, ils amènent leur famille.

Terffy s'asseyait toujours dans le même coin. Les habitués des tables voisines saluaient Ethelka. Souvent Andor se mêlait à leur partie de tarots, et tout le monde écoutait ses avis sur la politique et la finance. Pendant ce temps, Ethelka feuilletait la *Vie Théâtrale*, amusée parfois d'y trouver la photographie d'une de ses anciennes camarades à l'École de Danse. Quand le chef des tziganes venait lui proposer de jouer

pour elle un morceau, Ethelka demandait le *Beau Danube Bleu*.

Aussitôt, il lui semblait voir Carlotta Gigli à cheval sur sa chaise et battant la mesure à coups de canne, le dos résigné de M. Wolff courbé sur le clavier du piano, et elle imaginait Pierre Dumay dans le vestibule, à l'attendre.

Le froid dessinait des arborescences et des fleurs de gel sur les grandes glaces du café. On ne voyait pas les maisons de l'autre côté de l'Avenue. Andor annonçait gaiement les points en abattant les cartes sur le tapis élimé, ses partenaires répétaient des plaisanteries traditionnelles.

Toujours le balancement de la vieille valse de Strauss où le cymbalum mettait des arpèges de fantaisie; les longs bras maigres de M. Wolff, sa redingote noire, le sweater jaune de Carlotta Gigli, les mères de famille hochant la tête. Maintenant, quatre élèves, les quatre meilleures, dansaient seules, en robe de tulle bleu pâle, des fleurs artificielles dans leurs cheveux dénoués, naïves filles des eaux. *Beau Danube Bleu*, rythme égal des vagues; la guirlande des quatre danseuses se nouait et se défaisait; joie de l'eau claire entre les vignes des collines viennoises, guinguettes de Nussdorf, arbres du Prater. Mais bientôt le fleuve roulait pour Ethelka d'autres souvenirs; un bateau gris à la triste sirène, une plaine qu'écrasait un ciel trop vaste pour des hommes, un soleil couchant à Belgrade, et là-bas, au milieu des montagnes, une île perdue, avec des tombes blanches, des stèles fauchées dans l'herbe et des cyprès éternels.

XXXIII

Parfois, Terffy se rendait encore aux réunions des Hongrois Réveillés, soit au Café *Mienk*, soit au siège de leur association, la noire maison de la rue des Brasseurs, qui sentait la pipe à cause de ses occupants et le chocolat à cause de l'immeuble voisin où Gerbeaud fabriquait ses bonbons. Il manquait beaucoup de séances, car il reprochait aux Réveillés d'avoir pris parti contre le roi Charles. D'ailleurs il était de plus en plus choqué par la sottise de leurs déclamations et par leurs projets absurdes de complots, où il s'agissait tantôt de faire

sauter la Légation de France, tantôt de ruiner la Tchécoslovaquie en imprimant de faux billets de la banque de Prague.

De leur côté, plusieurs affiliés commençaient à se défier de lui. Sans en avoir l'air, Szamar entretenait leurs soupçons : c'était sa vengeance du refus d'Anny.

— Terffy sera bientôt milliardaire, — ricanait-il, — il se moque bien de la Hongrie chrétienne !

Tout en méprisant Szamar, on l'écoutait, et Andor observa parfois qu'on changeait de conversation à son approche.

Ces soirs-là, Ethelka restait seule. Assise dans son lit, sa chemise de nuit montante et ses cheveux tressés en deux grosses nattes lui donnaient l'air d'une petite pensionnaire. Elle lisait de vieux romans de Jokai, livres simples où les amoureux finissent toujours par se rejoindre au dernier chapitre. Heureuses, ces héroïnes qui n'avaient chacune qu'un seul amour....

Vingt-trois ans, déjà trois hommes dans sa vie, et toujours le même sentiment de médiocrité et d'insuffisance ! Il lui semblait que chacun d'eux n'avait fait que croiser son destin sans en modifier la ligne. Elle s'était promenée l'après-midi au Bois, seule. De noirs patineurs glissaient comme des fourmis sur l'étang gelé. Successivement, pendant trois hivers, son premier mari, Pierre et Andor l'avaient accompagnée dans ces allées. Dans un tiroir, à la maison, et dans sa mémoire, elle avait le même bric-à-brac de souvenirs morts, vides comme des coquilles. Avec son premier mari, un mois de vie commune, trente cruelles nuits auprès d'un viveur blasé que sa honte seule amusait. Un jour enfin, la rencontre dans la rue de son mari au bras de la vieille rivale, et la joie de se voir délivrée. Sous combien de vagues de souvenirs cela était noyé depuis deux ans !

Pierre Dumay lui avait apporté la révélation d'elle-même, et, tout de suite, avait effacé la mémoire de ses dégoûts. Après six mois, il suffisait encore à Ethelka de fermer les yeux pour imaginer qu'elle n'était plus seule et pour localiser sur les points de son corps qu'aimait Pierre, les sensations multiples de son contact ; une jambe dure et musclée, des mains tour à tour impatientes et douces, des lèvres chaudes, où parfois perçait la morsure glacée des dents. Mais tout

cela n'était plus Pierre, ou, plutôt, Pierre n'était plus rien en dehors de tout cela. Il semblait à Ethelka que son amant n'était désormais qu'une ombre, une apparence vaine errant parmi les hommes, qu'il ne conservait de réalité qu'en son souvenir et qu'elle gardait tout ce qui avait été lui, toute son essence d'amant trop jeune pour jouer longtemps le rôle éternel de l'Amour.

Et elle jetait les livres où les romanesques héroïnes de Jokai, le sein palpitant, songeaient à leur bien-aimé, entre deux duels ou deux enlèvements.

D'elle-même, Ethelka avait rompu avec Pierre lorsqu'elle avait compris que les instants les plus beaux étaient passés et que tous les jours désormais seraient creux et déserts comme des dimanches de solitude. Certainement, elle avait été brutale. Mais était-ce sa faute si l'ignorant avait fait jaillir un amour plus grand que lui, et si, éveillant ses sens, il avait allumé en même temps chez elle ce désir que l'apaisement du corps laisse insatisfait?

Vers deux heures du matin, Andor rentrait, ses cheveux et ses vêtements sentaient le tabac. Avec une humble tendresse, il grondait sa femme de l'avoir attendu. Docile, Ethelka le laissait dénouer ses tresses et faire couler ses cheveux entre ses doigts. S'il avait soupçonné comme elle était loin de lui! Mais Andor appartenait à la race de ceux qu'aveugle l'amour et son bonheur était trop grand pour qu'il ne le crût point partagé.

Maintenant, il dormait. Ethelka voilait à moitié la lampe afin qu'une trop vive lumière ne vînt pas frapper les yeux de son mari. Son visage détendu par le sommeil était si pâle sous la lumière mauve de l'abat-jour qu'on eût dit une statue funéraire. Elle arrangeait sur le front du gisant une mèche de cheveux, tirait un pli de l'oreiller sous sa tête, sans qu'il bougeât. Mort, il eût été ainsi. Tant qu'il vivrait, Ethelka lui serait fidèle, sans amour, sans joie, comme à un mort dont l'âme continue à être présente, tandis que son corps est devenu une chose à laquelle on ne peut même plus penser.

Le matin, pour le réveiller, elle caressait ses paupières fermées du léger battement de ses longs cils et Andor, ouvrant

les yeux comme un plongeur qui sort de l'eau, souriait en croyant retrouver Ethelka.

XXXIV

Un jours de mars, passant près de la Bourse, Ethelka eut l'idée d'aller voir son mari. Il était occupé à vérifier des paquets de valeurs. Assise sur le coin de sa table, elle le regardait feuilleter les liasses de titres roses et verts, de son pouce mouillé à une petite éponge de caoutchouc. Elle voulut prendre des agrafes dans une sébile et se piqua à une épingle :

— J'espère que tu ne fais pas ce travail toute la journée, — dit-elle. — C'est aussi ennuyeux que de tricoter!

M. Dénès, qui entrait, s'arrêta, l'air charmé, au milieu du bureau. Andor le présenta. Le banquier, après avoir écrasé sa bouche lippue sur la main d'Ethelka, déclara, les bras en anses de panier :

— C'est dans un palais, madame, qu'on aimerait vous recevoir. Hélas, nous sommes ici bien modestement installés encore!

Il lui fit visiter les locaux, lui montra les coffre-forts aux portes lourdes et silencieuses dont les gonds brillaient d'huile, les machines à calculer, la *printing* où les cours de la Bourse s'imprimaient de minute en minute. Ethelka regarda, amusée, le curseur qui, après un bref ronflement, se mettait à sautiller avec un bruit de télégraphe, ensuite, un déclic jouait et le chariot revenait brusquement à gauche, la ligne finie. Dénès lui expliqua le mécanisme de l'appareil, il lui fit voir aussi le nouveau billet de banque de 10 000 couronnes, à l'image de la Vierge, patronne de la Hongrie. Puis il plaisanta :

— Sur le 50 couronnes, on a mis l'effigie de Rakoczy, qui était prince; sur le 100 couronnes, nous avons le portrait du roi Mathias Corvin; sur le 1 000 couronnes, celui de saint Étienne, et sur le 10 000 couronnes, c'est la Sainte Vierge. Quand on imprimera le 50 000, on sera forcé d'y graver soit Dieu le Père, soit notre éminent ministre des Finances!

La semaine suivante, Dénès invita Terffy et sa femme à l'Opéra, pour la première de la *Tour du Voïvode*, le nouveau drame lyrique du pianiste Dohnanyi, que les journaux annon-

çaient depuis deux ans. Ethelka voulait refuser, Andor déclara que c'était impossible :

— Nous le blesserions en n'acceptant pas son invitation; d'ailleurs, nous ne sommes pas allés une seule fois au théâtre depuis notre mariage. Je vais profiter de l'occasion pour commander un smoking et pour t'acheter une robe de soirée; ce mois-ci, je ne gagnerai pas loin de 200 000 couronnes. Tu ne voudrais pourtant pas économiser de l'argent qui ne vaudra rien dans six mois!

Ils allèrent ensemble chez la couturière à la mode; on leur montra des horreurs emperlées, productions des ateliers de Vienne.

— C'est un modèle original de Paris, — affirmait la vendeuse.

D'autres clientes gloussaient d'admiration. Finalement, Ethelka choisit la robe la plus simple, blanche, de forme droite, et en fit ôter encore, à l'indignation de la couturière, trois petites grappes de raisins et deux boucles de strass.

XXXV

Le soir du 18 mars, l'Opéra était plein : dans l'avant-scène de gauche, l'archiduchesse Marie-Caroline étalait toutes ses émeraudes et toutes ses plumes d'autruche; en face, le prédisent du conseil avait invité ses parents pauvres, si bien que dix-huit personnes s'entassaient dans l'avant-scène.

Dans la troisième baignoire de droite, M. Dénès, assis à gauche d'Ethelka, lui nommait les spectateurs. Il connaissait tout le monde et faisait à chaque instant des demi-plongeons pour saluer un directeur de journal ou un secrétaire d'État. Andor était au milieu, un peu en retrait, une main sur l'épaule nue de sa femme.

Dans la loge royale, l'Amiral Horthy, en grand uniforme, raide comme à son banc de quart, lorgnait la salle à travers de grosses jumelles marines. Sa femme, très simple, cheveux gris en bandeaux, robe grise aux broderies mauves, avait l'air d'une reine déchue. Dans la loge voisine, le ministre de France entra, avec Montaud et Pierre Dumay. Ethelka détourna vivement la tête.

Le crâne chauve du chef d'orchestre s'inclina sur la partition, le grand rideau de velours vert se gonflait comme une voile impatiente de la mer.

Après deux ou trois rudes accords des cuivres, la scène s'ouvrit. Au milieu de rochers abrupts, des maçons et des soldats travaillaient à construire un donjon. C'était dans les montagnes de Transylvanie, comme ce film qu'Ethelka avait vu avec Pierre Dumay la première fois... Elle n'y pensa que l'espace d'un éclair, mais elle eut l'intuition que Pierre l'avait reconnue tout à l'heure, que maintenant le décor évoquait pour lui le souvenir de cette soirée d'hiver au cinéma, et qu'il la cherchait, dans la pénombre de la salle.

L'opéra reprenait la légende populaire de la tour maudite qui s'écroule chaque fois que les bâtisseurs arrivent au faîte, parce que les génies de la montagne exigent qu'une femme soit ensevelie vivante dans les fondations. Mais, sautant dix siècles, le public y retrouvait des allusions patriotiques à la Transylvanie devenue roumaine. A l'entr'acte, toute la salle dressée acclama sans fin le compositeur, et, pendant que Dohnanyi saluait, blafard au milieu des chanteurs fardés qui lui serraient les mains, Ethelka entendit son mari qui grondait :

— Patriotes d'Opéra! Bons pour reprendre les provinces perdues, sans se déranger de leur fauteuil!

JEAN MISTLER

(A suivre.)

LES

MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES FRANÇAISES DANS LE PROCHE ORIENT EN 1929

Quand le Président du Conseil, M. Georges Clemenceau, confia au général Gouraud le poste de Haut Commissaire en Syrie, que le gouvernement de la République venait d'instituer, il lui fixa d'un mot sa mission : « Vous n'allez pas en Orient pour relever simplement les troupes anglaises, mais pour créer en Syrie un centre d'influence française qui rayonnera sur toute l'Asie. » On ne pouvait mieux définir le rôle dévolu depuis longtemps à la France par ses traditions comme par ses affinités, rôle définitivement reconnu et confirmé par le mandat qu'elle tenait du traité de Versailles. Il ne s'agissait pas d'une prise de possession coloniale, — on pouvait en croire M. Georges Clemenceau, — mais de maintenir chez des populations, dont une partie y aspirait depuis plusieurs générations, et de développer sur un terrain inégalement préparé les bienfaits de la civilisation occidentale.

C'était aussi pour cette dernière une mesure de sécurité. Que l'on remonte à Byzance, à Rome ou à Athènes, l'histoire témoigne que la véritable frontière du monde occidental réside sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Chaque fois que la barbarie asiatique les a franchies, elle n'a pas tardé à atteindre les côtes de la Méditerranée pour se déverser sur l'Europe et la couvrir de ruines. C'est pourquoi il est si important aujourd'hui que la République turque, par ses propres moyens et avec une énergie concentrée, la Syrie, la Palestine

et l'Iraq, sous différents mandats, se pénètrent profondément de civilisation occidentale. Il ne faut pas perdre de vue ce problème essentiel.

Dans l'organisation dont il dota la Syrie et le Liban, et grâce à laquelle de rapides progrès ont été effectués, le général Gouraud, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions, ne manqua pas de réserver une place à l'archéologie. Quand on le remerciait de l'impulsion ainsi donnée à nos études, le vaillant chef répondait : « Nous ne faisons que suivre l'exemple des soldats de l'expédition de 1860 auxquels Renan a rendu hommage, et celui du général Bonaparte au Caire. » Depuis, tous les Hauts Commissaires, les généraux Weygand et Sarrail, MM. de Jouvenel et Ponsot ont donné leur appui aux directeurs du Service des Antiquités, M. J. Chamonard et, depuis près de neuf ans, M. Ch. Virolleaud. Actuellement, M. Ponsot est occupé à réorganiser le Service des Antiquités, en précisant notamment le régime des Monuments historiques. De son côté, et en collaboration avec le Haut Commissariat, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'est intéressée tout particulièrement aux fouilles en Syrie et au Liban. Les États sous mandat français ont largement contribué à ce mouvement par de précieux encouragements, notamment par l'attribution de crédits importants pour les fouilles, les expropriations de terrain, l'installation de musées et la conservation des monuments. Nous avons reçu sur tous ces points les meilleures assurances de S. Exc. le Sheikh Tadj ed-din, chef de l'État de Syrie et de S. Exc. M. Debbas, président de la République Libanaise.

D'autre part, il a fallu former de nouvelles équipes d'archéologues pour répondre aux besoins nouveaux. Les jeunes archéologues rivalisent aujourd'hui de zèle et d'abnégation avec les anciens; tous apportent en terre étrangère un remarquable exemple d'énergie et de savoir qui, déjà, a fait école en Orient.

Avant le mandat, la Syrie ne comptait aucun musée; les objets qu'on y découvrait, prenaient le chemin de Constantinople. Dès maintenant il existe deux musées locaux importants, l'un à Damas que conserve l'émir Djafar Abd-el-Kader, ancien élève de l'École du Louvre, et celui de Beyrouth confié

à l'émir Maurice Chéhab, formé à la même École. Un troisième musée pourrait s'ouvrir immédiatement si un local lui était attribué, c'est celui d'Alep avec les sculptures monumentales découvertes par le baron von Oppenheim à Tell Halaf, aux sources du Khabour, et celles de M. Thureau-Dangin provenant d'Arslan Tash et de Tell Ahmar. M. Reclus, délégué du Haut Commissaire à Alep, s'en préoccupe.

Pour ne pas encombrer inutilement ces musées, on envisage de constituer sur place des dépôts d'antiquités, par exemple à Antioche, à Mishrifé (Qatna, près de Homs), à Palmyre, à Baalbeck, à Lataquié, permettant au visiteur d'examiner les séries courantes, notamment la céramique.

Voici donc un résultat tangible : dix ans de fouilles ont permis de remplir les salles de plusieurs musées en Syrie et au Liban. On aurait tort, cependant, de ne considérer que la quantité des pièces mises au jour. Leur qualité et leur nouveauté sont encore plus remarquables puisqu'elles ont suffi à renouveler complètement nos connaissances sur l'antiquité syrienne et phénicienne. Auparavant celle-ci ne nous était guère connue par des documents originaux remontant plus haut que l'époque perse ou néo-babylonienne; aujourd'hui les documents abondent concernant le deuxième et le troisième millénaires avant notre ère, fournissant une importante contribution à l'histoire des Sumériens, de l'Égypte, du Mitanni et des Hittites, sans compter des vues précises sur l'activité des Syriens et des Phéniciens.

A l'appui, nous ne citerons qu'un monument, le sarcophage monumental d'Ahiram, mis au jour à Byblos par M. Pierre Montet. Cette pièce capitale de l'archéologie orientale n'atteste pas seulement l'usage de l'alphabet phénicien dès le XIIIe siècle avant notre ère, — quatre siècles avant la stèle de Mésa, — il montre encore, grâce à sa décoration, le rôle que les artisans phéniciens ont joué en Syrie et jusqu'en Assyrie en répandant, après l'avoir plus ou moins modifié, le décor égyptien. C'est ainsi que l'art assyrien a emprunté le lotus aux Phéniciens et non directement à l'Égypte.

On n'exagère donc pas en concluant que les dix dernières années de fouilles en Syrie nous ont restitué deux mille ans d'histoire et il est juste de rendre hommage à ceux qui s'y

sont employés. Un récent voyage en Syrie, en Iraq et en Anatolie nous permet de nous en acquitter en connaissance de cause.

***

Tout naturellement la Phénicie, d'un abord si aisé et d'un séjour si agréable, où le Méditerranéen retrouve son sol et ses cultures en terrasses, devait être la première province prospectée. Déjà en 1913-1914, M. le docteur Contenau, actuellement conservateur-adjoint au Musée du Louvre, avait efficacement travaillé à Sidon avec Macridy bey du Musée de Stamboul. Il reprit ses recherches en 1920.

L'année suivante vit s'ouvrir les fouilles de Byblos, au nord de Beyrouth, sur l'initiative de l'Académie des Inscriptions. Comme membre de la mission Huvelin, en 1919, M. Pierre Montet, actuellement professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, s'était attaché au site de Byblos et en avait immédiatement pressenti la richesse au point de vue des rapports avec l'Égypte. En 1921, l'Académie des Inscriptions le chargea d'y entreprendre des fouilles systématiques. Quatre campagnes successives amenèrent le dégagement partiel du fameux temple de Byblos où avaient coutume de se dérouler les Adonies, la trouvaille de précieux dépôts de fondation antérieurs à l'an 2 000 avant notre ère et dont nombre de pièces remontent aux pharaons des Ve et VIe dynasties, la découverte de plusieurs tombes des rois de Byblos (la tombe n° 1 fut explorée et vidée par M. Virolleaud) emplies non seulement de produits locaux, mais riches encore des cadeaux funèbres des pharaons de la XIIe dynastie, la découverte d'une tombe royale plus récente, contemporaine de Ramsès II (vers 1250), qui a livré le fameux sarcophage d'Ahiram dont il a été question plus haut.

Ces résultats hors de pair n'ont pas découragé M. Maurice Dunand de tenter à son tour la fortune sur le site de Byblos. Après avoir assisté M. Montet dans sa dernière campagne, le jeune archéologue a montré, quatre années de suite, ce qu'on pouvait attendre de sa précoce expérience et de sa solide formation. Ses découvertes ont beaucoup ajouté à

notre connaissance du plus ancien et du plus vénéré sanctuaire phénicien, aux remaniements successifs si compliqués qu'on n'est pas d'accord sur le point de savoir s'il s'identifie avec le grand sanctuaire bétylique qui apparaît sur une monnaie de l'empereur Macrin.

M. Dunand a dégagé une statue colossale en pierre du pays, représentant probablement un roi local, non loin des trois colosses assis, mais très mutilés, découverts par M. Montet et qui figurent des divinités. Il a recueilli, dans les ruines du temple de Byblos, le cartouche du premier roi de la troisième dynastie égyptienne, ce qui atteste l'activité des relations entre la cité phénicienne et l'Égypte dès l'époque thinite. En même temps sont apparus les murs de l'ancienne acropole. Plusieurs dépôts de fondation ont été découverts qui ont fourni quantité de petits ex-votos en cuivre, généralement des figurines influencées par l'Égypte, mais de fabrication locale. Enfin, M. Dunand vient d'annoncer par dépêche la découverte d'une inscription présumée phénicienne et certainement plus ancienne que celle d'Ahiram et qui, par suite, apportera au problème si controversé de l'origine de l'écriture alphabétique un élément nouveau.

Renan, à qui les événements si rapides de 1860, mais aussi le mal terrible qui faillit l'emporter avec sa sœur Henriette, n'avaient pas permis de pratiquer des recherches suffisamment prolongées à Byblos, notait sa déception : « Nous y sommes venus cinquante ans trop tard. » Les fouilles de MM. Montet et Dunand ont montré que, même soixante ans après, le site n'était pas épuisé et les heureux explorateurs estiment que les recherches doivent être continuées.

Dès qu'il fut possible, après la guerre, d'organiser une mission dans l'intérieur de la Syrie on pensa y atteindre les hautes époques. Ce fut la raison d'être de la mission Maurice Pézard à Tell Nebi Mend, l'ancienne Qadesh, célèbre par la grande bataille qui mit aux prises Ramsès II et l'armée hittite. L'identification de ce site, qui s'élève au sud du lac de Homs et domine au loin la plaine, est due au missionnaire américain Thomson; les objections qui ont été formulées tant en Angleterre qu'en France, n'ont aucune consistance. Une

mort prématurée a interrompu les travaux de Pézard; mais ils méritent d'être repris avec de grands moyens, car il faut descendre de 17 à 18 mètres depuis le sommet du tell, pour atteindre la couche hittite.

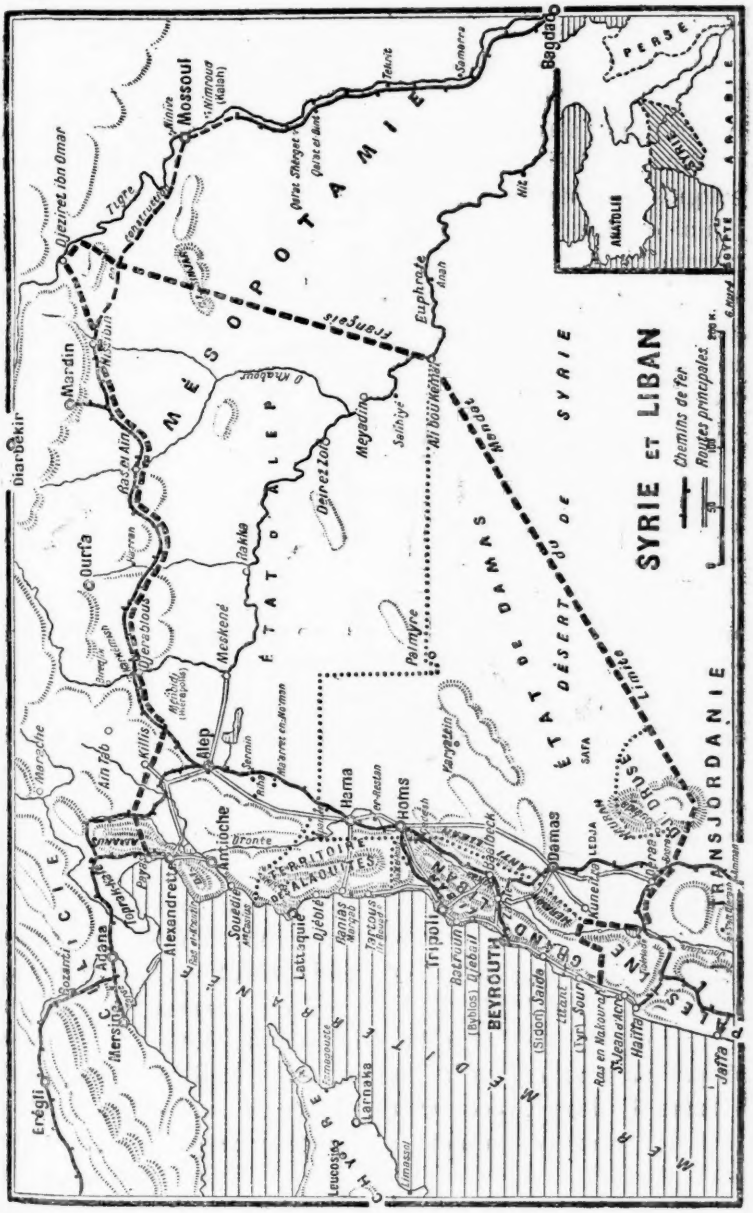
Ce qu'une fouille sur un site célèbre n'a pu encore nous donner, les recherches entreprises à Mishrifé, à 18 kilomètres nord-est de Homs, l'antique Émèse, par le comte du Mesnil du Buisson l'ont brillamment fourni.

Le P. Ronzevalle avait eu le mérite d'appeler l'attention sur cette installation. De fait, il n'est pas de camp retranché d'un aspect aussi imposant que Mishrifé avec sa levée de terre, en briques crues, haute de 13 à 15 mètres, dressée sur un plan carré d'un kilomètre de côté, au voisinage d'une source qui ne tarit pas. Une telle organisation fortifiée diffère nettement du simple tell, habituel en Syrie; elle marque, comme l'ont prouvé les découvertes de M. du Mesnil, la prise de possession du pays par un peuple étranger, les Sumériens au IIIe millénaire avant notre ère, les Mitanniens au IIe millénaire.

La découverte d'un lot de belles tablettes gravées de caractères cunéiformes, qui constituent les inventaires successifs du trésor conservé dans le principal sanctuaire, a révélé à M. Virolleaud, qui en a entrepris le déchiffrement, que ce temple était consacré à la déesse sumérienne Nin-Egal dont la vogue fut particulièrement grande, dans toute l'Asie antérieure, au temps de la IIIe dynastie d'Ur. De plus, ces textes ont appris que les ruines de Mishrifé représentaient l'ancienne ville de Qatna. Cette dernière était connue déjà par des textes égyptiens, mais surtout par les tablettes d'El-Amarna et par un texte découvert à Boghaz-Keui, la capitale des Hittites. Nous avons pu ainsi proposer, avec l'assentiment et la collaboration de M. du Mesnil, une chronologie du site de Mishrifé-Qatna au cours des IIIe et IIe millénaires. Un point fixe important est apporté par le texte de Boghaz-Keui qui nous apprend que le grand roi hittite, Subbiluliuma, consomma la ruine de Qatna vers 1375 avant J.-C. Depuis, sauf une courte renaissance à l'époque néobabylonienne, Qatna ne fut plus qu'un village sans importance.

Il était de règle, il y a encore quelques années, de classer

comme hittites tous les vestiges qui, en Syrie, remontaient



au IIe millénaire. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le

Mitanni, qui avait son centre en Haute Mésopotamie ou Haute Djéziré et dont l'élite, tout au moins, était de race aryenne, dominait en Syrie du nord au IIe millénaire, avant la grande poussée hittite du XIVe siècle. Quelques savants vont jusqu'à identifier l'empire mitannien avec l'empire des Hyksos qui se serait étendu depuis Babylone jusqu'en Égypte et même en Crète. C'est donner à la découverte fortuite de quelques cartouches hyksos une importance démesurée.

Quoi qu'il en soit, le nord de la Syrie fut placé sous la suzeraineté du Mitanni avant l'intervention des Hittites dans ce pays. En particulier Qatna, avant sa destruction par Subbiluliuma, était gouvernée par des Mitanniens. En trouvant sur une tablette de Qatna une liste de noms propres mitanniens, M. Virolleaud a confirmé ce qu'indiquaient déjà les tablettes d'el-Amarna (Égypte) provenant de Qatna, dont les gloses ne sont pas rédigées en cananéen, comme il est coutume sur les tablettes émanées de Phénicie, mais en mitannien. La langue mitannienne était donc la langue parlée à Qatna, tout au moins par les chefs.

M. du Mesnil du Buisson, diplômé de l'École du Louvre, fouille Qatna avec méthode depuis quatre ans. Il a formé son collaborateur, M. Ploix de Rotrou, qui le seconde avec zèle et promet de devenir à son tour un excellent chef de mission. Cette année Mishrifé a encore bénéficié du concours de M. Cantineau, pensionnaire de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans (Palais Azem) à Damas qui a, d'autre part, commencé des recherches à Palmyre.

Puisque nous venons de citer l'Institut français de Damas, signalons la création récente d'une section d'arabisants, installée l'an dernier par M. Louis Massignon, professeur au Collège de France. Elle comprend : MM. Sauvaget, Saussey, Cantineau, Laoust et Chalet, qui ont trouvé le meilleur accueil auprès des érudits damascains. Leur nombre ne doit pas surprendre, car le domaine arabe en Syrie, notamment en lisière du désert, recouvre un espace de temps considérable. Ainsi, M. Maurice Dunand a rapporté ce printemps, de la région du Safa, au sud-est de Damas, une nouvelle moisson de textes safaïtiques, dialecte arabe des débuts de notre ère.

Autant par les conditions géographiques que par la diver-

sité des populations ou la variété des influences subies, la Syrie et le Liban se divisent en zones disparates. Le pays n'a jamais été unifié que par l'effet d'une domination étrangère, que ce soient les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes ou les Turcs. Unité factice, car dès que le pays retrouvait quelque indépendance, les différents groupes ethniques manifestaient leur divergence et reprenaient leur autonomie. On se propose un problème analogue à la quadrature du cercle quand on veut, en même temps, unifier le pays et lui donner la liberté, car cette dernière ne peut manquer de faire apparaître de profondes différences ethniques et aboutir à la division du pays.

Lorsque, devant la carence des Séleucides, Pompée vint en Syrie pour y mettre de l'ordre, il se trouva en présence du même problème à résoudre. Ne se souciant pas d'instituer une administration directe, il adopta une solution très analogue à celle qui est sortie de la collaboration du général Gouraud et de M. de Caix. Le développement de cette situation n'a pas été désavantageux pour la Syrie. « C'est en y assurant le règne du droit, remarquait récemment maître Camille Eddé, et en y pratiquant une large collaboration, que Rome est parvenue à faire de notre territoire le grenier de son empire, en même temps qu'un magnifique réservoir d'énergies humaines. »

L'essor de la Syrie à l'époque romaine s'est effectué sous le régime d'une large décentralisation. Actuellement, l'État des Alaouites montre le parti qu'on peut tirer d'une sage autonomie. Cette région côtière, qui s'étend entre Tripoli et Lataquié, ne tardera pas à reprendre l'importance qu'elle a eue dans l'antiquité et que les recherches entreprises ce printemps mettent en évidence.

Il s'agit des fouilles que conduisent avec un plein succès MM. F.-A. Schaeffer, conservateur-adjoint au Musée préhistorique de Strasbourg, et Chenet, le préhistorien bien connu de l'Argonne, sur le site de Minet-el-Beida, port naturel à 11 kilomètres au nord de Lataquié, et sur le tell voisin nommé Ras Shamra. Il y avait là, à l'époque mycénienne, une colonie chypriote remarquablement active, par l'intermédiaire de laquelle les Chypriotes de la seconde moitié du IIe millénaire

introduisaient sur le continent asiatique les produits de la mer Égée et même de l'Égypte. De ce point, la vallée du Nahr-el-Kébir (du nord) pénètre dans l'intérieur et permet de gagner soit Alep et l'Assyrie, soit la vallée de l'Oronte vers Hama et Homs. Les produits orientaux prenaient le chemin inverse pour gagner Chypre et l'Égée.

La découverte fortuite, due à un paysan, d'une tombe en pierres taillées, voûtée en encorbellement, a attiré l'attention sur Minet-el-Beida. Un propriétaire des environs, grand amateur d'antiquités, M. Bruno Michel, d'une famille française installée de longue date à Lataquié, en fut le premier informé et en saisit M. Schaeffler, l'actif et distingué gouverneur de l'État des Alaouites qui alerta, à son tour, M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités. Avec le concours de l'État des Alaouites et celui de l'Académie des Inscriptions, une mission fut organisée et confiée à MM. Schaeffer et Chenet. Les premiers résultats sont fort encourageants : la nécropole cypro-mycénienne de Minet el-Beida s'est révélée fort riche et la ville voisine a fourni des textes cunéiformes.

***

Nous avons retenu l'attention du lecteur sur les époques les plus anciennes parce qu'elles ont apporté la documentation la plus nouvelle et parfois la plus inattendue. Si nous quittons l'âge du bronze pour descendre à l'âge du fer, nous trouvons, au delà de l'Euphrate, le site d'Arslan Tash qui procura jadis quelques bas-reliefs au Musée de Constantinople, que M. Perdrizet, lors de ses prospections avec M. Seyrig, signala de nouveau à l'attention des archéologues et qu'enfin M. François Thureau-Dangin, membre de l'Institut, a dégagé en deux campagnes, assisté d'abord du P. Barrois, de Jérusalem, et de M. Dossin, professeur à Liége, puis de M. Maurice Dunand, qui répond toujours aux appels faits à son dévouement.

Deux palais assyriens, relevés par M. Trotin, ont été dégagés; de belles sculptures assyriennes ont été découvertes, lions, taureaux, stèles diverses, et des ivoires du plus bel art, remontant à la seconde moitié du IXe siècle avant notre ère.

Grâce aux lettres araméennes gravées sur ces plaquettes d'ivoire pour servir de repères, on est certain de se trouver

en présence de produits syro-phéniciens et il est important de constater la maîtrise atteinte par cette main-d'œuvre. Les textes attestaient formellement l'habileté des artisans phéniciens ou syriens, mais en l'absence de découvertes décisives faites dans le pays même, nombre de savants s'étaient pris à en douter. Les ivoires d'Arslan Tash, qui paraissent provenir d'un tribut versé par Damas pour éloigner de ses murs l'armée assyrienne, ne laissent plus place au doute et obligent à rendre aux textes — il s'agit d'Homère et d'Ezéchiel — toute leur valeur. Ce n'est pas M. Victor Bérard qui s'en plaindra.

Prochainement notre confrère, M. Thureau-Dangin, portera son activité méthodique sur Tell Ahmar dont les ruines sont celles d'une grande cité, Til-Barsip, sur la rive gauche de l'Euphrate et au sud de Karkémish. La moisson de monuments hittites promet d'y être fructueuse.

Au cours des opérations de l'armée anglaise sur les bords de l'Euphrate en 1919, des soldats, creusant le sol pour y fixer leur tente, découvrirent à Salihiyé, entre Deir ez-Zor et Abou-Kemal un temple d'époque palmyrénienne dont les murailles étaient couvertes de fresques. Les plus anciennes représentaient une famille indigène, en grand apparat, assistant à un sacrifice. Une fresque plus récente montrait un tribun militaire sacrifiant aux divinités associées de Palmyre et de Doura-Europos. Le professeur Breasted, l'égyptologue bien connu de l'Université de Chicago, put procéder à des relevés rapides, mais fort soigneux, qu'il publia dans *Syria* avec des planches en couleur. Ce fut une révélation d'une portée d'autant plus grande que, par la suite, M. Cumont retrouvait une signature d'artiste et que ce peintre n'était pas un occidental, mais un palmyrénien.

Deux campagnes de fouilles furent entreprises par nos troupes sous la direction de M. Franz Cumont, associé étranger de l'Académie des Inscriptions, qui ont permis à ce savant de consacrer un ouvrage aux découvertes de Salihiyé, qu'il a pu identifier avec Doura-Europos, colonie de Macédoniens fondée sous Seleucus Ier Nicator.

Depuis, sous l'impulsion du professeur Rostovtzeff, l'Université américaine de Yale, en collaboration avec l'Académie

des Inscriptions, s'est proposé d'entreprendre des fouilles exhaustives. La campagne de cette année (1928-1929) a été dirigée par M. Maurice Pillet, architecte qui s'est spécialisé dans les fouilles archéologiques et dont on sait les recherches à Suse (Elam) comme les beaux travaux à Karnak (Égypte).

Les voyageurs pourront inscrire la visite de Doura-Europos dans leur programme; ils ne seront pas déçus. La citadelle, dégagée des éboulements qui l'encombraient, se dresse fièrement, en dépit de ses mutilations, à 40 mètres à pic sur la vallée de l'Euphrate; ces vestiges d'architecture militaire grecque sont uniques en Syrie.

La ville aussi garde ses remparts flanqués de tours carrées. Vers l'ouest, une belle porte monumentale, dite de Palmyre, est entièrement dégagée. Doura a fourni un nombre inusité de textes, surtout des grafitti, mais aussi des parchemins et même des fragments de papyrus. Les adjoints américains de M. Pillet, MM. Hopkins et Johnson, se sont spécialement attachés au relevé des inscriptions.

On ne peut évoquer l'époque gréco-romaine sans penser à Palmyre et à Baalbeck et sans s'associer aux vifs regrets que chacun exprime à la vue d'une dégradation qui s'aggrave d'année en année. Le Service des Antiquités de Syrie et du Liban s'en préoccupe depuis longtemps, mais son intervention a été paralysée faute de compter dans son sein un technicien. Une action urgente s'impose : aucun voyageur ne passe par Palmyre ou Baalbeck sans éprouver une véritable angoisse. M. Henry Bordeaux a poussé un éloquent cri d'alarme en faveur de ce dernier. M. André Parrot, qui a su trouver du nouveau sur ce terrain, rapporte des précisions inquiétantes.

Baalbeck menace, mais Palmyre a commencé à s'écrouler et les prochaines pluies rendront le dégât irréparable. Les avertissements de M. A. Gabriel, qui est à la tête de la mission de Palmyre, n'ont cependant pas manqué. Actuellement les demi-mesures ne suffisent plus. Il faut procéder au plus tôt à l'évacuation du village situé à l'intérieur de la grande enceinte du temple de Bel et à la dépose ou à la consolidation du mur arabe, élevé devant la principale entrée, et peut-être au dégagement et à la restauration de la triple entrée palmyrénienne

dont la belle ordonnance est conservée. M. Seyrig, secrétaire général de l'École française d'Athènes et chargé de mission par l'Académie des Inscriptions, s'est rendu sur les lieux pour aviser au plus pressé. L'État de Syrie vient de lui ouvrir un crédit de deux millions de francs.

Nous ne pouvons passer sous silence deux œuvres de longue haleine; l'une menée par le P. Mouterde, chancelier de la Faculté de droit de Beyrouth, et visant à publier un « Recueil des Inscriptions grecques et latines de Syrie », projet conçu depuis longtemps par le P. Jalabert qui lui a consacré dix ans de travail. L'autre est entreprise par le P. Poidebard, en collaboration avec l'aviation du Levant et le Service géographique. Elle consiste à utiliser l'observation aérienne pour repérer sur le terrain les sites antiques, assyriens, romains ou byzantins disséminés en Haute Djéziré dans un pays de steppe d'abord difficile. D'importants résultats ont été obtenus par le savant explorateur qui étend méthodiquement le réseau de ses investigations en les précisant, au besoin, par des fouilles. Cette méthode s'est révélée aussi nouvelle que féconde.

***

L'antiquité n'est pas seule en Syrie à mériter l'attention des archéologues; les sites byzantins et musulmans offrent aussi un grand intérêt. Malheureusement, les fouilleurs clandestins ont pris les devants à tel point que, pour trouver quelques vases irisés ou des fragments de céramique musulmane, ils n'ont pas hésité à dévaster des nécropoles entières. Il faut donc se féliciter vivement que le baron Edmond de Rothschild ait pris l'initiative de fouilles régulières qui ont été confiées à MM. E. de Lorey et Georges Salles. Meskéné, l'ancienne Barbalissus ou Balis sur l'Euphrate, qui a été choisie, fut une ville byzantine, puis arabe, très prospère jusqu'au XIIe siècle.

L'architecture et la décoration musulmanes en Syrie présentent une importance d'autant plus grande qu'elles ne sont pas seulement l'origine des développements ultérieurs, mais

aussi l'aboutissement d'une longue tradition. A ce dernier point de vue, la découverte, sous le crépis centenaire, des mosaïques du temps de Walid I (705-715), qui se poursuit, dans la cour de la grande mosquée de Damas, sous la direction de M. de Lorey et d'un jeune architecte, M. Cavro, constitue une des révélations les plus heureuses de ces dernières années. La relation avec les mosaïques de la Qoubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar) à Jérusalem, si bien étudiées par mademoiselle Marguerite Van Berchem, est évidente; mais en même temps apparaissent des compositions d'inspiration locale reproduisant les environs de Damas et figurant la végétation, saules et peupliers, des bords du Barada.

En face des monuments musulmans, la terre privilégiée de Syrie conserve des églises et des forteresses franques d'un art achevé. Dès 1920, le général Gouraud, Haut Commissaire, avait chargé Camille Enlart d'étudier ces vestiges des croisades et notre regretté confrère s'est, en effet, brillamment acquitté de cette tâche en ce qui concerne les églises. Restait à entreprendre l'étude des forteresses. L'Académie des Inscriptions en a chargé M. Paul Deschamps, conservateur au Musée de sculpture comparée du Trocadéro. En collaboration avec l'actif architecte qu'est M. Anus et un excellent topographe, le capitaine Lamblin, on s'est particulièrement attaché à l'étude du Krak des Chevaliers, entre Tripoli et Homs, et on a abouti à des conclusions toutes nouvelles. Les progrès, que les Musulmans réalisèrent dans les procédés d'attaque, obligèrent les Hospitaliers du Krak à entourer la forteresse du XIIe siècle d'une armature plus forte, qui fut l'œuvre du XIIIe siècle.

Cette année MM. Deschamps et Anus sont revenus en Orient pour compléter leur documentation par l'étude des autres forteresses franques, notamment Kerak dans le pays de Moab, Marqab et Sahyoun en Syrie.

***

S'il est naturel qu'un gros effort porte en ce moment sur la Syrie, longtemps délaissée, la France ne peut cependant négliger les autres centres de civilisation orientale. Sans parler

des recherches en Afghanistan dont on sait le succès, mais qui sortent de notre horizon, M. de Mecquenem continue avec persévérance les fouilles célèbres de Suse auxquelles restent attachés les noms de Dieulafoy et de J. de Morgan, et dont le R. P. Scheil a aujourd'hui la haute direction. Quand le Louvre accordera au département des Antiquités orientales la place nécessaire, c'est toute une salle qu'on pourra remplir avec les trouvailles faites par M. de Mecquenem en ces dernières années.

D'autre part, M. l'abbé de Genouillac vient de reprendre l'exploration du site également illustre de Tello, l'ancienne Lagash, en basse Mésopotamie, non loin de Ur, la patrie d'Abraham, que les découvertes de M. Woolley ont mise sur le pavois.

Les fouilles de Tello ont été inaugurées en 1877 par E. de Sarzec, alors consul de France à Bassorah, et poursuivies par lui jusqu'à sa mort en 1893, puis reprises par le commandant Cros qui a trouvé la mort, comme colonel, sur le front en 1915. Les remarquables découvertes qu'on doit à ces infatigables chercheurs remplissent une salle au Musée du Louvre; elles ont été bien mises en valeur par MM. Léon Heuzey et François Thureau-Dangin. Les trouvailles récentes de Ur les complètent, mais, contrairement à ce qui a été dit, elles ne les supplantent pas.

On explique à tort que Lagash ne fut jamais ville royale; des documents nouveaux attestent le contraire. Les objets recueillis dans les tombes royales de Ur ne sont nullement plus anciens que les pièces sorties du sol de Tello. Certes, Ur l'emporte par l'abondance des objets en or et en argent : rutilant casque d'or en forme de perruque, poignards d'or, vaisselle d'or d'un galbe particulier, coiffure féminine en feuillage d'or, bijoux en or et pierres précieuses, mais aucune de ces pièces ne peut faire oublier l'admirable vase d'Entéména, sorte de potiche en argent sur socle de cuivre aussi finement que vigoureusement gravée. L'art de Tello ne le cède en rien à celui de Ur pour le fini de l'exécution et l'habileté de la composition. A ce point de vue, la stèle des Vautours de Tello reste incomparable. Enfin, jusqu'ici, tout au moins, Ur n'a pas révélé la même richesse épigraphique que les dépôts

de Tello-Lagash qui ont permis, il y a vingt-cinq ans, à M. Thureau-Dangin de fixer définitivement la lecture des textes sumériens et de démontrer, ce qu'on avait contesté jusqu'alors, qu'il existait vraiment une langue sumérienne.

M. de Genouillac, assyriologue distingué qui a fait ses preuves à Kish, était assisté de MM. Valbert et Gardiner, architectes de notre École des Beaux-Arts, et Abéla, secrétaire interprète. Le ministre de la marine, M. Georges Leygues, avait mis l'aviso *Diana*, de la division de Syrie, à la disposition de l'explorateur pour le transport de son personnel et de son matériel jusqu'à Bassorah.

L'installation seule de la mission sur le site isolé de Tello a été un acte héroïque : il a fallu transporter le matériel, les wagonnets et les rails, à dos d'homme. Rien n'a rebuté le savant missionnaire et ses collaborateurs. Du reste, l'abbé Henri de Genouillac est une figure aussi peu banale que sympathique. Vêtu d'un costume colonial, le casque en tête, la poitrine barrée de décorations, le geste vif et la parole énergique, il donne l'impression d'un officier rompu aux tâches les plus rudes des pays exotiques. La passion de la recherche scientifique le possède tout entier et il dépense sans compter son activité sur le terrain.

Au milieu d'un vaste district irrigué et fertile, la butte de Tello se signale par son aridité. Seuls les aigles viennent s'y poser pour attendre une proie au passage et, la nuit, chacals et hyènes s'y donnent rendez-vous. La zone infertile, mais riche d'antiquités, s'étend sur au moins quatre kilomètres de long et un ou deux kilomètres de large. C'est l'amas de briques crues et de débris le plus confus, car cinquante ans de fouilles officielles ou clandestines l'ont entièrement bouleversé.

Un site mis depuis si longtemps en coupe réglée ne serait-il pas épuisé et est-il raisonnable d'en poursuivre l'exploration? M. de Genouillac vient de répondre à cette question : il a sorti de ses fouilles plus de deux mille objets qu'auront à se partager le musée de Baghdad, celui de Kansas City (Amérique) et le Louvre.

Quelque satisfaisant que paraisse ce tableau de l'activité de nos missions archéologiques dans le proche Orient, on ne

peut celer une lacune regrettable. Pour la première fois nous sommes absents de cette Anatolie que tant des nôtres ont explorée et révélée au monde savant. L'œuvre de Texier, de Georges Perrot et Guillaume, de Callier, de Chantre, de Radet et de toute la pléiade de l'École française d'Athènes, ne peut être abandonnée de gaieté de cœur. Nous avons reçu l'assurance amicale des autorités turques d'Angora, notamment de S. Exc. Cemal Hüsnü, ministre de l'Instruction publique, et de ses chefs de service, tous désireux de développer l'étude archéologique de leur pays, que l'appui le plus efficace serait donné à une mission archéologique française opérant dans les régions qui, dès le IIIe millénaire, se sont éveillées à la civilisation sous l'influence sumérienne pour briller, au cours du IIe millénaire, d'un éclat tout particulier.

Le bon vouloir du gouvernement de la République turque s'est affirmé, à l'autre extrémité dans le temps, en confiant l'inventaire, le relevé et le classement des monuments islamiques d'Anatolie à M. Albert Gabriel, professeur aux universités de Strasbourg et de Stamboul, qu'assiste une commission turque. Pour répondre à cet esprit de collaboration intellectuelle, le comte de Chambrun, ambassadeur de France auprès de la République turque, s'occupe d'organiser une partie des locaux de l'ambassade, à Stamboul, pour y accueillir les savants français que leurs études appelleraient en Turquie.

Nous en pourrions relever bien d'autres indices; ceux que nous empruntons à l'archéologie suffisent pour attester qu'en dépit des heurts inévitables amenés par la tourmente d'il y a quinze ans, la pénétration intellectuelle réciproque de l'Occident et du proche Orient est entrée dans une voie décisive.

RENÉ DUSSAUD,
Membre de l'Institut.

LE NOUVEAU TEMPLE

III

Dix-huit mois s'étaient écoulés, et un jour Merle, assise dans la petite chambre, lisait une lettre de Lorentz, mais au bout de quelques lignes elle s'écria :

— Non, jamais je n'aurais pensé...

— Qu'est-ce qu'il y a? — demande Per, impatient d'apprendre ce qu'écrit le garçon.

— Tu ne vas pas le croire.

— Est-ce... est-ce qu'il est fiancé?

— Il... il étudie la théologie.

— Des niaiseries. Mais lis, voyons!

Chers parents,

J'ai attendu pour vous dire la vérité, mais notre première rencontre, il y a deux ans, a eu pour moi une importance tout à fait inattendue. Je peux l'exprimer en disant que la représentation du monde dont je m'étais contenté jusque-là ne me satisfaisait pas. Si maintenant je suis étudiant en théologie, ce n'est certes pas parce que je suis un jeune homme fatigué qui cherche le repos, ou un pécheur converti qui vient à jubé, mais je ne pouvais plus laisser sans réponse cette éternelle question : Qu'est-ce au juste que cette force qui assemble les hommes dans des temples et leur confère une vigueur qui nous est, à nous autres, inconnue? J'ai été communiste, autrefois, mais ces idées, chez moi, se sont effondrées. Si le grand sentiment

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

de communauté s'élargit jusqu'à comprendre ceux qui furent, ceux qui sont et ceux qui viendront, nous voilà déjà dans l'éternel, c'est-à-dire qu'une cloche commence à sonner à travers l'espace infini.

Je devais essayer de rechercher si le christianisme peut me convenir, et s'il peut être rénové de telle sorte qu'il dégage le sentiment d'éternité chez nous autres, jeunes gens d'aujourd'hui.

Jusqu'à nouvel ordre je ne sais pas ce que je crois au juste. Je suis plutôt un touriste en présence du paysage religieux. J'écoute les leçons qu'il faut entendre, j'apprends les matières qu'il faut apprendre. Telle, a été me dis-je, la foi des hommes, et telle est sans doute encore la foi de quelques-uns. Mais je me tiens moi-même en dehors et je pense par moi-même. Malheureusement je n'ai pas encore pu découvrir dans la Bible autre chose qu'un musée religieux, et chacun sait qu'en de tels musées on peut trouver çà et là des choses admirables, mais que le reste n'est bon à rien pour nous aujourd'hui. Qu'est-ce donc que la théologie? Un essai de trouver, par des systèmes et interprétations, un sens à l'ensemble de tout. A un moment, on est dans le caveau de torture, et c'est de la théologie, puis on joue dans la chambre d'enfants, et c'est de la théologie, enfin on s'élève à des hauteurs qu'ont atteintes des esprits en extase qui ont ainsi pu s'unir avec Dieu même, et c'est toujours de la théologie.

Le pis est que jusqu'ici je n'ai pas pu comprendre grand chose au fils du charpentier lui-même. Qu'il soit, du point de vue historique, un certain personnage et, du point de vue théologique, un être tout différent, cela ne rend pas la question plus facile. Et même si l'on s'en tient au professeur, personnage et doctrine renferment l'un et l'autre de telles contradictions que souvent on ne s'y reconnaît plus. Les miracles de Jésus ne produisent plus d'effet sur nous, et son sermon sur la montagne est une suite de paradoxes sur lesquels personne ne doit ni ne peut régler sa vie. Les savants ne cessent de discuter jusqu'à quel point les évangiles sont véridiques. Mais il y a deux choses que ce fils de charpentier a complètement ignorées : l'humour et le goût du travail. Cependant il nous faut « croire » en lui, et nous devons essayer de lui ressembler. Puis arrive le théologien Paul, qui lui accolle le vieux mythe du Christ, que Jésus ne connaissait pas du tout, et de plus la doctrine de la rédemp-

tion, qui est bien vilaine surtout pour le Dieu qui exige une pareille expiation. Et voilà où nous sommes aujourd'hui avec la plus haute expression religieuse des peuples chrétiens... à nous enthousiasmer de ce qu'un innocent a été crucifié afin que nous, les pécheurs, nous puissions être indemnes.

Et le voilà théologien! dites-vous sans doute. Oui, j'ai indiqué là ce qui me fait souvent, aujourd'hui, ruer et me cabrer, mais je ne peux pas lâcher, il faut que je continue.

J'ai lu récemment un article sur un nouveau Christ indien, nommé Sadhou. Il prêche que, vivre pour Jésus, cela veut dire mourir pour lui tous les jours. Admirable. Oui, mais, et la vie? Le travail! L'amour, l'art, les études... n'est-ce rien que tout cela, auprès de mourir?

Comme ce doit être facile de circuler comme fils de Dieu avec besace de mendiant et en sandales! On laisse à d'autres la vile charge de vous nourrir, pendant que soi-même on monte constamment au ciel. Si j'étais Notre Seigneur, je préférerais un honnête cultivateur, ou banquier, ceux-là prennent, du moins, la pleine responsabilité de la vie.

Si, un jour, les chrétiens ont un temple et un culte religieux dignes de la hauteur morale entrevue par nos plus grands esprits impies, et que d'autres religions ont en partie atteinte, alors il y aura moins de place pour le Dieu de vengeance et pour son fils victime, et par contre davantage pour Platon, Spinoza et Shakespeare. Dans une pareille église, volontiers je serai prêtre.

Ceci est certain... si je monte un jour en chaire, ce ne sera pas pour gémir sur des pécheurs, et menacer de jugement et de peines, ni pour invoquer la grâce en pleurnichant. Ce sera pour insuffler aux hommes un courage nouveau à l'action, pour leur inspirer joie et fierté d'être ce qu'ils sont, ce sera pour chanter des hymnes en l'honneur de la vie merveilleuse. Les hommes doivent venir au temple non pour prier, mais pour donner. La foi est un surplus. Je suis devenu religieux parce que je sentais une musique printanière dans mon cœur, qui cherchait à s'épancher dans une divinité. C'est pourquoi je pense que nous avons, nous autres jeunes gens, un rôle plus beau que jamais, celui de restaurer le divin dans l'esprit des hommes. Cela n'aura pas lieu par la satire ou la polémique,

mais par la lumière que nous saurons allumer dans le monde. Mes études théologiques sont un tunnel qu'il me faut traverser, je dois apprendre à connaître comment d'autres hommes, en leurs aspirations, ont tâtonné, pensé et rêvé, ensuite j'essayerai moi-même.

Et j'aurai sans doute alors bien des épreuves à subir. J'ai déjà le sentiment que je vais frapper à la porte du grand mystère. J'essaye de considérer une réalité qui est encore une énigme, je me tourne vers une clarté que je ne suis pas encore capable de voir. Aussi ma véritable étude ne sera-t-elle sans doute pas ce que d'autres m'enseignent, mais ce que j'aurai à découvrir moi-même.

Tout cela, j'ai voulu vous l'écrire et vous le confier à vous deux, qui êtes mes parents. J'espère que toi, mère, n'en seras pas trop chagrinée, et que, du moins, père me comprendra.

— Oui! — s'écria Per, qui se leva.

Merle jeta un regard interrogateur. Il vint poser ses mains sur ses épaules, et la secoua.

— Ça, c'est un événement d'importance, Merle. Tu verras! Tu verras!

IV

A deux stations au delà de l'extrémité ouest de la ville se trouve une pension de famille en haut d'une colline couverte de sapins. Elle comprend quatre villas en bois reliées par des chemins, et avec le bâtiment de la salle à manger, situé au milieu. Le matin, un flot de gens s'en échappe et s'écoule vers la gare pour aller avec le train à des affaires ou des écoles, et dans le courant de la journée un autre train rejette ce même flot, qui cette fois remonte la pente, hommes et femmes, la plupart une serviette sous le bras. Et un beau jour d'automne Lorentz Alme vint là, et loua deux pièces, chambre et bureau, dans la villa située le plus haut.

— Il n'y a pas de dame qui donne des leçons de musique au dessous? — demande-t-il à l'hôtesse qui est venue lui montrer l'appartement.

— Non, au premier étage il y a M. Kram, caissier de banque, et sa femme joue bien un peu, mais si vous...

— Non, à Dieu ne plaise. Et alors, elle est jolie, cette dame?

L'hôtesse examine ce jeune blond en costume de cheviotte brun. La figure est grave, et pourtant il veut savoir comment est la dame.

— Ça, c'est à vous même d'en juger.

— Donc, elle est laide, — dit-il avec un petit signe de tête, et il court à la fenêtre d'angle du bureau, puis à la porte du balcon, qui est vitrée. — La vue, ici, n'est pas mal. Je crois que je travaillerai bien ici. Mais c'est dommage que vous n'ayez pas une seule jolie femme dans la pension.

Ce garçon-là plaisantait avec un air de profond sérieux.

— Eh bien, vous chercherez, — dit en riant l'hôtesse, qui le laissa.

Il resta sur le balcon à regarder le fjord et les îles, où de blanches villas se détachaient sur le fond des bois de sapins et des feuillages jaunes. Et plus loin on voit les collines de la commune d'Asker profiler leurs arcs contre le clair ciel d'automne. L'air est transparent, mais humide, ça sent la terre grasse et les feuilles fanées.

Il se dit qu'à Bruset ça sent la paille, le grain et la tige de pommes de terre. Ici, c'est bien, oui, mais cela pourra-t-il apaiser le regret de... l'autre paysage?

En bas, dans la salle à manger, ça bourdonne autour de trois longues tables. Il voit tout de suite qu'il n'y a là que des inconnus, et il se laisse tomber à la place qu'on lui indique. Qu'il ne connaisse personne, c'est parfait, il veut justement être tout seul.

Un moment après, ses malles sont montées, et il se met à les défaire. Il va essayer d'être à peu près chez lui dans ce logement nouveau, et il a ses tableaux à lui qu'il accrochera aux murs. Les tablettes sont trop petites pour tous ses livres, il faut les empiler sur le plancher, et l'armoire de sa chambre est comble de ses nombreux costumes. Il continue à vivre en fils de famille, tandis que la plupart de ses camarades d'études portent des souliers éculés, habitent des mansardes, et mangent au « fourneau économique ». Est-il sage d'en agir ainsi avec l'argent qu'il a hérité? C'est une question qu'il écarte toujours. Mais il ne supportait plus la vie dans

la ville. Il ne manquerait plus que ça, qu'il n'eût pas le droit, comme étudiant en théologie, d'aller danser, de donner des rendez-vous, de cultiver les sports, d'aller au théâtre, au concert, et, de temps en temps, dans les meilleurs restaurants. Il ne manquerait plus que ça. Ce bouillonnement de vie qu'il sentait toujours en lui avait bien le droit de s'épancher, n'était-ce pas précisément cela qu'il devait glorifier, lorsqu'un jour il monterait en chaire? Seulement, il avait la nostalgie de Bruset. C'était la ville qu'il ne pouvait supporter. Il avait faim du paysage que l'on voyait de sa vieille maison. Il n'y avait que là que les bois, les lacs, les collines chantaient dans les soirs d'automne. C'est cette musique-là qui l'a conduit où il est aujourd'hui. Il faut qu'il y retourne pour bien se recueillir, mais Louise lui barre la route. Pourquoi? C'est une autre question. Il y a tant de questions qui se sont accumulées, et que peut-être il lui sera plus facile d'élucider, maintenant, qu'il va vivre tout à fait seul.

Il circule et range. Il fredonne, il siffle, mais des idées ne cessent de bourdonner dans sa tête. Vois-tu, c'est temps perdu d'étudier pour être prêtre, et de ne pas savoir soi-même ce que l'on croit. Ça ne va pas du tout, de sentir une vieille sympathie pour le communisme, et d'en vouloir en même temps à ta sœur parce que c'est elle qui a hérité des millions, et pas toi. Ne lui as-tu pas pardonné depuis longtemps? Tu le croyais, mais tu vois bien qu'il te reste un peu de rancune. Est-ce donc sa faute? Non. Et tu lui en veux tout de même? Oui, malheureusement. Ne peux-tu pas cesser? Non.

Il déteste le concept de péché. Mais il s'assied et considère ses relations avec Louise. N'est-ce pas étrange? Il a pu se montrer charmant avec elle, tant qu'ils ont été ensemble, la dernière fois. Mais il a dû faire un gros effort sur lui-même. A distance, il ne s'est plus surveillé. Et aussitôt se révèle une vague répugnance à revoir Louise, répugnance qui va croissant. Chaque fois qu'il éprouve une contrariété, un petit démon lui souffle que c'est la faute de Louise. Il en aurait été autrement, si... et alors il ne réfléchit plus, il se laisse dominer par son instinct. Qu'est-ce que l'instinct? D'obscures impulsions venues de profondeurs où la pensée n'atteint pas. Mais cet instinct a opéré à sa guise, distillé son poison,

et un jour tes yeux s'ouvrent, et tu sens que tu détestes Louise. Maintenant, c'est sa faute si tu ne peux pas revoir Bruset. Elle t'a chassé. Bêtises que tout cela? Il ne suffit pas de le dire. Et alors il murmure : — Péché? Qu'est-ce que le péché?

Il est encore assis et regarde autour de lui, un peu découragé. Il a des moments où il est très mécontent de lui-même. Mais maintenant il s'est condamné à la solitude pour exercer de nouveau un contrôle sur lui-même. Réussira-t-il? Il faut qu'il réussisse.

Dans ses rangements, il tombe sur un album de peintures de la Renaissance qui lui vient de sa sœur, et il se met à le feuilleter. Voici le Dieu le père de Michel-Ange, le créateur souverain qui parcourt l'univers, et dont les cheveux, la barbe et le manteau volent derrière lui dans l'espace, tandis qu'il sème soleils et étoiles. C'est là une image de la divinité qu'il comprend. Mais est-ce assez? Non, pas pour lui. Il n'a pas lui-même d'image toute faite, c'est encore là une des questions qu'il est venu élucider ici. Réussira-t-il? Il faut qu'il réussisse. Il tourne les pages, passe les nombreuses mises en croix, dont il a horreur, et les nombreuses vierges avec l'enfant, aux yeux éperdus. Chacun son goût. Il examine un instant tous ces tableaux où les pauvres humains ont essayé de vivifier la divinité. Mais voici une Pieta, la jeune femme tient son fils adulte, mort, sur les genoux. Ça, c'est autre chose. Il s'attarde à regarder cela. C'est de la douleur, toujours, mais cette fois elle a de la beauté et de la majesté.

Soudain il va prendre sur sa table le portrait de sa mère. Il est du temps de la prospérité de ses parents, du temps où elle était jeune et belle. — Mais elle ressemble à la Pieta! — dit-il à mi-voix, et sa figure grave s'illumine. Il se rassied, songeur.

Lorsque, dans sa chambre, il va ranger son linge dans la commode, il a une impression singulière. Autrefois, c'était toujours Louise qui s'occupait de ça, et plus d'une fois elle l'avait grondé parce que ses tiroirs étaient en désordre. C'était autrefois. Elle repassait ses chemises, y recousait des boutons. Elle prenait toujours sa défense. N'est-ce pas ta faute, si les choses en sont au point où elles sont entre vous? Mais oui...

Ne peux-tu pas lui écrire et rétablir de bons rapports, ou bien faire un tour là-bas un dimanche? Il branle la tête, soupire. Qu'est-ce que le péché? Des forces s'agitent dans les parties obscures de notre esprit. Les réprimer? Le peux-tu? C'est là ce qu'il nous faut essayer.

Il regarde autour de lui de nouveau avec découragement. Il faut que tu en passes par là, Lorentz.

Il est trop tôt pour se coucher, il allume une pipe et marche de long en large. Tout est secondaire, après tout, par comparaison avec l'immense problème qu'il a devant lui. Non, certes, il n'est pas un Luther, mais il est tout de même un rebelle. Quand il assiste aux cours, il se sent comme un espion, il ne cesse de noter les points faibles. Ses camarades sont plus jeunes que lui, la plupart de la campagne, et ils paraissent prendre la théologie comme une leçon qu'ils sont obligés de savoir, ils parlent entre eux de cures au nord, à l'ouest, au sud, et se demandent en quelle langue ils prêcheront. Ils ne soupçonnent pas, sans doute, que lui, assis à côté d'eux, sait que l'église chrétienne est sur le point de s'écrouler, et qu'il se propose de lui donner le coup décisif.

Parfois, il va le dimanche à l'église, et il écoute le prêtre un peu comme on guette une proie. Les prêtres se ressemblent. Ils se lamentent sur le péché et invoquent la grâce avec des yeux mourants, c'est la même plaque de gramophone qui sert toujours.

Personne n'ose donc en prendre une nouvelle? L'homme n'est-il rien d'autre qu'un pécheur? N'a-t-il aucune autre mission que de se préparer au ciel? Faut-il qu'à chaque pas sur terre tu penses seulement à t'insinuer dans les bonnes grâces d'un Dieu-Jahvé maussade qui épie l'homme et inscrit toute parole inutile qu'il prononce. Tu en rendras compte au jour du jugement, dit le prophète de Nazareth, et les prêtres composent gravement un sermon du dimanche sur ce thème.

Lorentz a conçu pour ce personnage central du christianisme qu'ils désignent par de nombreux noms, une aversion croissante. Il fait comme le tour de cette figure, et se sent de plus en plus irrité. Il veut montrer un jour aux gens que c'est là une idole qui les avilit, il a décidé qu'il la culbuterait.

Combien ce missionnaire laïc génial a gâché la vie des hommes! Il les amène à gémir constamment en s'accusant eux-mêmes, à imaginer des fautes si grandes qu'ils ont mérité l'enfer éternel, car ils doivent feindre qu'ils les ont commises afin d'être mûrs pour la grâce et le salut par le sang et la croix. Et cela de notre temps! Lorsqu'il montera en chaire, il dira tout cru ce qu'il en pense. Les Grecs ont fait le monde beau; les fleurs, le vin, la grâce, la poésie, l'art, l'amour, l'agriculture, ont eu leurs dieux et leurs déesses. La vie journalière et l'expansion naturelle de la vie ont été sanctifiées. Combien chez les Grecs la journée devait être plus riche, le ciel plus haut et plus large, la terre plus belle à parcourir! Et pourtant, ces religions sont mortes à jamais. Qu'as-tu à mettre à leur place?

Il a essayé de composer un nouveau recueil de textes sur lesquels, un jour, il prononcera des sermons. Ce ne sont pas seulement des citations de Platon, Sénèque, Confucius, de sages indiens et persans, non, ce sont des grains d'or recueillis dans la vie courante actuelle, provenant d'ouvriers et d'artisans qu'il a entendus soit dans le train, soit lorsqu'il était assis parmi eux au cabaret. Est-ce suffisant? Non.

Il arpente la pièce, les stores sont baissés. Il bourre une seconde pipe, il est seul.

Dehors, des gens arrivent du dernier train. Ils voient qu'il y a encore de la lumière chez le nouveau pensionnaire du second, dans la villa du haut. Son ombre passe sur le store. Ils se disent que c'est un étudiant et que sans doute il marche en lisant et pensant à son examen.

Oh, comme il a souvent ainsi arpenté sa chambre, ces deux années. Il se sent oppressé, des bouffées d'idées cherchent à se dégager en forme d'éternité, mais celles que lui offrent les autres ne lui conviennent pas. Peut-il trouver lui-même ce qu'il lui faut? Un oiseau peut s'envoler et s'imaginer qu'il finira par atteindre le ciel, mais force lui est de redescendre et de se trouver sur la terre une branche où se reposer. Lorentz appelle au secours de bien des côtés. Voici l'orgue du paysage de Bruset, les soirs d'automne! Les collines sont des vagues qui se succèdent, les lumières sont éparses sur les terres, les étoiles brillent, lui-même s'oublie et embrasse tout. Pense-

t-il, alors, au salut? Non. Pense-t-il à lui-même? Non. C'est une extase, une fusion avec l'univers et avec tous les temps, infiniment riche et pleine de reconnaissance et de bonheur de vivre. Est-ce suffisant? Non.

Il évoque l'excursion à pied dans les montagnes après sa première visite à ses parents, quand une cloche se mit à carillonner les noms de son père et de sa mère dans le soir silencieux. Mais cela suffisait-il? Non.

Et la nuit d'été après la promenade en voiture avec la jeunesse, quand il était couché sur la colline, au point du jour. Des charmes propices l'entouraient, il voyait un jeune Dieu errer dans le ciel, son esprit et son être sentaient monter de son cœur débordant l'hymne à l'aube, à la jeunesse, à la belle vie,... et aussi à l'énigme par delà. Était-ce suffisant? Non.

Voilà les cahiers de cours rangés là-bas. Il travaille assidument, il fait son éducation de révolutionnaire. Cela suffit-il? Qu'a-t-il à mettre à la place, quand la vieille église sera renversée?

De nouveau il s'arrête et semble chercher du secours autour de lui. C'est un bonheur d'écrire à ses parents et de leur confier tout, c'est un bonheur de recevoir des lettres d'eux, toujours de la main de mère. Il comprend que, par une sorte de pudeur, ils ne veulent pas donner de conseils, et cela est bien. Il n'aimerait pas en recevoir. Et pourtant il lui semble percevoir entre les lignes comme un geste du père, qui tendrait la main à demi, pour la retirer aussitôt. A Noël, il lui a entendu dire : « Il faut que tu combattes le Christ, ou bien que tu le recrées ». Vraiment, il est bien en train de le combattre; quant à le recréer... c'est ce qu'il veut surtout, mais le peut-il?

VI

Par un jour d'hiver gris, peu avant Noël, Louise descendit du train et monta vers la pension de famille. Il y avait deux ans qu'elle n'avait vu son frère, et elle ne pouvait plus y tenir. Les rares lettres de lui n'avaient été que de quelques lignes, et elle voulait maintenant faire une dernière tentative, elle avait d'ailleurs autre chose à lui dire.

Elle frappa, et entra, l'allure aussi intrépide qu'à son ordinaire. Son air ne devait pas faire penser qu'il y eût rien entre eux. Cependant elle resta debout près de la porte et oublia de dire bonjour.

D'un bond, il se leva de sa table, posa sa pipe et jeta la tête en arrière. Tous deux se souriaient l'un à l'autre, mais avec quelque embarras. Il se disait, ou une voix, quelque part en lui, disait : Vient-elle encore t'adresser des reproches? Ou bien rire à ton nez parce que tu fais de la théologie? Mais il entendit sa propre voix dire :

— Non, ma chère, vraiment? Ça me fait plaisir, ma fille.

Il y avait toujours un espace entre eux. Il ne s'avança pas pour lui serrer la main.

— Tu as des lunettes? — dit-elle pour dire quelque chose Elle regardait sur la table.

— Oh, ce n'est rien. Mais tu as là une fourrure superbe. Ça vient de Paris.

— Tu sais que j'y ai été?

— Oui, l'année dernière, n'est-ce pas? Mère me l'a écrit.

Mais ceci ne sonnait pas très bien, et il vint l'aider à se débarrasser de son manteau. Il entendait en lui des voix qui criaient et l'invitaient à la serrer dans ses bras. Ils se seraient peut-être alors mis à sangloter tous les deux, mais elle aurait gagné ainsi un peu trop facilement.

— Tu as changé, — dit-elle en reculant vers la table.

— C'est ce qui arrive généralement. Mais toi... tu es toujours la même églantine. N'y a t-il personne qui voudrait de toi?

— Si.

— Comment? — Il essaya de tourner la chose en plaisanterie, mais peut-être parlait-elle sérieusement.

Elle avait jeté son mot pour voir s'il produirait de l'effet. Si tout de même l'idée qu'elle serait associée avec un autre lui causait quelque émotion...

— Es-tu... es-tu venu pour me le dire? — Il essaya de sourire.

— Non. — De nouveau elle le regarda, cherchant à deviner s'il n'allait pas demander qui c'était. Il le comprit, mais trouva qu'elle pouvait bien se décider elle-même à le dire.

— C'était pour te montrer un dessin. Il serait assez naturel que nous élevions une colonne sur la tombe de notre mère de Bruset. — Elle sortit de son sac à main un papier qu'elle lui tendit.

L'instant d'après ils étaient assis sur le canapé, tête contre tête, à regarder le dessin.

— Je pensais le faire en granit poli. Ça te va-t-il?

— Non, pourquoi pas. Ça a l'air tout à fait bien.

Il y avait une question qui la tracassait. Si elle disait vouloir en faire les frais, cela pouvait être compris comme si elle l'estimait trop pauvre pour payer sa part. Et si elle lui demandait s'il voulait contribuer, il pouvait répondre qu'elle avait toutes raisons de régler la dépense toute seule.

— Oui, — dit-il en se levant, — c'est très bien de ta part d'avoir à pensé ça. Si tu n'en fais pas fi, je donnerai volontiers mon obole.

— Fi? — Le visage de Louise s'illuminait. — Tu comprends bien que je trouve excellent que nous soyons associés pour cela.

Il circulait dans la pièce en costume bleu, col mou, glabre, bien bâti. Il semblait cultiver toujours les sports. Peut-être pommadait-il encore sa mèche rebelle et couchait-il la nuit avec un bandeau, mais elle ne voulait pas plus se soumettre qu'autrefois. Son visage avait vieilli, la bouche était plus sévère, les yeux plus profondément enfoncés sous les sourcils touffus.

— Et c'est là que tu habites maintenant? — Elle regardait autour d'elle.

— Oui, c'est un peu mieux qu'une mansarde, comme tu vois. Et je te remercie pour le tapis de table que tu m'as envoyé au dernier Noël. Tu vois qu'il est là sur la table. Et les coussins sur le canapé viennent aussi de toi... du Noël précédent. Je t'ai bien écrit pour te remercier?

— Bon Dieu. Quel rapide gribouillage c'était! — Elle rit. — Mais, dis-moi, ce n'est pas drôle, que tu te sois procuré des lunettes?

— Non, c'était l'année où j'ai dû m'acharner aux langues mortes, j'ai voulu en être quitte aussi vite que possible, et alors... mais bah, ça va bien maintenant.

Il se passa la main sur les yeux. Il n'était pas habitué à cette sollicitude fraternelle, lui qui ne fréquentait que des étrangers.

— Toi qui méprisais tant les langues mortes.

— Il faut en passer par là.

— Pour arriver au paradis?

— Chut... tu parles à un théologien.

— Les théologiens ne croient peut-être plus au paradis?

— Les théologiens croient à ce qui a plus d'importance.

— L'enfer?

— La vie.

— Au delà?

— Ici.

Mots jetés comme des balles, à peu près comme autrefois. Mais elle comprit vite que ce n'était pas ainsi qu'elle pourrait se rapprocher de lui.

— Tu te trouves réellement bien ici, Lo?

— La forêt de feuillage me manque. Sans elle il n'y a ni printemps ni automne.

Et tous deux, un instant, virent la vaste perspective de Bruset, le fjord, les terres cultivées, les bois de bouleaux et de trembles, et peut-être surtout la vieille allée de platanes conduisant à la maison, toute bourgeonnante au printemps. dorée en automne, et au bas des collines l'herbe verte et les champs jaunes. Et puis, il y avait le grand verger, au printemps saupoudré de fleurs, en automne couvert de baies et de pommes rouges. Il y eut un silence où tous deux se regardaient, unis par les souvenirs.

— Lorentz, — dit-elle soudain, — pourquoi as-tu fait cela?

— Qu'ai-je fait?

Elle avait eu cette fois une voix plus claire, plus basse, plus pareille à celle d'autrefois, quand ils étaient enfants, et la sienne, malgré lui, s'était changée de même.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Elle indiqua de l'œil les cahiers sur la table.

— A quoi bon parler de ça?

Il eut un sourire mélancolique.

— Raconte-moi, Lo,... pourquoi as-tu fait cela?

— Est-ce un interrogatoire?

— Oui.

— Alors je ne crois pas que ça nous mène loin.

Appuyé contre la table, le corps incliné en arrière, il regarda vers la fenêtre. Il se renfermait en lui-même. Mais elle risqua une attaque audacieuse.

— Tu veux peut-être devenir un prêtre politique, et enseigner que tout consiste à partager les uns avec les autres.

Là, elle était maladroite, mais il vint à son aide, car il sentait qu'il montrait assez peu de complaisance.

— Il n'y a pas de difficulté... si tout pouvait être résolu de cette façon.

Elle n'avait eu aucune mauvaise intention, et revint à la charge.

— Tu sais bien que des hommes très doctes croient pouvoir démontrer que le... le personnage principal... n'a jamais existé.

— Hamlet et Faust n'ont sans doute pas vécu non plus. Ils ont seulement ce défaut qu'ils sont immortels.

— Tu trouves que ça n'a pas d'importance, qu'il ait vécu ou non?

Il hocha la tête et sourit.

— Es-tu du même avis au sujet de Dieu?

— Qu'est-ce que Dieu?

Cette fois elle bondit sur son siège et fut bouche bée.

— Tu le demandes, toi, qui es théologien?

— C'est pour cela que je suis théologien.

Comme il se cachait bien derrière ses paradoxes! Le temps était loin, évidemment, où elle pouvait comprendre à peu près ce qu'il pensait. Elle le regarda, un peu découragée.

— Et tu veux quand même être prêtre... et prêcher le christianisme?

— Le christianisme n'existe plus. Il y a seulement quelques prêtres qui se disputent sur des dogmes et les adaptent à l'usage de politiciens et de banquiers.

— Et tu veux quand même?

— Précisément pour cette raison.

Il se mit à bourrer une pipe.

Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre à pas lents et regarda dehors. Puis elle se tourna vers lui.

— Écoute, Lo, sais-tu ce qui t'attend?

— Un travail splendide.

— Des luttes terribles. Il n'est même pas dit que tu entreras dans l'église.

— Alors je bâtirai la mienne.

— Et... et tu n'as pas besoin d'aide pour ça?

Elle baissait la voix et ses yeux était presque suppliants.

Il leva les paupières, eut un regard lointain et son sourire de tout à l'heure.

— Non, il ne s'agit pas de bois de charpente. Ce côté de la question est le plus facile.

Cette fois elle baissa la tête et resta ainsi un moment. Puis elle chercha des yeux son manteau.

Il prit un autre ton :

— Tu vas voir ce que je collectionne, — et il mit la main sur un cahier à couverture épaisse. — Je fais collection de paroles divines, non des Hébreux, mais de prophètes plus proches de nous. Voici une vieille ouvrière qui a trimé toute sa vie à porter des sacs de charbon, si bien qu'elle a eu une hernie double. Son mari et ses fils boivent, et elle a dû entretenir toute la bande. Elle a maintenant quatre-vingts ans, et elle est toujours de la meilleure humeur. Une voisine arrive chez elle un jour et lui extorque dix couronnes en disant que son mari est tombé de l'échafaudage et s'est cassé les jambes. Mais la vieille décrépite apprend aussitôt après que toute l'histoire est un mensonge. Sais-tu comment elle a pris la chose? « Croyez-vous... vouloir mentir à Notre Seigneur ». Je veux prêcher là-dessus un jour.

— Vas-tu souvent dans les quartiers ouvriers?

— Oui, les gens y ont encore une figure. Et un esprit vivant. Le pis qui puisse arriver est que l'on améliore leur condition de telle sorte qu'ils viennent à ressembler aux gens de la banlieue ouest.

— Te plais-tu parmi eux?

Il posa le cahier, se tourna vers elle et répondit :

— Non.

— Et tout de même?

— Peux-tu comprendre pourquoi ceux qui habitent dans

les mauvaises odeurs et les ténèbres sont beaucoup plus enclins à l'idée de...

— De salut, — dit-elle, l'interrompant avec un sourire.

— Oui, je peux bien m'imaginer que c'est de là que l'idée en est venue.

— Et c'est une idée que tu n'aimes pas.

— Tu t'es renseignée?

— Il ne peut pas y avoir de mal à ce que j'essaye de savoir où tu en es.

Il suivait sa pensée.

— Le soleil électrique fait des merveilles dans la mine. En plein jour il est inutile. J'aime tout de même le plein jour. Nous qui avons grandi devant un vaste horizon, nous pouvons trouver le divin d'une autre manière, mais nous n'avons pas besoin d'un sauveur.

— Tu auras bien des gens contre toi, Lo. Et ta sœur... et ta vieille maison, tu n'en as plus besoin?

— Certains sujets demandent que l'on s'isole. Il en sera peut-être autrement un jour.

— En tout cas tu trouves profit à en parler à père et mère.

— Oh ça... c'est une autre affaire.

Est-ce qu'il devenait impatient de la voir partir?

— Où penses-tu aller à Noël, Lo? — demanda-t-elle avec hésitation.

— Je resterai ici à travailler.

— Et tu ne vas sans doute plus au théâtre?

Il comprit qu'elle pensait à l'inviter le soir, mais il répondit posément :

— Je me suis tenu à l'écart depuis plus d'un an. Bien entendu, je vais aux cours, et je fais parfois une promenade en skis. Mais je me suis condamné à être seul jusqu'à ce que j'aie... pénétré un peu plus certaines questions. Tu as peut-être raison de dire qu'il y a des problèmes difficiles.

Il se passa la main sur le front.

— Eh bien, espérons que tu débrouilleras les difficultés?

Elle s'avança et lui tendit la main.

Debout à sa fenêtre il la vit disparaître dans le crépuscule gris à la descente de la colline. Elle baissait la tête et marchait

lentement. Et ce fut seulement trop tard qu'il se dit qu'il aurait dû au moins l'accompagner à la gare.

Ce soir-là il eut beaucoup de peine à s'endormir.

Pendant tout le temps que Louise avait été là, il avait eu envie de la prendre dans ses bras et de dire que tout le reste n'était que niaiseries. Mais d'autres forces l'avaient retenu et dominé.

Péché? Qu'est-ce que le péché?

Aux derniers jours passés à Bruset, quand tu étais là comme un étranger en visite, tu as réussi à te contrôler et à être parfait pour elle, et maintenant que tu es un futur prêtre, tu l'as traitée de telle sorte que peut-être elle ne reviendra plus jamais.

Et maintenant elle s'associe avec un autre homme. Sois sûr que désormais tu ne lui manqueras plus.

VIII

La vieille femme de la mansarde s'était affalée dans son lit et comprenait que le moment était venu où elle ne pourrait plus se lever.

Et cela n'avait pas d'importance. Son mari était mort l'hiver dernier au poste, étant saoul, trois des fils étaient au pénitencier, l'un pour vol, les deux autres pour contrebande d'alcool. Les deux filles étaient mariées et logeaient dans le voisinage, mais ne venaient jamais voir leur mère que lorsqu'elles étaient à sec. Depuis trois jours elle était couchée et n'avait vu âme qui vive. Elle cognait et cognait à la cloison qui la séparait de la marchande des quatre saisons, mais sans obtenir de réponse, même tard dans la soirée, en sorte que la marchande devait avoir déménagé. La vieille femme comprit alors qu'elle mourrait là toute seule. Si du moins elle avait une goutte d'eau.

Tiens, voilà enfin des pas dans l'escalier. Ils ne se dirigeront pas ici, évidemment. Mais ils ne s'arrêtent pas non plus à l'étage au-dessous. Ils montent vraiment jusqu'ici. Et l'on frappe à la porte. La vieille tourne la tête et dit d'entrer. C'est le jeune étudiant blond qui est déjà venu et qui va être prêtre bientôt.

— Bonjour, la mère, — dit-il gaiement, et il dresse ses sourcils touffus. — Hé, vous gardez le lit en plein jour. Trouvez-vous que c'est bien le moment?

— Dieu vous bénisse, vous qui montez ici voir une vieille carcasse. Je suis fichue.

Elle dit cela sans nulle plainte dans la voix. C'est simplement une nouvelle qu'elle veut lui apprendre.

Il s'assied près du lit et ne veut pas croire que c'est sérieux. Le ton entre eux deux a toujours été plutôt drôle. Et il dit qu'elle est la plus jeune de tous, et elle admet cela. Mais tout a une limite, et elle est couchée là. Il passe la main, comme par mégarde, sur le visage défait, la bouche n'a plus une dent, les mèches de cheveux sont toutes blanches. Le regard est vague.

— Oui, c'est fini de rire. Et mes enfants n'ont pas beaucoup de mémoire, à ce qu'il semble, sauf quand ils ont besoin de quelque chose.

— J'ai cherché une place pour vous à l'asile des vieillards. Mais il n'y en a pas pour le moment. Alors ce sera l'hôpital. Vous ne pouvez pas rester ici.

Il ouvre un paquet, car il a, comme les autres fois, apporté quelque chose de bon. Aujourd'hui, c'est une bouteille de porto et des gâteaux. Elle n'a pas ce qu'on appelle de l'appétit, mais ceci est trop tentant, il faut qu'elle prenne un gâteau et une demi-goutte de vin.

— A votre santé! — dit le jeune homme qui a versé le liquide dans une tasse à café et dans un verre.

Elle avale un peu de travers, mais ensuite ils se regardent et sourient.

Il se secoue :

— Il fait froid ici et il n'y a pas de soleil. Vous n'êtes pas gelée?

— Oh, quand on est au lit! Et la couverture que vous m'avez donnée est chaude, c'est magnifique.

— Ce sera bientôt le printemps dehors. Y a-t-il longtemps que vous avez été à la campagne?

— A la campagne! Dieu vous bénisse, croyez-vous que j'ai eu le temps et le loisir de me balader comme un richard? Non, en dehors du cimetière de l'Est, où mon mari travaille

à la terre, maintenant, je n'ai pas vu de forêt verte depuis vingt ans et même plus peut-être.

L'étudiant ouvrit de grands yeux.

— Votre mari travaille au cimetière de l'Est? Mais je croyais qu'il était mort?

— Oui, comme il est enterré là depuis Noël, il me semble qu'il a travaillé à la terre suffisamment.

Et le jeune homme dut rire de nouveau de sa belle humeur. Puis il tourna la tête vers la petite lucarne, où jamais le soleil n'était parvenu. L'alouette de fer-blanc aux ailes peintes en rouge, était là toujours sur son fil de fer, et elle était à la fois pour elle soleil et été.

Il se mit à lui parler du printemps dehors, de la chaleur qui fait dégoutter la neige des toits et fait paraître des taches de sol nu sur les pentes de Nordstrand, des hépatiques et des perce-neige qu'il avait trouvés la veille, d'un petit bouleau qui commençait à bourgeonner, et qu'il voyait de son balcon. Elle l'écoute et ses yeux sont ceux d'un enfant qui entend de beaux contes. Et la mansarde en est illuminée. Une odeur de printemps s'y répand. Le plafond enfumé devient un ciel bleu. Et le jeune homme s'est si bien mis en train qu'il raconte la maison de son enfance, la tombée du jour sur le vaste panorama, les nuits de lune jetant une colonne d'argent sur le fjord, tandis que le feuillage, les champs et l'herbe étincelaient de rosée. Il cherche à verser dans l'esprit de cette femme un peu de ce qui a enivré sa propre jeunesse. Ce fut d'abord un jeu, il souriait, mais peu à peu ses yeux prirent de l'éclat, il essaya de jouer la même symphonie dont le paysage de là-bas avait retenti pour lui-même. Et ce fut pour la vieille un conte sur un paradis lointain, mais elle le voyait, le voyait si bien qu'elle fit effort pour lever la tête sur son oreiller, tellement elle se sentait mieux.

Il croisa les mains sur son genou et oublia où il était. Il se sentait en chaire. Il n'était pas loin de donner forme à l'énorme matière spirituelle dont le paysage de Bruset était l'image. De nouveau ce paysage déferle sur lui comme une force morale. Les saisons deviennent les âges de la vie humaine, pluie, soleil, ténèbres, orage, deviennent les émotions qui ont nourri l'esprit humain. C'est le premier livre d'enseigne-

ment de l'enfant, il parle à la fois de vie, de mort, et de résurrection. Il exalte le travail des générations, les perpétue quand elles sont prêtes pour la moisson, leur élève des monuments qui sont champs et prés. Générations après générations disparaissent, mais le paysage lui-même demeure, il s'élève à la hauteur de ce qui continue éternellement. Assieds-toi sur une pierre, perds-toi dans cette contemplation, et l'émotion que tu éprouveras sera peut-être oubliée demain, mais dans dix ans elle surgira en une bonne action. C'est une jeunesse qui ne vieillit jamais, l'homme fait qui ne cesse de travailler, c'est la jeune fille et c'est la mère féconde qui jamais ne se lasse de nourrir et d'enfanter. Voilà ce que c'est que ce paysage.

La femme couchée a les yeux fixes et mouillés. Elle n'a pas été à l'église depuis bien longtemps, et l'y voici de nouveau. Mais soudain elle s'agite. Est-ce bien comme il faut? Ce paradis est bien beau, mais il est fichtre bien tard pour qu'elle y atteigne, elle qui va mourir.

Tout à coup elle lève les yeux et demande : — Crois-tu à la grâce pour une vieille carcasse comme moi?

Il eut un choc. Il n'était pas préparé à cette question. Que devait-il répondre? Ce vieux dogme, il n'y croyait pas du tout.

Elle fixait sur lui ses yeux, qui étaient toujours inquiets. Ne voulait-il pas répondre?

— Croyez-vous que j'ai été une trop grande pécheresse? Est-il trop tard, peut-être, pour se convertir?

Le voilà donc en présence de la foi même qu'il veut combattre. C'est la conception traditionnelle de l'homme comme pécheur et de Dieu comme la perfection qui confère la grâce. Il connaît cette conception en tant que principe, à distance : la voici sous forme humaine. C'est sa vieille amie, l'héroïne misérable qui a porté des sacs de charbon jusqu'au moment où la hernie est venue, et qui a entretenu une bande de gens qui étaient son tourment. Mais elle conservait toujours sa belle humeur. Maintenant, devant la mort et Dieu, elle est une pécheresse et implore la grâce.

Cela ne le choque pas. Mais simplement ce n'est pas ainsi qu'il se l'était imaginé. Il lui semble distinguer encore une nouvelle réalité, le paysage moral par delà celui qu'il pouvait

voir de Bruset, et qu'il a entrevu si grand, infini, mais pour lui si mystérieux. Le voilà sous forme humaine.

Allait-il dire à cette femme qu'il ne croyait pas à un tel Dieu, n'y à une vie après celle-ci. Oserait-il lui enlever ce seul point lumineux, au moment où elle allait mourir? Elle devait s'attendre à ce que Dieu eût observé tout son labeur et l'eût inscrit dans un registre. Ce qui lui avait été refusé en cette vie, elle comptait dessus dans l'autre, mais il fallait, en outre, la grâce, il fallait sa propre indignité comparée avec la perfection, avec Dieu même.

Qu'avait-il à répondre? Il dit :

— Je ne crois pas que vous ayez besoin de grâce. Vous qui avez tant trimé toute votre vie, vous avez mérité récompense, et vous l'aurez.

Il trahissait ses propres idées, mais rendait service à l'être humain couché là. Il se vit pour la première fois comme prêtre, agissant non en vertu de sa conception, mais pour les hommes, en serviteur de l'image de Dieu que la tradition a formée dans leur esprit.

Mais elle répète :

— Dites-moi... croyez-vous qu'il y ait grâce pour moi?

Elle veut être pécheresse. C'est la grâce qu'elle veut.

Il sourit au nom de Notre Seigneur. Il caresse le vieux visage ridé. Elle le comprend et commence à se confesser. Il y avait un cocher de brasserie du temps où sa famille habitait le quartier de Kampen,... c'est une histoire vieille de cinquante ans bientôt. Et alors,... oui, c'est peut-être tout de même sa faute si les enfants sont devenus comme ils sont.

— Oh, chère vieille mère, — dit-il en lui prenant la main.

— Maintenant vous allez chanter et me lire quelque chose, vous qui serez prêtre bientôt. Ça peut être la fin pour moi d'un moment à l'autre. — Elle a toujours ses yeux bruns fixés sur lui. — Je crois qu'il y a un vieux psautier, là, sur la tablette. Et le sermonnaire de Johan Arnt doit se trouver quelque part. Vous n'en avez d'ailleurs pas besoin, vous qui avez étudié tout ça.

La nouvelle religion de Lorentz se heurtait à celle qui est le recours des gens lorsqu'ils vont mourir. La sienne ne faisait-elle pas l'affaire en ce cas?

La femme eut une expression de méfiance.

— Car vous n'êtes pas, au moins, un de ces prêtres impies, qui ne croient ni à Dieu ni au diable? Vous croyez bien que Jésus est mort pour nos péchés?

Lorentz regarda autour de lui, cherchant un secours, et fit mine de se lever.

— Et puis, vous pouvez bien vous dispenser de demander rien pour moi, pauvre défroque, — ajouta-t-elle. — C'est Hans qui a besoin d'aide, mon fils qui est au pénitencier. Il en a besoin plus que moi. Et puis Marja, ma plus jeune fille, qui laisse ses gosses courir dans la rue, en sorte qu'ils n'apprennent ni les bonnes manières ni le catéchisme, il faut prier qu'il ait pitié d'elle. Je l'en ai bien prié moi-même, mais ça doit avoir plus de valeur quand c'est un homme instruit qui le fait. Et il y a encore Jens, le second de mes garçons. Il est venu ici un jour que j'étais en ville avec des sacs, et il a chipé les quelques couronnes que j'avais dans le tiroir de la commode là-bas. Si Notre Seigneur a de la grâce, celui-là pourra en profiter. Moi, ça n'a guère d'importance.

— Vous trouvez que pour vous-même c'est négligeable?

Il sourit et se penche sur elle.

— Oh, je me suis arrangée à peu près dans cette vie, bien qu'elle ait été dure, souvent, et il y aura bien moyen de s'en tirer aussi dans l'autre.

Elle reçut encore une caresse sur la joue et dut le regarder et sourire.

Avant de s'en aller il lui verse de nouveau une goutte de vin et promet de venir la voir quand elle sera entrée à l'hôpital.

IX

Louise aussi, à son réveil, un jour, trouva que ses parents lui manquaient.

C'est l'automne aux collines jaunes. Elle descend du train, là-haut dans la vallée, prend sa valise brune et se met en marche.

Nul ne connaît cette jeune femme en tailleur gris et voile brun. Elle va pourtant comme une personne qui sait son chemin. Elle a encore maintenant comme le sentiment

que sa mère de Bruset se dresse dans sa tombe et demande : Qu'est-ce que tu fais là? Malheureusement Louise s'est vue obligée d'agir à l'encontre de l'esprit de la veuve. La vie a ses lois du jour présent, et il ne faut pas que les morts gouvernent les vivants.

Voilà donc la fille assise toute la soirée dans la petite chambre avec les deux vieux pour qui c'est un gala de la revoir chez eux. On a échangé des lettres depuis deux ans, mais Louise s'est tenue comme à distance, car elle a l'impression que c'est Lorentz, et toujours Lorentz à qui l'on pense. Qu'elle soit la maîtresse de tout ce qu'a laissé la veuve de Bruset, c'est sans doute à leurs yeux à la fois un mérite et un défaut. Ils ne veulent pas venir en visite. Le père dit qu'il ne va pas assez bien, et la mère ne veut pas le quitter. Bien, bien. A eux de décider.

Elle parle peu, et son mutisme semble gagner les deux vieux. Au repas du soir, il se produit de longs silences. Ils la regardent avec de petits sourires inquiets. Peut-être une sorte de froideur émane d'elle, comment parviendra-t-elle à vaincre cela? Enfin le père se met à dire quelle merveilleuse bonne ils ont. Chez le boutiquier elle obtient pour le beurre plus qu'aucune autre personne de la commune, et il faut qu'elle soit un peu sorcière pour faire durer si longtemps le café, les œufs et toutes les denrées qui lui passent par les mains. Ils regardent Louise, tous les deux, avec de petits clignements d'yeux. Ils ne veulent pas savoir comment ça se fait. Pas lui, du moins.

Elle finit par être de nouveau couchée dans la petite chambre. Ça sent le fromage. Des vêtements sont accrochés au mur. C'est une vraie maison de pauvre. Dire que ses parents ont été autrefois des gens riches. Et ils pourraient chez elle vivre en gens riches maintenant, mais pour rien au monde ils ne voudraient se parer de la fortune de la veuve de Bruset. Ce n'est pas pour eux. Aussi leur sentiment pour leur fille demeurera sans doute ce qu'il est.

Hé oui, Louise... il faut donc te résigner à rester seule. Si tu as un jour des ennuis graves, tu n'as personne à qui t'adresser.

Elle considère ce fait que sa mère, si elle avait été vraiment

intime avec elle, se serait aperçue qu'elle était dans l'embarras. Et sa mère serait venue la trouver, se serait assise au bord du lit et lui aurait pris la main. On cause si bien dans l'obscurité.

Elle aurait dit : Chère enfant, tu vas maintenant t'ouvrir à moi, et dire ce que tu as sur le cœur.

— Mais, chère mère,... pourquoi crois-tu qu'il se passe quelque chose? Je peux bien faire un tour ici pour vous voir...

— Oh, je ne m'y trompe pas. Va, épanche-toi.

Louise pousse un profond soupir, comme si vraiment elle se préparait à une confession. On ne peut guère se replier sur soi-même, quand deux bonnes mains maternelles, usées par le travail, tiennent les vôtres prisonnières. Et l'obscurité est favorable. Louise, tout d'un coup, se met à raconter. Oh, avoir enfin une mère qui possède toute notre confiance. Et comme il est doux de pouvoir s'ouvrir entièrement.

C'est difficile d'être jeune et riche. Il y a tant de choses qui font de la peine. Ses relations avec son frère, par exemple. Elle a essayé de voir la situation avec les yeux de Lorentz. Il la soupçonne et en même temps sait qu'elle est innocente. Il a dû lutter pour surmonter sa grande déception, mais il n'y parvient pas. Il n'est pas en état de rendre visite à son unique sœur, parce qu'alors il lui faudrait voir le domaine et toutes les richesses qui auraient dû être à lui. Il sera prêtre. Il agite en son esprit les valeurs les plus saintes, et sans doute il prêchera sur elles un jour. Mais il n'est pas capable de pardonner à sa propre sœur, parce qu'elle a eu plus que lui de biens terrestres. Ça, oui, ça fait de la peine. Elle a déjà acquis quelque expérience de ce que sont les hommes, mais que son frère aussi... c'est pénible. Ce n'est pas drôle d'être seule et de réfléchir à ça.

— Ne peux-tu essayer de l'aider à surmonter ça? — demande la mère.

— J'ai essayé à maintes reprises. Maintenant je ne peux plus. Moi aussi, j'ai ma petite fierté. J'ai été une fois chez lui, positivement en mendiante. Mais ça ne m'arrivera plus, tu peux y compter.

Et elle continue sa confession. Elle a plaisir à s'ébattre, elle aussi, avec des jeunes gens. Mais alors, les soupçons

viennent. En elle aussi, une flamme peut s'allumer. Osera-t-elle? Si vraiment elle cédait, il ne s'agirait pas seulement d'aimer. Il s'agirait d'introduire un étranger à Bruset. Et si un beau matin elle allait se réveiller et s'apercevoir qu'il ne l'avait prise que par-dessus le marché. Aïe, aïe! Et s'il allait tout compromettre... la mère Alme savait assez ce que cela signifiait.

Mais prendre un homme qui accepterait d'être au service de sa femme... ce serait presque pis encore. Et elle-même voudrait-elle céder les rênes?

— Ne peux-tu comprendre, mère, que j'ai le vertige? Comment pourrai-je m'en tirer? Passer toute ma vie sans me marier... non, non. Déjà je suis en train de devenir à peu près un garçon. Mais je ne veux pas. Je veux être femme. Je veux être mère. Tu m'entends?

Et alors elle serre bien fort les mains de cette femme... qui aurait dû être assise là.

— Tu penses à quelqu'un, mon enfant? — demande la mère, et, même dans l'obscurité, Louise peut voir qu'elle sourit.

— Non, non. A personne. C'est-à-dire... il se peut qu'il y ait tout de même quelqu'un

— C'est bien ce que je pensais, — dit la mère. — Maintenant tu vas me raconter tout.

Ce n'est guère long à raconter. Il est officier, un isolé dans la ville, en bas. Il y a en lui bien des qualités qu'elle aime, et aussi bien des dispositions qui ne lui plaisent pas trop. Il y a en lui, du moins, assez d'étoffe pour qu'elle puisse être tentée d'essayer si elle ne pourrait pas en faire quelque chose de superbe. Elle pourrait lui donner ce qui lui manque pour y concentrer ses efforts. Une autre question est de savoir si elle ne l'a pas encouragé plus qu'elle n'aurait dû, peut-être l'a-t-elle poussé à ce point qu'il est trop tard pour reculer. Mais en même temps elle a peur de jouer son va-tout. Si encore elle était tout à fait sûre qu'il l'aimait assez. Oui, quand ils sont ensemble. Mais ensuite elle est seule. Et alors elle se met à réfléchir.

Louise soupire. Voilà, c'est dit. Que doit en penser sa mère? Elle doit dire :

— C'est bien difficile de donner des conseils. Mais je peux tout de même exprimer cet avis, que si c'est mal de le leurrer, ce serait pis encore si tu prenais une décision que tu aurais à regretter.

Une mère ne peut-elle en dire plus? Ne peut-elle pénétrer à fond son propre enfant et conclure pour le mieux? Oh non, elle ne le peut pas.

— Bonsoir, enfant. Essaye de dormir maintenant.

La mère tire bien la couverture sur Louise, se lève lentement, et s'en va. La confidence qu'elle a reçue est pour elle un capital qui la soutiendra. Mais la fille... qu'a-t-elle obtenu?

Non, Louise... on n'est pas plus avancé parce qu'on se confie à quelqu'un. Personne au monde ne peut te donner de conseils. Tant mieux, puisque cette conversation avec sa mère était imaginaire. Louise ne s'est livrée à personne.

Le lendemain, la porte s'ouvre, et une femme à cheveux blancs entre avec le plateau du café. Elle a un petit sourire discret, parce qu'elle est heureuse de pouvoir servir un peu sa grande fille. C'est si rare.

— Non, mère, il n'y a pas de raison.

— Eh bien, as-tu dormi?

— Merveilleusement.

La nouvelle journée se passe un peu mieux que la précédente. Louise circule en excellente humeur. Une intimité s'est établie avec ses parents, non parce qu'ils pouvaient l'aider, mais parce qu'ils sont absolument hors d'état de le faire. Et sans doute ils sont attachés avant tout au fils parce qu'il sera bientôt aussi pauvre qu'eux, ayant été comme eux lésés par la veuve de Bruset, et parce qu'il a, lui aussi, eu ses crises à traverser. C'est donc à lui qu'ils pensent. Elle les observe, elle trouve cela touchant, et il lui semble éprouver pour eux, précisément en ce moment, une singulière affection.

X

C'était l'hiver et des journées gris de plomb, Louise et le capitaine Rud étaient sortis en skis. En montant la colline elle avait eu les joues plus rouges, et ses cheveux foncés se

détachaient sous son béret gris. Elle se servait de deux bâtons, lui d'un seulement.

— Où irons-nous aujourd'hui ? — demande-t-il.

— C'est un grand secret.

Il eut un petit sourire. Elle était si sûre de n'avoir qu'à faire un signe du doigt, mais c'était bien sa faute, à lui. Pouvait-on comprendre une femme comme celle-là? Un jour, il avait le sentiment qu'ils étaient très bons amis, et même mieux que cela; la fois suivante elle montrait une figure qui le rejetait bien loin. Ces derniers temps, elle n'avait même pas voulu le laisser entrer chez elle, constamment le téléphone disait : Venez me trouver ici ou là! Et depuis un temps infini elle avait donné des soirées sans qu'il fût jamais invité. Ils se rencontraient, causaient à n'en plus finir, tour à tour, sur des sujets qui leur paraissaient importants, souvent ils se disputaient furieusement, et finissaient par rire et plaisanter. Mais toujours il se sentait mesuré, pesé, ce qui le rendait rétif. Il n'avait pas sa fortune, mais il n'était pas un gamin des rues. Ils circulaient constamment ensemble. Elle ne semblait pas se soucier de savoir quels étaient les sentiments du capitaine, qui, de son côté, ne cessait de se demander quels étaient ceux de Louise, et n'en était pas plus avancé.

Elle marcha un moment, puis elle dit :

— Je peux d'ailleurs bien vous confier que nous irons chez un *husmand* qui est malade.

Comme ils sont seuls dans la profonde forêt! Partout de hauts sapins, serrés, saupoudrés de neige, les mêmes flèches d'église pointues, en haut et en bas, et partout, lieue après lieue. C'est la forêt de Louise.

Ils arrivèrent à une palissade, derrière laquelle, sur un terrain carré, étaient deux petites maisons, une masure blanche et une étable rouge.

— C'est là, — dit-elle.

— Faut-il vous attendre ici?

— Non, j'aimerais que vous m'accompagniez.

Elle baissa la tête, un peu hésitante, en prononçant ces mots, comme si elle l'eût introduit dans un domaine qui lui avait été fermé jusqu'alors.

Ils entrèrent dans une salle claire, bien aérée, plancher et

plafonds peints et murs lambrissés. Une jeune femme se leva de devant sa machine à coudre; deux enfants, un doigt sur la bouche, ouvrirent de grands yeux, pendant que dans le lit était couché un homme de quarante ans à la barbe rousse et aux joues creuses.

Louise et le capitaine échangèrent un regard. C'était comme s'ils se rapprochaient en face d'un nouveau milieu. Mais en même temps chacun d'eux observait comment l'autre s'y comportait, une fois de plus ils prenaient la mesure l'un de l'autre.

Elle semblait avoir d'excellents rapports avec ses gens. La jeune femme lui parla très librement, les enfants vinrent se pendre à sa robe, l'homme couché regarda « la demoiselle », comme tout le monde disait, et sourit.

— Aujourd'hui j'amène un bon ami, — dit Louise.

— Oui, nous le connaissons bien, — dit la femme en riant, et son coup d'œil sur eux deux complète ses paroles.

Louise s'assied près du lit, et d'un regard invite le capitaine à prendre place à son côté. Elle va, en qualité de patronne, prendre une décision importante, mais on dirait que cette fois elle a besoin de l'aide d'un mari. Ou bien est-ce un instinct, en elle, qui veut encore apprécier le capitaine dans une situation comme celle-ci? Il vient s'asseoir, mais son visage se couvre d'une légère rougeur.

L'homme couché a des douleurs dans le ventre, il est au lit depuis des semaines, et le médecin ne peut déterminer ce qu'il a.

— Si le nouvel hôpital était achevé, — dit Louise, — nous aurions bien aussi un habile chirurgien. Tu aurais bien dû attendre l'année prochaine, Peter, tout serait alors en état, si ça marche comme il faut. Maintenant, je ne vois pas autre chose à faire que de te faire entrer à l'hôpital public. Qu'en pensez-vous, capitaine Rud?

Le capitaine se met à interroger le malade, et Louise lui jette des coups d'œil de côté. Elle est, sans bien s'en rendre compte, ardemment attentive. Comment se comporte-t-il avec les gens de cette sorte? Il ne s'agit pas de savoir s'il est sévère ou aimable, mais s'il est bien dans ce rôle, s'il sait trouver le ton. Et c'est précisément le cas. Il parle sensément,

clairement, sans se faire populaire au delà de ce qui est naturel, aussi gagne-t-il la confiance, et le mari et la femme entrent en conversation avec lui.

— L'hôpital public, ça doit coûter cher? — demande la femme.

Le mari ferme les yeux et sourit. Se rappelle-t-il la veuve de Bruset? Elle était stricte, mais si ses gens se trouvaient dans un cas grave, elle n'épargnait pas l'argent. Il en sera naturellement de même avec la nouvelle patronne qui est là.

— Eh bien, on va essayer de te remettre sur pied, — dit Louise, et le capitaine observe que son jeune et joli visage n'est en ce moment que dévouement et sollicitude. Mais il n'y a là, évidemment, aucun sentimentalisme. Elle tâche seulement de trouver la manière la plus pratique de régler l'affaire.

— La caisse de maladie du district payera sans doute la majeure partie, — dit le capitaine pour consoler la femme. Mais il reçoit un coup d'œil ironique de Louise, qu'il comprend aussitôt. Il a parlé comme un journalier, or, certaines règles non écrites existent à Bruset; elles étaient en vigueur du temps de la vieille patronne, et elles sont maintenues.

— Je pense d'ailleurs que ça dépendra aussi un peu de ce que dira le docteur, — ajoute-t-il pour changer de sujet.

— Mais, bon Dieu, deux docteurs sont déjà venus ici, et ils n'y voient goutte, pas plus que nous autres. Et cet homme ne peut pas rester là.

Le capitaine Rud fait le signe de tête approbatif de celui qui a pris une décision, et Louise se lève. Ils sont d'accord. C'est une affaire qu'ils ont réglée ensemble.

Lorsqu'ils furent dehors et attachèrent leurs skis, il dit :

— J'ai du temps dans la journée. A défaut de mieux, je peux bien mener l'homme à la ville.

— Merci, mais je pense que nous prendrons une auto d'ambulance.

Il la regarda :

— Ça coûtera cher.

Elle ne répondit pas. Et il se sentit un peu penaud. En quoi cela le regardait-il?

Ils font voler la poussière de neige sur la colline dans le

crépuscule gris. La descente est raide, les skis filent, Louise se baisse à temps sous les branches qui secouent leur neige sur elle, puis elle se redresse, rétablit l'équilibre et doit se baisser de nouveau dans sa course rapide. Il la suit et crie qu'elle ne doit pas courir si vite, mais elle n'entend pas. Enfin les voilà de nouveau sur la route, que la charrue à neige a bordée de deux amas blancs. Ils sont essoufflés, se regardent et rient. Et ils contemplent le vaste paysage de collines et de terres, avec, au milieu, le fjord, qui est maintenant un drap blanc de glace et de neige. Ils voient çà et là des lumières jaunes allumées dans les fermes jusqu'à des lieues de distance.

Appuyée sur ses bâtons, elle jouit de cette vue. Enfin :

— Êtes-vous heureux de vivre en cette région?

— Oui, car sans cela je serais ailleurs.

Et il fut de nouveau sur le qui-vive. Il avait le sentiment qu'il allait être jaugé.

— Trouvez-vous que c'est joli aussi chez vous, en bas, dans la ville? N'est-ce pas comme un nid de corneilles?

— Ne dites pas de mal de mon patelin!

Elle se tourna face à lui.

— Je voulais dire... ne trouvez vous pas que c'est plus beau ici?

— Hé, une petite ville en bois comme celle-là n'est pas à dédaigner. L'horizon n'y est pas trop large, mais l'ensemble est ainsi plus proche de nous. Toute la ville est comme une salle, on y circule et on y est bien. On est presque apparenté avec les maisons et les rues. Portes et fenêtres deviennent une foule d'yeux qui nous ont dévisagés des centaines de fois. Si l'on tourne le dos il y en a qui nous calomnient, d'autres qui prennent notre défense. Si l'on va vers eux, les uns sont maussades, les autres charmants. Et puis, il y a l'odeur. Une pareille petite ville en bois a son odeur à elle, un peu de peinture, un peu de bois récemment raboté, avec ça le vent, la pluie, la poussière et la neige, ont créé un mélange d'odeurs, et nous humons toutes les saisons. Vraiment, une petite ville comme celle-là, c'est parmi les choses les plus exquises de ce monde.

Elle l'écoutait, courbait la tête et regardait ses skis. On

ne pouvait dire qu'il cherchait à lui complaire. Peut-être rêvait-il de devenir le maître de Bruset à cause du domaine, afin d'avoir un cadre et d'amener les gens à le prendre au sérieux. Ou peut-être aussi un peu à cause d'elle? Mais il ne pouvait lui venir à l'idée de céder à ce propos un atome de sa dignité. D'où il résultait, comme en ce moment, qu'elle avait envie d'aller se pendre à son cou... mais prenait peur, et, tout au contraire, se repliait sur elle-même.

— Puisque vous avez du temps, — dit-elle soudain, — vous pourriez peut-être venir un moment à la maison.

Elle détourna sa figure, où elle sentait monter une rougeur.

Il sortit sa montre :

— Merci, mais pour une fois, ce soir, j'ai un peu à faire.

— Oui, mais si vos parents ont mangé votre dîner?

— Je rongerai les os.

— Alors vous refusez de dîner avec moi?

— Je refuse.

Comme elle pouvait le déconcerter parfois, mais pas pour longtemps, l'instant d'après il lèverait la tête et prendrait sa revanche. Elle passa la main sous son bras en camarade, et dit :

— Allons, venez. Vous ne voudriez pas que je reste seule... la gouvernante est partie à un repas de funérailles.

XI

Le lustre du grand salon est allumé, le capitaine reste assis là un bon moment, en attendant qu'elle ait changé de costume. Whisky, soda et cigares ont été placés près de lui, mais il ne touche à rien.

La voici qui entre en robe jaune clair, bas de soie blancs et souliers vernis. A son approche il sent un léger parfum. La femme qui court en skis et surveille l'écurie est transformée en dame. Il se lève :

— Oh, et... et moi qui me suis seulement lavé les mains.

— Bon... vous vous êtes ennuyé, naturellement, vous pouvez maintenant comprendre ce que c'est que de rester toute seule dans de grands salons.

— C'est si désagréable?

— Vous m'en félicitez, peut-être?

Il renverse la tête en arrière et lui jette :

— Est-ce à moi de le faire?

— Je n'ai pas dit cela. Mais si vous étiez... si vous aviez une femme, je suis sûre que vous la laisseriez aussi rester seule. Vous en trouveriez bien une autre pour papillonner.

— Vous vous trompez, — dit-il avec une soudaine gravité. — Je suis trop égoïste. C'est-à-dire... il pourrait arriver qu'elle fût impossible.

Une servante en bonnet blanc ouvre la porte de la salle à manger.

— Eh bien, venez, — dit Louise en le prenant sous le bras.

Dans la salle oblongue, les murs, le buffet, les sièges à hauts dossiers sont en chêne foncé, le lustre n'est pas allumé, mais sur la nappe blanche sont des candélabres d'argent où brûlent des bougies.

Les voilà donc à table, tous deux. La bonne sert, s'en va un moment, puis rentre.

— C'est la première fois que nous dînons seuls ensemble, n'est-ce pas? — Elle cligne des yeux.

— Hé oui, c'est la première fois.

— Êtes-vous tout à fait sûr que ce n'est pas la dernière?

— Tout à fait sûr.

— Vous dites? — Elle rit et lève ses sourcils.

— Vous ne pouvez pas vous passer de moi. Vous avez besoin de moi pour rompre une lance de temps en temps, et il vous faut quelqu'un dont vous ne fassiez pas trop de cas, et qui, en même temps, vous inspire compassion.

— Vous croyez sans doute me pénétrer jusqu'à la moelle?

— Je ne pense pas que ce soit très difficile. Vous n'avez rien d'extraordinaire, en définitive.

— Il se peut que vous ayez tout de même quelque expérience des femmes?

— Ne pouvons-nous parler d'autre chose? Comment va votre frère?

— Skaal. — Elle leva le verre de vin rouge, mais oublia de boire, elle regardait l'une des bougies, et il lui vint un sourire imperceptible.

— A quoi pensez-vous en ce moment? — dit-elle soudain en le regardant.

— Je suis au garde à vous.

— Comment?... pourquoi?

— Je comprends que vous voudriez encore engager un combat avec moi, mais vous n'aimerez pas vaincre.

— Vaincre un guerrier... Dieu m'en préserve.

— Skaal! — dit-il à son tour et il lève son verre.

Il voit, détachés sur le mur de chêne sombre, sa robe jaune et son frais visage rose qui est en ce moment à la fois gai et inquiet. Il a encore le dessus, mais il peut s'attendre à un nouvel assaut.

— Alors vous croyez que je ne peux pas me passer de vous?

Il fait signe que non.

— Et vous vous tenez sur vos gardes... maintenant, avec moi?

— Vous en faites autant.

— Moi? Non, par exemple...

— Nous sommes tous deux sur nos gardes. Vous à cause de votre fortune, et moi de ma pauvreté. Nous défendons ce que nous avons, tous les deux.

— Vous vous exprimez sans fard, ce soir.

Les yeux fixés sur lui, elle oubliait de manger.

Il souriait tout le temps et parlait avec aisance, d'un ton plaisant.

— Si vous n'aviez pas un royaume à défendre, vous ne nous tiendriez pas ainsi sur le qui-vive.

— Ah... vous le croyez?

— Et vous ne seriez pas toujours à nous mesurer et jauger pour voir si tel ou tel peut faire l'affaire.

— Hé, voilà des paroles claires.

Elle essaya de rire. Il leva de nouveau son verre qu'il tint devant la lumière, et dit, comme s'adressant à lui-même :

— Si vous étiez pauvre, je vous demanderais votre main. Nous pourrions ainsi partager la pauvreté.

— Et comme je ne le suis pas, vous croyez que vous n'avez qu'à vous asseoir derrière... comme le mari de la sage-femme.

Il but, rit encore, et dit de nouveau à son verre :

— J'espère que vous ne finirez pas comme la veuve de Bruset.

— Si nous parlions d'autre chose?

— Je n'ai rien à perdre, aussi pouvons-nous parler de n'importe quoi.

— Vous n'avez rien à perdre?

Il branla la tête.

— Pas même moi?

— Vous? On ne perd pas ce que l'on n'a pas.

— En êtes-vous bien sûr?

Elle rit, mais aussitôt devint grave, et regarda de nouveau la bougie.

C'était la première fois qu'elle le voyait impatient. Ce soir, il brûlait ses vaisseaux. Il ne voulait plus qu'elle eût la direction. Et au fond cela lui plaisait.

Ils se levèrent pour aller dans le dernier salon, où brûlaient des bûches de bouleau dans la cheminée. Elle éteignit le lustre, en sorte que l'on eut seulement la lueur rougeâtre du feu, la pièce, à part cela, étant dans l'obscurité.

Elle fit apporter le café, ils avaient chacun un fauteuil profond, et avançaient leurs pieds vers le feu, il alluma la cigarette de Louise, puis son cigare. Elle lui versa une tasse, et ils restèrent un moment silencieux.

Elle eut envie de le rapprocher d'elle un peu plus encore. Elle prit un album, l'ouvrit et le lui posa sur les genoux.

— Vous pouvez voir ici mes parents, — dit-elle à voix basse.

Pendant qu'il s'inclinait sur les deux portraits, elle avait repris sa place et fumait lentement en regardant le feu. En elle une voix criait : Maintenant il ne s'approchera pas davantage. Elle entendit qu'il disait :

— Votre mère a dû être belle.

— Oui.

Il fixa les yeux sur Louise, et son expression disait qu'il trouvait qu'elle ressemblait à sa mère, mais il se pencha de nouveau sur les portraits et resta muet.

— Voulez-vous que je vous parle un peu de mes parents?

Et elle ne se rendit pas compte de ce qu'elle faisait avant d'être en plein récit sur ce ménage de petites gens qui vivaient

dans leur haute vallée, mais avaient occupé autrefois une situation si différente. Elle sentit combien elle était faible, maintenant qu'elle avait cédé à ce besoin jusqu'alors contenu de s'épancher avec un intime. Lui écoutait, oubliait son cigare, regardait tour à tour elle et la braise, et devenait vraiment beau, à ce moment. Mais en elle une voix résonnait tout le temps : Pourquoi fais-tu cela... avec cet étranger?

Après un silence, il dit :

— Je me les rappelle, d'ailleurs, au temps où ils étaient chatelains de Loreng. Je n'étais qu'un enfant, mais ils attelaient de bien beaux chevaux, et un gamin remarque cela.

Louise se laisse aller de plus en plus. Elle demande :

— Et mon frère... que pensez-vous de lui?

Il secoua la tête et sourit :

— Je le connais si peu.

— Savez-vous où nous en sommes ensemble?

— N'est-il pas l'idéal que vous vous faites d'un homme?

— Hum.

Elle ne tarde pas à se confier aussi sur ce point. Elle ne dit pas seulement tout ce qui la sépare de son frère, mais toutes ses émotions, et toutes les fois qu'elle a essayé de le reprendre. Jusqu'au moment où elle a un soudain sursaut et se passe la main sur les yeux :

— Mais, grand Dieu, cela fait assez de confessions pour ce soir. Je crois que vous ne m'écoutez même pas. Allons, je vous remercie d'être venu ici et d'avoir perdu votre temps avec une solitaire.

Il se leva et resta debout à la dévisager.

Elle était en proie à une réaction contre ces confidences. Elle en était honteuse, irritée. Sur cet homme à demi étranger elle jette des regards fulgurants.

— Que pensez-vous de moi qui vous débite ainsi mes affaires personnelles? Tout cela vous est bien égal. Vous avez certainement pensé à tout autre chose dans votre fauteuil, et vous m'avez laissé poursuivre mon babillage. Est-ce vrai?

— Je comprends que vous voulez que je m'en aille. Bonsoir.

Elle ne prit pas sa main.

— Vous partez?

— Certainement, je m'en vais.

— Bien, bien... partez donc. Faut-il que vous soyez un égoïste, vous aussi.

— Oui, je le suis, — dit-il, et il fit deux pas vers la porte.

— Vous faites bien de le reconnaître vous-même. Et cela devait finir ainsi. — Elle avala sa salive pour contenir sa colère. — Nous... nous avons eu d'agréables promenades ensemble, dehors. Et cela devait finir ici.

— Oui, ça peut arriver comme ça, — dit-il posément, les yeux sur elle.

— Vous n'osez même pas me contredire. Est-ce parce que vous êtes lâche?

— Oui, c'est cela, — dit-il, tout aussi tranquillement.

Elle resta bouche bée.

— Je... jamais de ma vie... Vous reconnaissez que...?

— Comme vous le dites, je suis là et je pense à autre chose. Je vois que ça vous va merveilleusement d'être en colère.

— Bonsoir. — Elle lui tendit la main.

Et elle l'accompagna dans le vestibule, où il trouva son béret et son imperméable. Elle le regarda s'éloigner jusque près de la porte de l'allée. Alors elle appela :

— Hé! Capitaine Rud!

Il se retourna :

— Eh bien?

— Téléphonez-moi demain.

— Merci, mais je ne peux pas le promettre.

— Vous ne voulez pas?

— Bonsoir. — Et sa silhouette disparut parmi les arbres.

La soirée n'était pas avancée, Louise demeura seule, assise près de la cheminée, une heure ou deux, et ne fit que regarder le feu, puis elle se leva et voulut aller au téléphone. Mais elle se rassit, remit des buches, et continua de contempler le feu. Elle entendit le tictac de sa montre au bracelet d'or entourant son poignet. Lorsqu'enfin elle la regarda, il était onze heures. Alors elle bondit, va au téléphone, et sonne. Elle entend une lointaine voix de femme qui répond :

— Non, le capitaine Rud n'est pas encore rentré.

Elle dit qu'il devra téléphoner à Bruset aussitôt qu'il sera

rentré. Elle se conduit comme un enfant, mais ce sera la dernière fois.

Qu'est-il devenu? Il aurait pu être rentré depuis plusieurs heures.

Et de nouveau elle est assise devant la cheminée dans l'attente du coup de téléphone. Elle ne prend ni livre, ni ouvrage, elle veut seulement rester là, tout abattue, et attendre, attendre.

Enfin, après minuit, on sonne.

Elle reconnaît la voix, et dit, un peu grondeuse :

— Mais où donc avez vous été depuis que vous êtes parti d'ici?

— J'ai fait une promenade.

— Vous aviez besoin d'une si longue promenade pour calmer votre mauvaise humeur?

— Aviez-vous quelque chose de particulier à dire, mademoiselle, pour téléphoner si tard?

— Je voulais seulement savoir quel est votre prénom? N'est-ce pas Jörgen?

— Oui... mais...

— Eh bien, bonsoir, Jörgen.

XII

La solitude prolongée de Lorentz n'avait servi de rien. Les longues marches à travers sa chambre, au cours des nuits, ne l'avaient pas conduit où il voulait. Parfois, découragé, il avait envie de tout abandonner. Était-il en train de perdre les meilleures années de sa jeunesse? Lui, prêtre ordinaire dans une église ordinaire? Non, jamais.

Pouvait-il être prêtre pour les jeunes? Et n'était-ce pas pour eux qu'il avait fait sa théologie? Mais si ce n'était que des années perdues? Était-il plus près du but que lorsqu'il avait commencé? Non.

A quatre lieues de la capitale est une petite église en briques rouges entourée d'une forêt de colonnes tombales anciennes et nouvelles. Un dimanche de printemps, le service divin était fort avancé lorsqu'un jeune homme à bicyclette arriva là-haut. Il regarda autour de lui, comme surpris d'y

voir une église. Il mit sa bicyclette contre le mur, essuya la sueur sur son front, enleva les pinces en bas de son pantalon, et entra dans le cimetière. Deux personnes circulaient parmi les tombes, mais aucun bruit ne venait de l'église, il supposa donc que le prêtre était en chaire.

Il songe. Autrefois, ceux qui sont réunis là étaient vivants comme toi. Jeunes femmes et jeunes hommes, dont une partie seulement ont vécu jusqu'à être vieux. Ils gisent là maintenant. Et ton tour viendra un jour. S'ils pouvaient un instant ouvrir les yeux, ils se cramponneraient sans doute à leur foi d'enfance et chanteraient un psaume. Et il croit l'entendre, ce chant des morts. Voilà ce que nous avons cru. Et que crois-tu? Nous as-tu délaissés? Trahis-tu les saintes puissances dont le carillon nous a, tant de dimanches, rassemblés, et qui ont été près de nous, finalement, quand nous avons fermé les yeux? Qu'as-tu à mettre à la place?

Il penche la tête. Il connaît si bien cet appel : s'unir aux autres, partager leur foi, devenir l'un d'eux. Est-il mieux au fait qu'eux? Erreur? Oui, mais des erreurs comme celle-là sont une vérité qui tâtonne et est en chemin. Se croit-il trop pour rester en leur compagnie, tâtonner dans la même direction, s'asseoir aux mêmes stations? N'est-il pas un parmi les autres? Ne lui sont-ils pas assez proches pour qu'il marche avec eux? Les mêmes cloches ne sonnent-elles pas de l'éternité pour lui comme elles ont carillonné pour tous les autres?

Il est encore assis là. Il se lève enfin et se dirige lentement vers la porte de l'église, monte les marches et entre.

Là, on communie. Et il reste debout tout au fond à regarder le chœur et l'autel. Il oublie de s'asseoir. Il regarde avidement.

Devant l'autel se tient un jeune prêtre glabre, guère plus âgé que lui, portant les insignes sacerdotaux rouges avec la croix dorée. Pourquoi Lorentz le couve-t-il des yeux? Il le trouve beau. Jamais encore il n'a vu chez un homme tant de noblesse, le visage est illuminé, comme si ce prêtre était descendu d'une sphère supérieure et allait bientôt s'y élever de nouveau. Et à ses pieds les communiants sont à genoux en demi cercle, gens ordinaires des fermes et des fabriques, deux vieillards chauves avec un collier de barbe, dames en

chapeau, deux femmes avec un mouchoir de tête. Jeunes et vieux penchent la tête, recueillis. Et le jeune prêtre va lentement de l'un à l'autre, pose ses mains brunes sur les têtes, et dit, au nom de Dieu, que leurs péchés sont pardonnés.

Le jeune homme au fond de l'église est toujours debout, il a oublié de s'asseoir, mais appuie maintenant sa main sur le dossier d'un banc. Il ne comprend pas pourquoi cette scène simple produit sur lui une telle impression, et il reste là debout.

Lorentz, Lorentz! Peux-tu remplacer cela?

Une émotion s'empare de lui, qui le fait tomber sur une chaise.

Lorsque les gens de la paroisse sortirent, ils virent ce jeune étranger assis à l'écart. Il parut enfin se réveiller, se leva, et suivit la foule. Il oublia son béret, car on le vit, tête nue, se diriger vers une bicyclette qu'il enfourcha, et s'éloigner lentement. Au tournant il lâcha ses pédales et fut sur le point de perdre l'équilibre, mais il se ressaisit, se pencha en avant, prit de la vitesse et disparut.

XIII

Quelque temps après, c'était son jour de naissance, et lorsqu'il arriva de la ville, le soir, un paquet était dans sa chambre. Il reconnut l'écriture de sa mère. Bon, elle avait sans doute encore tricoté des chaussettes ou des mouffles pour lui. Mais il fut étonné lorsqu'il sortit le contenu. C'était une collection de lettres, dont plusieurs étaient jaunies par l'âge. Qu'est-ce que c'est? Ah, voici une lettre d'envoi. Sa mère lui dit que malheureusement elle n'a pu, cette fois, avoir un autre cadeau prêt. Mais peut-être cela l'intéressera-t-il de voir qu'elle ne l'avait pas complètement oublié après son départ de la maison. Sa nouvelle mère avait coupé court à la correspondance, mais personne n'avait pu l'empêcher, elle, d'écrire des lettres, même si elle ne devait pas les envoyer.

Les lettres sont nombreuses. Elles s'étendent sur des années. Il se voit grandir dans ces lettres, dont le ton est en rapport avec son âge. L'écriture est la même qu'aujourd'hui, une écriture de jeune fille qui n'a pas vieilli. Et il comprend qu'elle s'efforce constamment de réprimer sa douleur, dans

la crainte de l'effrayer. En voici une qui parle surtout de père. Il est aujourd'hui tout à fait mal. Ses enfants lui manquent plus qu'il ne veut le montrer. C'est heureux qu'il m'ait, au moins. Personne ne se doute de ce qu'il a souffert, mais généralement il supporte tout sans se plaindre. Et le pis, pour lui, est que la fissure entre vous deux et nous est maintenant si large que nous ne pouvons même pas lancer un appel les uns aux autres.

En voici une sur la mort de la petite sœur. On entend des cris entre les lignes, même l'écriture gémit, mais la mère essaye de garder, là encore, un visage calme pour ne pas alarmer, elle dit que ce doit être pour eux une consolation d'avoir encore Louise et Lorentz. Il est vrai qu'ils ne les voient jamais, n'en ont jamais de nouvelles, mais les enfants doivent être vivants, et c'est déjà beaucoup.

Autre lettre. C'est un soir d'hiver et père est au lit, les murs craquent dehors par un froid terrible. Mère a commencé à tricoter des vestes de ski et des moufles pour les deux enfants, bien qu'elle sache qu'elle n'osera pas les envoyer. C'est pénible de n'avoir jamais de leurs nouvelles, mais c'est plus pénible de ne pouvoir jamais leur causer une petite joie.

Lorentz entend le tictac de sa montre dans sa poche. Il ne sait plus s'il est tard ou tôt. Il lit.

En voici une écrite quand il eut dix ans. C'est aujourd'hui ton anniversaire, Lo, et tu dois être grand et beau? Peut-être je ne te reconnaîtrais pas, si je te rencontrais sur une route. Mais cette nuit j'ai rêvé que tu entrais et t'asseyais sur mes genoux et me prenais par le cou. Oh, Lorentz, pense donc, après tant d'années! Crois-tu, vraiment tu me reconnaissais. Louise va être bientôt une grande fille, sois gentil avec elle, mon chéri. Est-ce que je verrai le jour où il vous sera permis à tous deux de m'adresser de nouveau quelque signe de vie? Ou bien... ou bien vous viendriez tous deux nous faire une petite visite, une seule! Mais je ne le supporterais peut-être pas. Je ne peux me représenter ce que je deviendrais si vous entriez tous les deux, appelant : Mère... père!

En voici une avec ses vœux pour la confirmation. Elle n'a malheureusement pas de cadeau à envoyer, et si elle en avait, il ne parviendrait sans doute pas. Une autre félicite pour

l'examen « d'école moyenne », et une autre raconte une mauvaise nuit où elle a eu peur de perdre sa raison. Alors elle se cache dans la grange et se plonge dans une longue prière, et cette prière devient comme une barque qui l'emporte vers lui et Louise. Ensuite il lui semble qu'elle bâtit une petite chapelle où elle les trouve chaque soir avant de fermer les yeux.

Dans une lettre elle parle d'elle et de père qui, un soir d'automne, sortent sous le ciel étoilé. Il fait toute une conférence sur les astres, sur des distances et des grandeurs telles qu'elle en a le vertige. Et sans rien dire elle se cherche deux des plus belles lumières, là-haut, et elle nomme l'une Lorentz et l'autre Louise. Depuis lors elle a souvent regardé par la fenêtre, au crépuscule, et attendu l'apparition de ces deux étoiles.

Enfin elle parle de la mort. Elle ne peut s'empêcher de croire qu'il doit y avoir une vie après celle-ci, ou bien elle y attendra que les deux enfants viennent l'y rejoindre, ou bien elle les accompagnera ici sur terre comme une puissance bienfaisante, chaque fois qu'ils auront un moment difficile. Lorentz, Lorentz, puisses-tu être heureux!

XIV

La même nuit, de son lit il regarde vers la fenêtre, dont le store est baissé, mais il devine le clair de lune, dehors, dans la nuit de printemps presque claire.

De grandes émotions projettent parfois une lumière sur des questions que l'on agite journellement. Il voit sa mère comme une Pieta, avec le grand fils mort sur les genoux. Il écarte cette image, la remplace par une autre, celle qu'il voit si fréquemment, et qu'il lui faut ou renouveler ou prendre telle quelle.

Et voici un étranger debout dans la pièce. Lui, tranquillement couché, le regarde. Ce n'est qu'un jeu de la pensée. Mais cet être a une barbe légère, de longs cheveux, une robe qui descend jusqu'à ses pieds nus, et ses yeux sont grands et doux.

— Tu combats contre moi, — dit-il. — Tu veux élever

un temple où je n'aurai pas place. Tu ne crois pas en moi, et même si tu croyais, tu ne m'aimerais pas. Tu n'as pas encore découvert que je suis une partie de toi-même. Celui qui a tout fait comme il le fallait lorsque toi tu te trompais, c'était moi. Tu détestes la doctrine de rédemption. Mais tes parents ont aussi parcouru un chemin de Golgotha et porté une croix afin que ta sœur et toi vous ayez un meilleur sort. Des millions de gens ont librement fait de même. Je suis leur symbole à tous, leur sacrifice élevé au rang de divinité.

Que cherches-tu? Jamais tu ne me comprendras si tu ne me délies à la fois de la doctrine selon la lettre, et du temps et du lieu. Je ne suis pas une personne, mais une puissance, vieille comme l'humanité, et jeune comme toi. Autrefois je n'étais qu'un Dieu de fête avec des roses sur le front et la lyre en main. Les hommes ne me recherchaient pas lorsqu'une angoisse de mort les tourmentait. Mais ils avaient besoin d'un Dieu qui fût pareil à eux, et qui en même temps possédât une perfection que l'homme n'atteint jamais. Ce Dieu devait avoir faim et soif comme eux, être persécuté comme eux, mourir comme eux, mais ressusciter pour ouvrir la voie à leur propre résurrection. Il devait en leur nom faire le bien qui dépassait leurs forces et prendre sur lui leurs péchés afin qu'eux-mêmes pussent continuer à pécher, c'est-à-dire à vivre. La vierge qui m'a enfanté était le besoin même des âmes.

Qui je suis? J'ai autant de formes qu'il y a de natures d'homme. Quiconque m'anime, me crée selon ses aspirations. Pour le malade je suis le remède, pour le colérique je suis le marteau, pour les fiancés je suis la bénédiction, pour le mourant je suis la vie éternelle. Quand la mère meurt, elle me prie de veiller sur le berceau. Quand le naufragé s'accroche à la quille, il me supplie d'amener une barque. Pour l'esprit combatif, je suis la vérité qui meurt sur la croix, mais ressuscite dans l'immortalité. Pour celui qui craint les ténèbres, je suis la lumière qu'il porte avec lui.

Il est vrai que la joie de vivre exubérante ne m'a pas encore donné de forme. Mais un changement se produira bientôt, maintenant que l'on a découvert que je ne suis pas seulement le Juif, mais aussi le Grec, et même qu'au fond Platon se réalise

en moi. Est-ce ma faute, si les hommes me représentent si souvent sur une croix? Rappelle-toi que volontiers je prenais part à des banquets. Je dansais aux noces. Je ressemblais un peu à Dionysos. Moi aussi j'aimais le vin, les lis et la femme.

Mais rappelle-toi que je ne suis pas seulement la force, je suis aussi la faiblesse. Mon savoir était mince. J'étais empêtré dans la superstition de mon temps. En route pour le lieu du supplice je suis tombé sous la croix. J'ai fini par perdre aussi la foi. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Si les hommes ne devaient pas éprouver de compassion pour moi, ils ne pourraient me reconnaître pour leur frère! S'ils ne sentaient pas qu'ils auraient dû me sauver, je ne pourrais pas être leur sauveur.

Tu demandes qui je suis? J'ai combattu en insurgé sur les barricades et prêché dans les quartiers misérables. J'ai été l'éternelle révolte qui force l'homme à toujours vouloir davantage. Les Dieux anciens vivaient séparés des hommes, dans un bonheur perpétuel. Je suis venu au monde dans une étable, j'ai fréquenté des femmes de mauvaise vie et me suis fait crucifier avec des brigands. J'ai appris aux hommes qu'au fond des passions les plus abjectes peuvent briller d'étranges perles. Depuis moi, aucun malfaiteur n'est tombé si bas qu'il ne voie une échelle qui monte au ciel.

Qu'as-tu à mettre à la place? La joie de vivre? Le sentiment de l'universel? La force? Le travail? Mais c'est moi, si tu veux. Et cependant, si je n'étais que cela, les prisons resteraient en dehors, et la pauvreté, et les hôpitaux. Veux-tu élever un temple d'où tout cela serait exclu?

Tu demandes si je suis le fils de Dieu? La goutte n'est-elle pas venue de l'océan?

Soudain Lorentz sursaute et se trouve assis dans son lit.

— Enfin! — dit-il à mi-voix. Un instant après il murmure: « Mère! »

JOHAN BOJER

(Traduction P.-G. LA CHESNAIS).

(La fin dans le prochain numéro.)

BENJAMIN-ROBERT HAYDON

(1786-1846)

OU « LE GÉNIE »

Par ces temps si riches en enfants peintres dont l'ardeur est comme feu de brindilles et qui, s'étant crus romanciers à dix-huit ans, deviennent garagistes à vingt-cinq, on mesure la distance qui sépare leurs premières velléités, parfois un talent prometteur, du don véritable, qui s'affirme par la continuité dans le propos. Rien de moins rare que ces débuts brillants mais sans avenir, par quoi des parents se laissent duper. Ils croient voir la marque du génie là où n'est qu'une fausse promesse. Le cas devient plus grave encore, quand le jeune artiste s'y laisse prendre, construit un palais imaginaire, un temple, dont il serait le roi ou le dieu.

J'étais souvent passé, à la Tate Gallery, devant un tableau d'une exécution forte et aisée, dont l'éclat jette dans l'ombre son voisin, le fameux *Siège de Gibraltar*, de G. S. Copley. Un jour, je lus les lignes inscrites sur le cartouche de la toile, toute rutilante de rouges, d'ocres somptueux, et j'appris ainsi qu'il existait encore, quoique l'on m'eût affirmé le contraire, une peinture de Benjamin Haydon. Des cités antiques, des trésors ont disparu sans laisser de trace; mais il est à peine croyable que l'œuvre d'un peintre à succès soit anéantie en quelques lustres, que des panneaux marouflés soient arrachés de la muraille pour laquelle ils viennent d'être commandés; bref que le revirement de l'opinion se marque avec une cynique désinvolture, comme il advint pour Haydon.

Son tableau de la Tate Gallery, *Le 1er Mai*, ou *Le Guignol* (*Punch and Judy show*), ne serait pas indigne de Hogarth. C'est une bien amusante, brillante composition, pleine de verve, d'humour, que cette scène de la vie anglaise populaire à la fin du XVIIIe siècle. En la considérant, nous comprenons d'autant moins l'étrange destin d'un peintre de réelle valeur, dont il ne reste que cette « scène de genre », d'un millier de tableaux très ambitieux, — certains de proportions gigantesques, — tous célèbres, bien que déjà contestés comme chefs-d'œuvre, quand ils furent exposés il y a près de cent ans.

Mais, incomparable mémorialiste, il laissa des cahiers hâtivement griffonnés qui sont devenus un livre classique, se trouvant dans toutes les bibliothèques. En attendant qu'on le traduise en français, essayons d'en suggérer le caractère, à la fois burlesque et tragique.

Une réédition récente a provoqué dans la presse d'outre-Manche des commentaires enthousiastes. Un article de Virginia Woolf, romancière et essayiste, l'un des écrivains les plus remarquables d'aujourd'hui, mit mon attention en éveil. Le nom de Haydon piquant ma curiosité, j'interrogeai mon entourage : « Comment? me répondit quelqu'un de ma famille, n'avez-vous pas lu les *Études critiques et biographiques* de John Lemoinne, écrivain qui vous touche de si près? » John Lemoinne, qui fut de l'Académie, publia deux volumes, l'un en 1852, l'autre en 1863; ces livres introuvables traitent particulièrement des choses de cette Angleterre où il était né. Son beau roman *Catherine* est épuisé depuis plus longtemps encore que les *Études critiques*. Quant à ses chroniques étincelantes des *Débats*, elles ont eu le sort de ces écrits quotidiens qui, au bout de dix ans, n'ont pas plus d'attrait pour les générations nouvelles que les événements politiques auxquels ils se réfèrent n'ont de sens.

Benjamin Haydon aura été plus favorisé, puisque les éditeurs rivalisent d'ardeur à sauver son nom de l'oubli, et que la tragi-comédie de sa carrière d'artiste est de tous les temps.

Je n'ai jamais pu voir sans un vrai sentiment de tristesse — écrit John Lemoine en 1854 — les lions et les léopards du Jardin des Plantes parcourant d'un pas précipité l'espace restreint de leur cage. On dirait

qu'ils ont emporté avec eux, au fond de leur prison, le souvenir incurable de l'air libre et des solitudes sans bornes, et je m'attends à les voir se jeter, la tête la première, contre les barreaux. Il y a ainsi des hommes qui viennent au monde avec la maladie de l'impossible. Emprisonnés dans le cercle de la réalité, ils marchent, ils marchent toujours; mais, comme ils marchent de long en large, ils n'arrivent jamais. Leur agitation n'est qu'un perpétuel retour sur eux-mêmes, et à force de tourner, ils arrivent à l'étourdissement, au délire et à la mort.

***

John Lemoinne, dont le grand-père maternel était peintre aussi, en Angleterre, et contemporain de Lawrence, a dû dans sa jeunesse voir des tableaux de Haydon. Écoutons-le :

Sa réputation ne s'étendait pas au delà d'un cercle choisi et assez limité. Il n'avait en lui, on doit le reconnaître, aucun des éléments de la popularité : ni la clarté, ni l'instinct sympathique, ni l'étincelle créatrice. C'était un talent réfléchi, philosophique, souvent profond, mais plus souvent pénible. Il aurait fait un admirable professeur d'esthétique, et il ne fut qu'un peintre incomplet. Un des meilleurs critiques anglais a dit avec raison qu'il faut le chercher plutôt dans ses écrits que dans ses tableaux, et qu'il était de la classe de Gœthe et de Hazlitt, c'est-à-dire de la plus haute classe des *raisonneurs* sur l'art, plutôt que des artistes. Haydon avait du reste fait des cours, et il a publié des *Lettres sur la peinture et sur le dessin.*

Tout ceci nous intriguait de plus en plus. Le nom de Gœthe ici nous surprend. Et pourquoi Hazlitt? Nous nous serions attendu à voir un John Lemoinne citer Chenavard, l'ami de Meissonier, de Delacroix, auquel ce Lyonnais raisonneur avait fait perdre trop d'heures en discourant sur les problèmes de l'esthétique. Et quoi? Était-il donc peu doué pour la peinture, ce Haydon dont le *Punch and Judy show* reste, incontestablement, un morceau de peinture accompli? « Plus souvent pénible? » Cependant, rien de plus gai, de plus divertissant que ce *Guignol du 1er mai*, au milieu des carrosses et des types d'élégantes, de marchands forains, de cochers aux souquenilles chamarrées de passementeries et boutons. Combien nous donnerions pour découvrir, aujourd'hui, son *Entrée de Jésus à Jérusalem* (1820), le *Bannissement d'Aristide* (1844), le *Dentatus*, le *Macbeth*, le *Jésus au Jardin*

des Oliviers, et autres pages qui « sont des conceptions grandioses, mais bizarres ». Dans certaines,

les têtes des apôtres reproduisent les traits d'hommes célèbres des temps modernes. Voltaire se trouve assez singulièrement placé auprès de Jésus-Christ. Il est vrai qu'il représente Judas... On retrouve une aspiration perpétuelle vers le style héroïque; mais dans cette tendance continue et héroïque, on sent l'effort impuissant... Lutte toujours nouvelle qui de tout temps s'est livrée dans l'âme des poètes et des artistes, la conception écrasant l'exécution, l'imagination aux prises avec l'impuissance...

Quelle sévérité! « Je demande à voir! » comme l'amateur dit, à la vente aux enchères : « Laissez-moi regarder de près cet objet-là! » Ayant regardé, je puis affirmer que certains dessins de Haydon d'après les marbres du Parthénon — son culte le plus vif — sont d'un dessinateur remarquable. Il était « trop bien doué », ce Haydon. Il a dit de lui-même :

Je suis plus épris de livres que de rien d'autre sur terre. Je me considère et ne cesserai de me considérer comme un esprit de grande puissance, qui s'est *excité* à poursuivre un mode d'expression qui en restreint l'exercice. En politique, comme législateur, ou littérateur, mes facultés auraient eu un énorme champ d'expansion. La preuve n'en est-elle pas dans le fait que moi qui ai « mis au clou » mes tableaux, mes estampes, mes mannequins, j'ai toujours gardé *mes auteurs chéris*.

Aveu pathétique!

Renonçons à nous faire une juste opinion sur le talent du peintre Haydon, puisque ses vastes « pages héroïques » ont été, comme lui-même, condamnées à mort par un anonyme aréopage, ou par la volonté du Tout-Puissant, juge suprême et mystérieux qui, d'ordinaire, semble moins se soucier de ce que peignent les mortels. Néanmoins le cas de l'étonnant mémorialiste nous intrigue et nous passionne; peut-être davantage même à cause du sens symbolique qu'il prend à nos yeux, et de ce qu'il a d'actuel. En effet, nous vivons parmi une tribu de faux génies, qui sortent des limbes et retombent dans la nuit sitôt portés aux nues, et dont on se demandera plus tard — (s'il reste un ouvrage signé de leur nom) — comment et pourquoi ils furent si fameux. Tant de mauvais peintres de l'époque où vécut Haydon sont restés

célèbres jusqu'à la nôtre, que notre mégalomane a vraiment joué de malchance.

M. Roger Fry m'a raconté qu'il avait vu, déroulées chez quelque brocanteur, des toiles de Haydon qui jadis décoraient les murs d'un restaurant dans le Strand, « Simpson's ». Selon M. Fry, leur lamentable banalité égalait leur prétention. Mais l'éblouissant conférencier, l'érudit critique « d'avant-garde » prononce quelquefois des sentences trop déconcertantes, son esprit est trop mobile et capricieux, pour que je ne me permette pas de douter encore si l'excellent peintre du *Punch and Judy show* a pu être une sorte de « grotesque amateur ». Certaines des planches parsemées dans les deux tomes de la nouvelle édition de ses Mémoires (*Biography and Memoirs*) nous inclineraient davantage encore à penser le contraire. L'*Entrée à Jérusalem*, aujourd'hui au musée de Cincinnati, si molle que soit la photogravure, évoque un peu le souvenir de Goya. Ne serait-il pas amusant qu'un jour vienne où les magnats de l'esthétique réviseraient un procès inique? On peut s'attendre à tout. Quoi qu'en ait M. Fry, Haydon a pu croire qu'il était un maître, et certains de ses aspects sont d'un génie. S'il a voulu incarner l'esprit classique, hélas il n'a été, selon ses juges, que la caricature d'un génie romantique. Comme tant de jeunes gens après la guerre mondiale de 1914 (dont nous subissons encore l'influence morbide), il a vécu dans un climat qui est celui du rêve, mais son rêve fut un cauchemar, une douloureuse hallucination perpétuelle. D'ailleurs, la sensibilité dite « romantique » ne fut-elle pas engendrée par la Révolution et les guerres de Napoléon? Si certains « intellectuels » s'acclimatent à la catastrophe, ainsi que l'on a vu des Russes n'opposer plus de résistance aux violences de la révolution, jouir presque mystiquement de leur géhenne, d'autres comme Haydon se persuadent, par orgueil, qu'« un artiste est toujours malheureux ».

Une imagination désordonnée, une vanité puérile le rendaient absolument impropre à accepter les nécessités et à remplir les devoirs de la vie réelle; ses quarante années de labeur, bien que coupées par quelques minutes de triomphe, furent un long corps à corps avec la misère et une aspiration vers un idéal qu'il ne pouvait atteindre. (John Lemoinne).

Nous ne pourrons ici suivre d'assez près ce Jason, en ses expéditions à la recherche de la Toison d'or. Il serait malaisé de faire comprendre à ceux qui n'ont pas lu son *Journal* ce qu'il y a de sympathique, même dans son dandysme et son snobisme. Sa fin nous rappelle l'exil de Brummel devenu fou, à Calais, puis à Caen où il végéta et périt à l'hôpital.

***

Son arrivée dans la métropole avait été celle d'un innocent aventurier, d'un fol ambitieux échappé de la geôle paternelle, milieu petit bourgeois de province où sa vocation n'était guère saluée avec complaisance. Descendu à l'auberge, il fait un bout de toilette, se hâte vers le *Salon* de Burlington House, inspecte les cimaises et pense, en sortant de cet auguste palais des peintres et des sculpteurs : « Je ne les crains pas. » Il achète une tête de Laocoon, se met à dessiner.

Pendant trois mois, je ne vis absolument que mes livres, mes plâtres et mes dessins. J'avais un enthousiasme immense, et pour le travail, un dévouement de martyr. Je me levais sitôt éveillé, à trois, à quatre, à cinq heures; je faisais de l'anatomie jusqu'à huit heures, de la bosse jusqu'à cinq; puis j'allais dîner et me remettais à l'anatomie depuis sept heures jusqu'à onze.

Il présenta des lettres d'introduction qu'il avait obtenues pour des peintres à la mode, Opie, Fuselli, etc. Northcote lui dit pour l'éprouver : « Ah! vous voulez être peintre d'histoire? Bon. Vous mourrez de faim sur un oreiller de paille. » Alors président de la Royal Academy, Fuselli le reçut mieux et devint son professeur. Un de ses condisciples fut David Wilkie, depuis peu populaire, et qu'il nous décrit : « Un grand, pâle, gauche et inculte Écossais, un drôle de corps, mais ayant quelque chose en lui. » Ils se lièrent. D'où chaude confraternité, puis querelles; rapports tempêtueux entre deux personnes de caractères antinomiques.

L'amitié des grands est le péché mignon de l'Anglais. Dès 1807, c'est-à-dire quand Benjamin Robert était encore tout frais émoulu de l'échoppe de son père, un repas chez sir George et lady Beaumont lui fait croire qu'il est le premier moutardier du pape. Il se rase le menton à en saigner, se

lave à fond, s'habille, se déshabille et se rhabille; son dos en est moulu; il brosse sa chevelure; pour un peu, il la poudrerait. Le voici qui se mire dans la glace, en pensant à sa mère : oh! si elle pouvait le voir dans cet équipage. Il ouvre la porte, s'imagine entrant chez ses hôtes, salue, leur adresse des discours, avant de gagner leur demeure. « Tous les yeux, écrit-il, furent fixés sur moi, le lion de la soirée », le jeune maître qui révolutionnera l'esthétique. C'est dans ce même éréthisme de l'orgueil qu'il ira, en 1815, à Waterloo, qu'il voudra y élever un monument, qu'il vitupérera les peintres d'anecdotes, et se campera, seul, face à face avec les académiciens rétrogrades.

Laissons parler Mrs. Virginia Woolf : « *Genius!* s'écriait Haydon en se ruant sur son chevalet, après quelque grave mécompte; *un génie est lancé sur la terre, non pour obéir aux lois, mais pour en édicter!* » Le mot *génie* est écrit en grosses lettres d'un bout à l'autre de ces *Mémoires*. Un génie très spécial, j'entends, point à la Shakespeare, mais de l'ère Victorienne; et conscient, loin d'être le vrai génie, qui s'ignore. Néanmoins attendons, lisons avec soin son journal, avant de nous prononcer sur la qualité de cette inspiration. Nul doute que le génie de Haydon fût violent en ses symptômes, sans pitié en ses exigences. Entre tous les hommes et toutes les femmes qui se sont crus frappés par l'éclair du génie (et le nombre en doit être grand dans les Iles britanniques) aucun n'en souffrit davantage, n'en fut une plus pitoyable victime que le garçon inspiré, qui, avec sa vue faible, quand il s'apprêtait à vendre des livres dans la librairie de son père, à Plymouth, s'entendit commander par une Puissance céleste, d'aller à Londres et de s'y affirmer comme grand peintre, l'une des gloires de son pays, dont la mission serait d'effacer les marques de débilité dont l'Art était stigmatisé (*to rescue the Art from that stigma of incapacity which was impressed on it*).

Le voici à Londres. Sans argent, sans amis, sans protecteurs, cherchant à s'en faire, en peignant « génialement » de vastes « machines », tel son *Salomon*; des toiles qu'il lui fallait des mois pour parachever et qui tenaient à peine dans son *parlour* empesté par l'odeur de l'huile, du siccatif, et

des vernis. Les peintres romantiques, dont notre Delacroix fut le plus éminent chef-saucier, employaient, on le sait, une infinité d'ingrédients en leur « cuisine ». Ses recettes, Delacroix les tenait des Anglais, de sir Josuah Reynolds et autres portraitistes, roués praticiens des « dessous » et des glacis, virtuoses de la brosse. Révolté contre les institutions et les vieux bonzes de l'École, Benjamin, le débutant, accablait de missives insolentes les membres de la Royal Academy, entêté à les humilier, à les brimer au nom de l'esthétique. Il y exprimait l'intention de faire renaître l'Art aux bords de la Tamise en exposant ses tableaux historiques, bibliques, philosophiques. De quel arsenal ne méditait-il pas de renforcer sa stratégie, ses plans de campagne! Il aurait chez lui, peintre, tout ce qu'exigent des batailles conçues par un César moderne; des livres de science, des livres d'histoire, un laboratoire de chimie. Il lui faudrait louer une de ces antiques demeures de l'aristocratie, bâtir sur un jardin un studio grand comme le British Museum. Mais avant d'avoir les moyens de réaliser ses rêves de solitaire famélique, c'est dans un taudis, son *den* de quelques pieds carrés, qu'il tentait de rivaliser avec les fresquistes italiens, Michel-Ange, au moins. On étouffait, quand on n'y grelottait pas, et quelle atmosphère! En plus des émanations fétides de ses alambics, le *parlour*, studio improvisé, dégageait les senteurs écœurantes de l'abattoir, car il disséquait des animaux; cela puait le crottin des chevaux de horse-guards qu'il y faisait poser. Bientôt, il le constate, « les dépenses exigées par une œuvre d'art de haut style sont terribles en Angleterre ». Lizz, sa compagne très modeste, au lieu de le calmer, l'excite à « faire grand », à multiplier ses libelles contre les académiciens, philistins stupides.

Si absurde, atrabilaire et fantasque que, d'après John Lemoinne, ou Virginia Woolf, on puisse imaginer Haydon, il devait être assez intéressant puisque ses meilleurs amis s'appelèrent Keats, Shelley, Wordsworth, Coleridge; et l'on mentionnerait de même à peu près tous les poètes, romanciers, politiciens de son époque, les gens du monde les plus exclusifs. Sur ce chef, il ne doit pas y avoir de doute : c'était une individualité captivante.

***

Il avait été électrisé par son arrivée à Londres, ce jeune provincial jusque-là tenu sous le boisseau. Son récit de l'entrée par la barrière (*turnpike*) de Hyde-Park Corner, au bout de la Brompton Road et de Knightsbridge, est ravissant. On y voit s'animer des estampes connues des collectionneurs, de ces paysages urbains que les Anglais étaient passés maîtres à buriner et à colorier, comme leurs planches de chasses à courre, de steeple-chases et de cortèges de mail-coaches. Le West-End était encore la campagne, avec des jardins, des arbres ombrageant les façades pittoresques de constructions basses, sans toit, d'un style très particulier que rien n'a plus égalé par la suite. La bizarrerie des échoppes de Brompton Road était encore, dans mon enfance, et est longtemps demeurée un régal pour les artistes. Quant aux brumes et aux ciels mouvants, chargés, opaques de suie, il en saisit la saveur si picturale.

La fumée de Londres, loin de blesser mes regards, m'a toujours paru comme un *dais sublime* étendu sur la *Cité de l'Univers*. Chassée par le vent ou suspendue dans sa sombre grandeur sur notre immense Babylone, sa vue a éveillé en moi des instincts d'énergie tels qu'aucun autre spectacle n'en saurait inspirer. Je l'ai souvent étudiée, du haut des collines environnantes (Hampstead, Greenwich, Blackheath) alors qu'à travers ses nuages mobiles surgit le dôme de Saint Paul's : véritable image de la civilisation et de la puissance.

Le cadre d'un *essai* nous défend d'abuser des citations trop longues. Mais juxtaposons à ce crayon emphatique de Londres, écrit par un Anglais ultra-nationaliste, cette esquisse du Paris de 1814, quand il voyagea dans une France terrassée :

Paris était le lieu le plus singulier du monde. Tous les peuples de la terre étaient là; le Louvre, dans toute sa splendeur. Jamais dans l'avenir on ne pourra imaginer ce qu'éprouva l'Europe quand on apprit la chute de Napoléon. Quand nous lûmes dans un club qu'il avait cessé d'être empereur, nous nous regardâmes tous fixement et sans respirer. J'allais donc visiter cette sanglante capitale où avaient tour à tour régné le luxe et l'ordure, le massacre et la révolution, le blasphème et l'héroïsme. J'allais voir ses splendeurs, ses galeries, ses bibliothèques et ses collections, telles qu'on n'en avait plus réuni depuis les anciens jours de Rome. Dès mon enfance, j'avais

pensé à la France comme au fruit défendu, c'était le *terrain de l'Ennemi*. *Nous étions élevés dans l'exécration du nom français.*

David Wilkie et Haydon étaient montés à bord d'un bateau de la ligne de Brighton-Dieppe. Un gentleman du Lincolnshire, dont le but était le même que le leur, — « un vrai John Bull selon mon cœur », dit Haydon, — franc d'allure et déjà charmé par le peintre d'histoire (comme chacun semble l'avoir été, dès le premier contact), leur propose de faire route ensemble.

La cabine était pleine d'officiers français regagnant leur patrie, tout gaîté, chants, et portant des toasts. Wilkie ayant une couchette tâcha de se barricader, mais soudain, au milieu de la nuit, la planche qui le protégeait s'affaissant, le découvre à notre vue, coiffé d'un bonnet de nuit rouge, à la grande hilarité des bruyants Français, qui lui décochent toutes sortes de vilains compliments dont il est trop incommodé pour qu'il s'en fâche.

Après dix-huit heures de traversée, on aperçoit les falaises de nos côtes. Haydon, sur le pont, se perd en rêveries : pensées pleines de poésie, dit-il, visions napoléoniennes de génie, de despotisme, de gloire et de ruine; que n'attend-il pas de ce voyage, quelles « anticipations »! Mais bientôt la poésie cède à l'horrible vision de « sorcières normandes » en jupon court, et sabots qui regardent nos Anglais « comme des habitants de la lune ». C'étaient bien là nos braves sorcières du Pollet et leurs hommes, je les reconnais, sans aucun doute, ces types de mon pays.

Extraordinaire! Quoi? Ils avaient des maisons, des églises, des rues, des champs et des enfants... Pour les Français comme pour nous, vingt-cinq ans de paix et d'échanges fréquents ont si complètement aboli ce sentiment inamical, que la postérité sera incapable de deviner combien furent intenses nos sentiments, durant les guerres de la Révolution. On nous éduquait dans la haine du nom français; à Plymouth, comme exercice pendant les vacances, on nous conduisait dans les plaines de blé, par douzaines, et nous abattions des coquelicots, prétendant trancher la tête de Français et hurlant à chaque exploit : « Hurrah! un Français de moins! hurrah! » Ces passions demeuraient au fond de moi-même. Wilkie se montrait moins féroce, plus philosophe. Enfin, voici le port, le bateau est halé par une équipe de matelots faisant (comme disait Napoléon) plus de vacarme en une demi-heure que l'équipage d'un navire de guerre britannique au cours d'une année. Le contraste entre Brighton et Dieppe, comment le

décrirais-je? Formidable. Brighton gai, dissipé, tout à ses tables de jeu, l'élégante résidence d'un Prince idéal, avec ses merveilleuses femmes et ses brillants houzards, leurs « tandems » et leurs chiens-terriers; Dieppe noir, vieux, malodorant, pittoresque, avec ses militaires ressemblant à des brigands, ses mystérieux appareils à pêcher, ses jolies grisettes, ses matelots bavards et querelleurs. A Brighton, les fenêtres sur la plage s'ouvrent complaisamment au doux murmure de la mer ou à sa voix grondeuse tandis qu'à Dieppe, les habitations tournent le dos à la rade, comme en un profond dégoût pour l'élément sur lequel la nation française fut toujours écrasée...

Suit la description d'une parade militaire sur les pelouses de ce qui fut ensuite la rue Aguado, où j'ai vu en 1871 les Prussiens, hélas! Nos troupes dépenaillées, Haydon les raille, mais il admire la désinvolture de nos fringants officiers, à Dieppe, comme il va le faire à Paris. Mais, Dieppois et peintre, je ne puis résister à l'envie de traduire cette page, tant l'œil de Haydon me semble clairvoyant. Ce qu'il en dit, combien souvent Walter Sickert et moi ne nous le sommes-nous pas confié, soixante ans plus tard, et encore hier, car Dieppe, en dépit du « progrès », garde son caractère.

Constructions, ruelles, ressemblent beaucoup aux tableaux de Hollande par van der Heyden. Les femmes, bien plus nombreuses que les hommes, accomplissent les tâches pénibles. Les aïeules, harpies caquetantes, poings sur la hanche, ont une dégaine tout à fait à elles; elles semblent nues, même sous leurs jupons, leurs jambes s'exhibent au-dessus du mollet; on croirait qu'elles n'ont point eu de jeunesse, ne sont pas nées d'une femme ni faites pour les hommes; mûres tout de suite; à leur nez bossué pend une larme de tabac à priser; elles sont marron, ridées, sans nulle autre occupation sur terre que d'invectiver, pousser des brouettes, haler à la corde des barques, et couvrir d'anathèmes Napoléon. Nous louâmes une berline pour aller à Paris — « une guinée chaque roue ». — En gravissant la « côte de Janval », nous nous retournâmes, et ce fut alors le magnifique panorama de la ville et de la mer s'enfonçant sous le soleil du matin. Jour de marché; la gent campagnarde s'entassait sur la place, en costumes multicolores d'une grande variété, cotillons cramoisis, hauts bonnets d'argent. Ces paysannes, quoique l'air surmené, avaient quelque chose d'extrêmement gentil et doux en leurs manières, et leur voix exerçait une réelle fascination. La campagne, des lieues et des lieues d'affilée, était découverte, un océan de blé, d'orge, de seigle, de larges routes bordées de pommiers. La terre semble demander à peine de culture...

Le paysage, jusqu'aux portes de la « vénérable cité de Rouen » exalte Haydon.

« D'après ce que nous voyions en France, nous pouvions imaginer la Hollande : Rembrandt et Téniers n'eurent qu'à copier ce qui se présentait à eux, presque sans avoir à choisir. » Mais les deux peintres touristes, quoique soulevés d'enthousiasme et disant « mon Dieu, mon Dieu, quel fol, ce Napoléon, d'avoir perdu un tel pays », moquent nos costumes, nos traits nationaux, lesquels étonneront toujours les étrangers : le laisser-aller, les « bad-manners », la saleté.

Notre appartement (dans un hôtel rouennais) illustrait à la perfection le caractère français : d'élégants sofas de satin, mais un parquet graisseux; de beaux rideaux, mais un lit dégoûtant; une cheminée de marbre, une pendule et des candélabres à figures d'amours en bronze doré, mais couronnant un foyer plein de cendres de bois, jamais nettoyé et que l'on ne comptait plus vider. La patronne se présenta à nous en bonnet de dentelle, mais les mains noires, et en bas; près de la cuisine, la cour n'était que crottin de cheval, accumulé depuis plusieurs mois.

Wilkie jette à terre édredon et couvertures, traversin et autres « articles » de notre « couchage » provincial d'antan... et d'aujourd'hui. Pourtant, ces messieurs — « des milords », croit-on — reluquent avec convoitise Rose-Amande, une fille de chambre aux yeux de braise, qui ensorcelle Haydon. Pour lui, toutes les Françaises ont des prunelles noires. Rose-Amande ne veut rien entendre de ses galantes propositions : c'est que les molettes d'un hussard, à l'uniforme tintinnabulant d'aiguillettes et de médailles, annoncent que le dieu Mars s'impatiente dans la pièce voisine. Adieu Rose-Amande!

Le coche emmène Haydon et ses compagnons à la Grand'-ville, par Magny, où ils assistent à un bal champêtre, puis Pontoise. Enfin ils pénètrent à Paris par Saint-Denis, non sans avoir fait un détour afin de considérer le théâtre de la bataille pour Paris. Nous sommes en 1814. Ici, Haydon positivement prend le mors aux dents, il ne se possède plus, lâche le pauvre Wilkie fourbu déjà et malade. Quoique la *Transfiguration* de Raphaël (qui d'ailleurs le déçoit) l'appelle au Louvre, il erre par les rues, va à la Comédie-Française entendre l'*Hamlet* de Ducis. Quand le roi dit au prince de Danemark :

« *Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs* » et « l'*Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde* », le parterre applaudit frénétiquement : « Bravo, bravo! A bas les English! » et on désigne les spectateurs britanniques. Une rixe s'ensuit. Comme par hasard, Haydon déclare que nos jeunes gens eurent le dessous, et ces lâches gamins dont les épaules avaient touché la poussière, ont feint d'être morts, par crainte d'une plus sévère bastonnade,

Le mémorialiste trahit sa gêne à chaque paragraphe de son journal; l'intérêt, l'admiration percent, à travers des couplets de dédain et d'indignation. *Liberté, Égalité, Fraternité*? Ces entités que nous voulons imposer au monde, et qui se lisent sur les murs, quel scandale, quelle infamie! Et on les y laisse comme si l'Assemblée Nationale n'avait pas fait faillite!

Quiconque lira, dans l'autobiographie, le résumé du séjour à Paris durant le mois de juin 1814, s'étonnera qu'il n'en existe pas de traduction. Les notes quodidiennes doivent être un trésor de renseignements sur ces jours stupéfiants. Que Haydon mette en scène des gens du peuple, des soldats, le gouverneur du château de Vincennes, d'anciens serviteurs de Napoléon; qu'il visite la Malmaison, Fontainebleau, des châteaux princiers, des hôtels particuliers : aucune de ses réflexions qui ne soit marquée au coin d'une intelligence hors de pair, de l'humour le plus bouffon, du bon sens, quoique la passion l'enflamme.

Le critique d'art est de même qualité, quand ses illustres confrères les peintres, dont le baron Gérard, lui montrent leurs ateliers, ou quand il se promène dans nos musées. Sur Rubens, entre autres, ou Titien, ou Tintoret, il dit des choses surprenantes, venant d'un artiste de son époque. S'il est vrai qu'il ait été médiocre portraitiste, au pinceau, — ce que je ne puis contrôler, — quels portraits à la plume ne nous a-t-il pas légués! Tout vit, remue, parle juste, dans ses croquis. On suit, au cours de ses pérégrinations, l'observateur infatigable. Il veut tout voir, tout écouter. Lisez ses récits des processions de la Fête-Dieu; les Tuileries, où il aperçoit le Roi qui se rend à la messe avec le duc et la duchesse d'Angoulême, escortés de Moncey, d'Augereau, du renégat Marmont

qui tient la traîne de Sa Majesté, ce dont le cœur altier du « peintre d'histoire » s'indigne. Ce dimanche-là, c'est le premier, depuis les mois tragiques, que les boutiquiers ferment leurs magasins. Vive le Roi! La paix est dans l'air; le soir, nos Anglais vont au Cirque Olympique :

Wilkie et moi vîmes une douce (*sweet*) Englishwoman, sans affectation et de formes belles. Vraiment, pour la première fois je sentais mon cœur réchauffé, depuis que nous étions à Paris. Hormis une madame de Launay, je n'avais pas vu de femme belle (*a beautiful woman*). Les façons des Françaises sont exquises; mais elles ont toutes plus ou moins de duvet (*beard*, barbe), ce qui détruit leur grâce et le charme de leurs yeux. La mode les enveloppant alors de fanfreluches, tulle, dentelle, capelines, elles avaient l'air de squelettes enjuponnés. Jamais je n'ai mieux compris la supériorité incontestable de la femme anglaise.

Mais nous sentons que le reproche qu'il fait à nos femmes c'est que l'on ne puisse avoir confiance en elles. Pas plus qu'en nos hommes, d'ailleurs.

Les Russes, les Cosaques distraient un peu trop nos deux peintres de la contemplation de ce Raphaël alors au Louvre : la *Transfiguration*; mais, dit Haydon, il ne pouvait en être autrement : On ne retrouverait plus, si près de soi, en un amalgame bigarré, des Tartares, des Orientaux avec leur cavalerie, leurs mœurs. Officiers et soldats flânaient au Louvre, surpris par les statues et les tableaux : la Vénus, l'Apollon, le Laocoon. Chaque pas dans Paris, découvrait les traces d'un meurtre, de quelque forfait de la Révolution; tout respirait « un air d'esclavage doré et d'éclat sanglant ». Les femmes avaient une grâce agile, les hommes la tournure de bandits dépenaillés, les soldats « cette fierté raffinée, qui font de Paris la capitale d'une nation chez laquelle des vices et des vertus incompatibles sont amalgamés plus que chez aucune autre ». Avec tout cela, l'aveu d'une vanité blessée, d'une exaspération refoulée, qui était bien naturelle alors. Coude à coude avec des officiers russes, autrichiens, prussiens et anglais, les débris de l'armée de Napoléon, pleins de superbe, leur mine reflétant une gloire abolie et l'esprit de représailles. « Ils vous communiquaient le frisson du sublime. On sentait nettement qu'ils saisiraient la première occasion de reprendre leur position ».

La rue Saint-Honoré offrait la plus étonnante des images : chefs de tribu du Don en leurs larges habits, suivant leurs chevaux avec une cadence qui faisait saillir leurs muscles à chaque enjambée; les sauvages cosaques à moitié nus, leur ceinturon garni de pistolets, de haches et de montres, dégoûtants et en loques, juchés sur d'efflanqués poneys gris; les gardes du Tsar, la taille pincée comme guêpes, géants qui se pavanent en maîtres. Les Français, en passant près d'eux, juraient entre leurs dents. Il y avait encore l'officier anglais, grand garçon aux amples épaules, le pesant Autrichien, le Prussien tiré à quatre épingles. Par-ci par-là, un Tartare Baskir coiffé du haut bonnet phrygien, avec l'arc et les flèches, condescendait à reluquer, du haut de son cheval, les grisettes aux yeux noirs circulant au milieu des Juifs, des Mahométans, des Chrétiens de toute provenance. Et c'était un panorama éblouissant, du matin au soir.

... Le miroir, par ailleurs, de l'Europe désolée. Aucun cocher de fiacre, garçon de café ou citoyen de moyenne classe, qui n'eût été meurtri, privé d'un membre dans une bataille... Un jeune conscrit me disait : « Oh! monsieur, quand Napoléon eût été à court de mâles pour faire la guerre, il aurait enrégimenté les animaux. » Les Français avaient l'esprit plus martial que nous, une sorte d'instinct belliqueux s'attestait dans toutes les classes; sortis de l'école pour se battre sur les champs de bataille, ils causaient de la guerre comme si ses abominations étaient constitutives de la vie des peuples, au même titre que le climat...

La visite de Haydon à Versailles serait à citer en entier. Voici la chambre de Napoléon, avec *Austerlitz*, *Marengo*, *Friedland*, en caractères dorés sur les tentures, et des trophées, et des *N. N. N.* ceints de lauriers...

Ce n'était pas un étroit égoïsme qui guidait l'Empereur dans le choix de ces décors, mais le désir de stimuler son imagination par des symboles extérieurs. D'autre part, quand il faisait mettre des *N.* tout autour du Louvre et de l'autel de Notre-Dame, son dessein, très réfléchi, était de frapper à tous les instants les yeux et l'imagination du peuple...

Les affinités du pauvre Benjamin, non encore découragé par l'expérience, avec l'Aigle aux serres coupées, avec le poète de l'épopée mondiale, ses sympathies secrètes, se décèlent malgré lui... Napoléon l'attendrissait.

***

Quelle était sa position dans le monde? Comment s'y était-il introduit? On l'a taxé de snobisme; mais nous avons marqué que tous ses compatriotes, ceux-là mêmes de la basse *middle-class*, s'évertuent à copier les manières, la tenue de l'aristocratie; aussi bien, est-ce en Angleterre que les gens semblent le mieux éduqués, polis et respectueux d'autrui. Sans l'aide de la haute société (un peu moins aujourd'hui qu'au XIXe siècle), un artiste, un peintre surtout ne peut réussir. Il lui faudra être portraitiste, ou feindre de vouloir l'être, pour se rapprocher de ces richards, de ces nobles châtelains qui ont toujours quelque enfant, quelque parent à faire représenter comme de vrais princes, pour leur galerie à la campagne, quand ce n'est pas eux-mêmes en « robes » de pair, en uniforme de lieutenant de leur *county*, et ces tenues de circonstance que leurs armoires conservent dans la naphtaline. Si l'on n'est bel homme, causeur délicieux, on n'est point propre à devenir le compagnon de ces oisifs paresseux auxquels on raconte des anecdotes, impose des lectures, qu'on instruit malgré eux, et enfin chez qui « l'on rencontre le dessus du panier de la politique, des lettres et de l'art ». Organiser des fêtes, donner des conseils de goût, c'est encore l'attribut de ces roturiers intellectuels que le seigneur et sa *Ladyship* comptent parmi l'innombrable domesticité de leurs résidences fastueuses.

Après « l'heureuse période » (oui, heureuse, « car sans responsabilité ») d'une vie modeste avec sa brave Lizz qui tenait tête à des causeurs tels que Wilkie, du Fresne, Dr Millingen, Mac-Clagen, Haydon abandonne le bon thé, les grosses tasses de sa maison (Rathbone Place, Londres) pour les demeures des grands. C'est un régal d'art, proclamons-le, que de séjourner dans ces propriétés ancestrales bondées d'œuvres admirables — de vrais musées — où se sont depuis cinquante ans alimentées les collections des milliardaires des États-Unis. Rien sur terre ne ressemble à ces domaines très nombreux en Angleterre, où l'on croirait que la vie ne doive jamais changer.

Les « bonnes manières », la façon de se vêtir, il a dû les

perfectionner au contact des « squires » sportifs. Au breakfast des matins de chasse, les aînés ne manquent pas de rappeler à l'ordre l'intrus qui cause à table, tend sa main avant qu'on l'y autorise, et a mis à son col une cravate de ville. Ne pas couper une grappe de raisin par en haut, ne pas prier un voisin de vous passer le sucre, modérer son rire et sa voix : les menus rites puérils d'un code sacro-saint parmi les gentlemen. Ne pas poser de « questions personnelles »! Or Haydon non seulement en accablait ses protecteurs, mais il se *poussait* par tous les moyens. Avant de réaliser son idée fixe, à savoir de peindre une effigie de Nelson, il quêtait des commandes, en suggérait à tout personnage qu'il voyait « influential ».

Le portrait ira toujours. La vanité, la bêtise et la richesse voudront toujours se faire peindre. Le portrait est indépendant de l'art et a peu à faire avec lui. C'est une des manufactures de l'Angleterre. En quelque lieu qu'il aille, l'Anglais colonisateur portera avec lui l'institution du jury, les courses de chevaux et la peinture de portrait.

Lord Mulgrave, dès 1807, avait distingué Haydon.

La *season* s'ouvrit. My Lord s'installa en ville, Jackson m'apporta de sa part une invitation à dîner en famille : lady Mulgrave, l'Hon. Augustus Phipps, lord Normanby, encore enfant, Jackson, Wilkie, et moi complétions la liste. Pendant le dessert, nous causâmes poésie. Lord Mulgrave n'admirait pas Milton; Pitt ayant en vain tâché de le convaincre du génie de Milton, je défendis ce grand poète... Comme Mulgrave avait bon caractère, il éclata de rire pour clore l'incident, mais en un semblant de triomphe... Pour plaire à my Lord, Jackson se poudrait les cheveux à ces dîners; Wilkie de même, mais Whitbread le moqua si cruellement que David ne récidiva plus... Mulgrave était un Tory et un complet John Bull...

A ce moment, les Whigs furent renversés, et le duc de Portland formant un cabinet, il octroya à lord Mulgrave l'Amirauté. Nous prîmes l'habitude de dîner à l'*Admiralty* et ce fut toujours avec plaisir. Nous y lançâmes nos *chapeaux bas* (en français dans le texte), fîmes les dandies et les jolis-cœurs, eûmes nos noms dans le *Morning Post* en tant que convives du Premier Lord, rencontrâmes des grandes dames, des généraux et des lords chambellans, hommes de génie ou sans génie. Quand le repas était annoncé, my Lord, sitôt les personnages d'un rang supérieur au nôtre mis en marche vers la salle à manger, s'adressait à moi pompeusement : Les *Peintres d'Histoire*, d'abord. Haydon, offrez votre bras à...

... Et on sent que le pauvre diable se rengorgeait.

Une partie importante du *Journal* se réfère aux relations sociales de Benjamin. Notons, avant de poursuivre, ce mot de convive et de portraitiste aimable par profession : « Le néant de la conversation, les bêtises que l'on peut proférer! »

On le verrait plus tard, ayant fait feu de tout bois dans ses périodes d'embarras financiers précédant la totale misère, perdu de dettes, car sa bourse était le « tonneau des Danaïdes », poursuivre son dessein, solliciter le patronage de l'État, assommer de placets, de suppliques, les ministres et les Chambres. En 1828, le duc de Wellington étant depuis peu au pouvoir, Haydon le bombarde d'épîtres et ce commerce épistolaire allait durer près de vingt ans, car le duc, « en son style lacédémonien », répondait sans faute à l'importun; du moins lui accusait réception de ses lettres. Avec sa prolixité habituelle, Haydon lui soumet des plans d'encouragement pour les arts, et le ministre réplique par de ces courtes notes si célèbres en son pays : « Le duc de Wellington présente ses compliments à Mr. Haydon. Il demande la permission de réserver son opinion jusqu'à ce qu'on lui ait montré un plan pratique. » Les amis du pauvre fou observaient : « Attendez que le pays soit tranquille », ce qui provoquait cette exclamation magnifique : « Florence était-elle jamais tranquille? Et Rome? Et Venise? Et Pise? Et Athènes? Non. Toujours en bataille, et cependant, les Arts y florissaient avec éclat[1]. »

C'est alors que Benjamin Robert composait son *Xénophon* et sa *Retraite des Dix mille*, et il se mettait à genoux, terminait ainsi sa prière :

Que Dieu te protège. Si tu perds courage, souviens-toi de Xénophon après la mort de Cyrus, et de Cortès en Amérique.

1. L'artiste à la longue a raison du vainqueur de Waterloo, obtient pour le moins que Sa Grâce pose pour un portrait, au château de Walmer. Cette visite est un des principaux exploits de Haydon. Le *Journal* s'enfle de notes. Le duc parle, il bâille, on le voit de face, de profil, de trois quarts. Il discourt : « Le duc s'est mis à parler de la campagne d'Espagne. Selon lui l'état de nature c'est le pillage. La société n'est fondée que sur la sécurité de la propriété, ce pourquoi les hommes se sont associés. L'Anglais veut avoir un chez lui où il rentre coucher. Nos soldats devenaient ingouvernables en Espagne... Les Français et les Espagnols couchent n'importe où, c'est dans leurs mœurs de n'avoir pas de *home*... » (!) et Wellington ajoute, en pensant à la France, sans doute : « Nous retournons rapidement à l'état de nature... » Mais, Haydon l'avoue, le grand soldat branlait de la tête, déclinait. Ses radotages lui semblaient néanmoins sublimes.

« Puis il écrivait dans son journal :

Je viens d'achever le misérable portrait d'une pâle et maigre créature qui se mordait les lèvres pour y appeler la couleur, arrangeait ses cheveux et me demandait *si je ne lui trouvais pas l'œil bon.*

Quel atroce apprentissage mondain dut être celui de Haydon dans ses séjours à la campagne, où le portraitiste le plus populaire (ce qu'il ne fut oncques), un Lawrence (qu'il méprisait), ou un John Sargent (qu'il eût nargué), n'obtient une heure de pose qu'avec grand'peine, entre une partie de billard, de tennis ou de golf, des repas massifs, des beuveries endormantes. Tant de complaisances, d'impatientes manigances, d'attaques brusquées et le dépit du portraitiste malgré soi, pour quelles fins? Pour que le gouvernement encourage les jeunes peintres par la commande de fresques, sujets historiques, nationaux, destinées aux murailles du Parlement, et se voir, lui, le champion valeureux du Grand Art, grugé de ces commandes, qui seront accordées à de bas concurrents! C'est que ceux-ci n'avaient point insulté comme lui les *Royal Academicians*. Alors Haydon se console ainsi : il sera un Luther, un John Knox de l'art.

Grâce à cette disposition mystique qui rend parfois un son si burlesque dans son *Journal*, Benjamin Robert entretenait « une cordiale intimité avec la Divinité[1] ». Il n'admettait pas qu'un grand esprit pût consentir à sa propre défaite. Dieu, Napoléon, Nelson, Wellington, Haydon lui semblaient tous de la même pure essence. Sa pensée voletait sans répit autour de ces noms illustres; et sa « foi dans le Très-Haut » n'était pas toujours injustifiée, quoique la pauvre Mrs. Haydon sourît quand il l'implorait de partager cette confiance. Il quittait sa maison, le matin, tandis que ses enfants pleuraient ou se flanquaient des torgnoles, que la mère grondait; il déambulait, le ventre vide, du Mont-de-Piété au logis d'un prêteur, rentrait à la nuit, « éreinté, coassant sa plainte, couvert de boue, à l'heure où, l'espérance ayant fui, une lettre arrivait, celle de Lord Grey, avec un chèque dedans. Une fois encore le ménage était sauvé. »

Comme distration en sa géhenne, il avait ses amis Words-

1. Virginia Woolf.

worth, ou bien Scott, Keats, Lamb, avec lesquels il soupait et bavardait, car il faisait des rétablissements, de la voltige comme un vigoureux et frénétique dauphin, dans l'océan des idées.

Je ne me sens jamais seul, écrit-il. Avec mes visions des héros antiques, du Christ, mes doctrines esthétiques, mes thèmes humoristiques, mes spéculations transcendantales et leurs déductions, mes pamphlets contre l'Académie et mes cuisants ressouvenirs; mes petits, tous pendus à mon corps, je peine, j'écris, je m'écroule dans le sommeil, en me lamentant d'être mortel...

Cueillons en passant cet échantillon touchant et burlesque du *Journal Quotidien*, 1808, donc de la période préparatoire aux équipées quichottesques de notre chevalier — qui fut en même temps un Sancho Pança pour le bon sens.

14 *décembre*. — Été à l'église après breakfast avec Wilkie. Sydney Smith prêcha sur la conversion de saint Paul. Si sa vision et sa conversion furent le produit du cerveau en ébullition d'un fanatique, c'était la première fois, selon Sydney Smith, que la folie donnait une direction aux aspirations d'un individu. Il décrivit le fanatisme comme un manque de perception des divers sentiments et coutumes de la race humaine. Je n'ai jamais entendu un orateur plus éloquent. Je passai l'après-midi à condenser mes théories sur l'art, à l'intention de M. Hoare qui collaborait à l'*Encyclopédie britannique*.

5 *décembre*. — Contraint de courir à la City parce que, l'armure que j'avais empruntée à la Tour de Londres s'étant rouillée, il me faut consulter un armurier. Le ventre vide, mourant de faim, je vais entrer au Peel's coffee house du Strand... Mais d'avaler une soupe au milieu du jour me frappe comme si ridicule, que je me contiens, de peur de rencontrer le spectre de Michel Angelo qui me crierait : « Haydon! Haydon! paresseux coquin, est-ce là le chemin de la Gloire? (*to eminence*) ». Tout de même j'entrai... J'avais dû aller à l'Academy tout de suite, chercher Wilkie. Il l'avait déjà quittée, de sorte que je pus rentrer chez moi, bien aise d'échapper aux discussions de ces Écossais argumentateurs...

Son dédain de ces peintres prosaïques et de leurs médiocres activités le hérisse, le porte aux pires extravagances; il les persécute sans merci, se met dans de telles furies, que ses nerfs se rompent. Lord Mulgrave s'en inquiète, lui propose un voyage en mer sur les côtes sud, l'emmène chez lui à la campagne. La flotte russe est en vue de Plymouth (1809). Haydon tressaille : voici *de la grandeur!* Un citoyen anglais,

fier d'être sur le *Man-of-war Caledonia*, 120 canons, a la joie de mépriser des marins russes visibles dans le lointain,

avec leurs sales *mustachios* rouges, certains en casquettes de crin, d'autres en vareuses vertes, ou sans rien du tout... Quand ils rient, ce sont des animaux...

O vous, splendide ceinture de l'île de Wight! Le soleil se couche dans une gloire, étend comme un éventail ses teintes bigarrées dans une éternité spatiale. Le soir approche et la lune, vue en transparence, se dévêt peu à peu; sa lueur brille sur les voiles des vaisseaux au loin. Dans le ciel parfaitement pur et bleu, parfois des vapeurs, comme une toison, déroulent lentement leurs mèches à travers les scintillantes étoiles...

Mais, hélas, notre lyrique, s'il décrivait à la plume de tels phénomènes atmosphériques profondément sentis, il n'était point un Turner; et il voulait être plus que cela...

***

Quelques événements, qu'il faudrait raconter en détail, galvanisèrent Haydon, trop de fois déprimé par ses aventures domestiques et par celles du « peintre d'histoire » qu'il s'entêtait à être : son mariage avec Lizz, l'achat des marbres du Parthénon par lord Elgin, et l'exposition particulière de l'*Entrée à Jérusalem*. Il raconte ses émotions, ses doutes, ses allégresses juvéniles. Le banquier T. Coutts lui prêta la somme nécessaire pour louer une salle, organiser une exposition. Les tickets d'admission produisirent 1 760 livres sterling, ou 44 000 francs, absorbés d'avance par les dettes accumulées. Sa toile, ensuite, portée par le succès, lui valut, à Edimbourg, 23 000 autres francs; au total 67 000 francs qui tombèrent dans le puits où il semblait jeter malgré lui tout le pécule que sa femme aurait si bien employé. Il s'habitue à vivre avec ses dettes, « comme on le fait avec de longues maladies ».

Je le vois bien, ce que j'ai de mieux à faire c'est d'en prendre mon parti et de saisir au vol mes minutes de liberté, pour peindre.

Si son union lui redonne quelque calme, l'affreuse pauvreté s'assied soudain à son chevet.

Je suis allé chez plusieurs créanciers, leur représentant ma situation sans issue. Une fois le cœur soulagé, je suis rentré chez moi au pas de course, porté sur les ailes de mes ardentes aspirations. J'embrassai ma chère femme, mon tableau dans l'atelier me parut terrible et sublime.

(Quelle toile? *Le Jésus au Jardin des Oliviers*? N'importe! Il en pond à la douzaine.)

Mes personnages avaient tous l'air si occupés, si appliqués à leur besogne! Et quand je songe à tous les tracas au milieu desquels mon œuvre s'est formée, je demeure réellement confondu. Je suis né pour être ballotté par les vagues, soulevé par l'une, abattu par une autre.

Quand il habille un mannequin, au lieu du gentleman qui refuse de poser en personne, il est déchiré :

O ma pauvre poupée! Toi qui portas la robe du Christ et le linceul de Lazare, le manteau du centurion et les draperies de Nestor, te voir déshonorée par un gilet et une redingote! Elle a l'air de sentir ma peine, elle baisse la tête, a honte de me regarder en face... Napoléon disait bien qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule.

Mais les amateurs de sujets de Keepsake et de magazines de sport, de tableautins pour Christmas, ne veulent plus de Jérusalems, de Lazares. Fuselli est mort; morte la « grande peinture ». Bientôt Haydon mettra « au clou » ses chers dessins, ses livres, voire ses mannequins de son articulés.

Je puis à la rigueur me passer d'un mannequin; mais non vivre sans le vieil Homère, cet énorme, spontané, sincère, immortel et illustre esprit. Salut à toi, illustre aveugle, sublime mendiant!

Après une journée d'oubli du monde en compagnie des marbres sauvés de la ruine par lord Elgin, Haydon écrit :

Quelle félicité ce devait être de pénétrer dans un temple grec, à la source d'une rivière cachée au fond d'un bosquet, et d'y contempler les statues divines! Quel peuple artiste, celui-là! Du moins son esprit s'épandait à sa guise en une ravissante méditation...

Et il compare ces divinités de l'Hellade à ses modèles :

Un rognon de bœuf succède à un autre sur le tréteau; un sujet stupide, puis en vient un autre encore. Les femmes pincent la bouche pour paraître jolies, les hommes se mordent les lèvres pour y amener le rouge...

Que ne se vengeait-il de ceux-là en caricaturiste, au lieu de se traîner aux pieds de sir Robert Peel afin qu'il lui fît commander un *Napoléon à Sainte-Hélène*? Il est vrai que la gravure a popularisé cette ultime tentative de « faire sublime ». Mais l'estampe elle-même, où est-elle? Dans les lingeries et les *servants' halls* des châteaux avec le *Déluge, Pharaon, Josué arrêtant le soleil*, mezzo-tintes de ce Gustave Doré avant la lettre que fut l'Anglais Martin[1].

***

Ce qu'il y a de plus poignant dans le cas de Benjamin-Robert, n'est-ce pas son impuissance à appliquer à son esthétique réalisée par son pinceau, l'admirable sens critique dont il fait montre en tant de ses pages? Nous l'avons vu devant les chefs-d'œuvres du Parthénon. Le voici devant les tableaux de Martin et de Danby, ses contemporains, on pourrait dire d'autres Haydon, mais moins ambitieux.

Martin et Danby sont des hommes d'une imagination extraordinaire, mais *des enfants pour la peinture*. Leurs tableaux paraissent toujours comme si un gamin d'une fantaisie prodigieuse avait pris une brosse enduite de couleurs pour « extérioriser » ses inventions.

1. Ne posez pas pour Haydon, vous qui n'êtes point un Wellington ou un Nelson! Le *Journal* relate toutes les phases que traversa la peinture de Wellington et de son cheval *Copenhague*. Le duc-soldat refuse de prêter ses uniformes; il préfère venir en personne au studio, mais qu'on ne l'importune plus; il en a assez de correspondre à propos des séances : « Le duc de Wellington présente ses compliments à Mr. Haydon. Il espère qu'il va cesser d'avoir à lui écrire. Le duc ignore tout de la toile que Mr. Haydon a le projet d'exécuter... » Lord Fitzroy s'entremet, ainsi que sa fille, experte en chevaux. Celle-ci corrige le dessin de ce palefroi illustre, que l'artiste a représenté « trop court » et « trop en jambes ». Le comte d'Orsay saisit le pinceau pour corriger aussi la silhouette de *Copenhague*. « D'Orsay, venu chez moi, m'a indiqué quelques retouches à faire au cheval, vérifiant la justesse des remarques de Fitzroy, de dimanche dernier. Je m'appliquai à les faire. Mais d'Orsay se saisit de ma brosse, avec sa main gantée de dandy (ce qui me glaça le cœur) et il abaissa l'arrière-train en le cachant par un pan de ciel. Était-il bien mis! Manteau blanc, cravate de satin bleu, les cheveux pommadés et frisant, chapeau de la plus pure ligne et matière, gants parfumés à l'eau de Cologne et à l'eau de jasmin, la peau couleur de primevère, peau tendue, unie. En cet équipage de dandy, il empoigna donc le sale pinceau gluant, et ennoblit *Copenhague* grâce au nuage du fond. Après le départ de d'Orsay, je m'écriai : « Ah! Non! Ce n'est pas à un Français de retoucher *Copenhague*. » Et j'effaçai tout ce qu'il avait fait, me remis à l'ouvrage en me souvenant de ses critiques. »

De sir Thomas Lawrence, il dit :

Lawrence est mort. Il était fait pour son siècle et son siècle pour lui. Ses hommes sont tous gentlemen avec un air à la mode, ses femmes sont délicates mais peu modestes, belles mais point naturelles. Elles veulent qu'on les regarde, n'ont pas cet aspect de vertu et de noblesse que respirent celles de Reynolds... qui ont l'air d'hésiter à se laisser portraicturer...

Haydon réussit brillamment comme conférencier et professeur, donna des cours à Liverpool, Manchester, et autres villes d'Angleterre. Je crois que les textes se sont perdus, je ne connais rien de ces leçons, si ce n'est que l'esthéticien s'y surpassa. Comment en eût-il été autrement? Suffiraient ses pages sur les œuvres de Phidias pour suggérer la hauteur de vues où s'élevait parfois notre homme, si absurde ailleurs. De sa « croisade en faveur des marbres du Parthénon », voyons ce qu'au milieu du XIXe siècle écrivait John Lemoinne, le public ayant tenu lord Elgin pour un criminel.

On appelle *Elgin marbles* ceux arrachés au fronton du Parthénon par les soins de l'ambassadeur auprès de la Porte, au début du siècle, et qui ont été transportés au Musée Britannique où on peut les voir aujourd'hui. Depuis lors, lord Elgin a acquis une immortalité dans le genre de celle d'Erostrate. Byron a donné le signal en allant lui-même écrire au haut du Parthénon ces mots : *Quod non fecerunt Gothi, hoc fecerunt Scoti*; et il n'est pas un poète, pas un artiste, pas un touriste qui, en touchant le sol d'Athènes, n'y ramasse une pierre pour la jeter à la mémoire du profanateur. Cette réprobation universelle prend son origine dans un sentiment noble et juste, nous le reconnaissons volontiers, car il est certain que la vraie patrie des statues de Phidias est le ciel harmonieux et clair de la Grèce et que ces beautés exilées doivent grelotter dans les galeries humides de Londres. Je suis d'ailleurs de ceux qui pensent qu'au point de vue absolu les poètes ont toujours raison; ils ne se trompent que dans l'application. Ainsi lord Elgin portera toujours le poids de la malédiction qui s'attache au sacrilège; et cependant cela n'empêche pas qu'en réalité il ait été un sauveur; non seulement sauveur, mais un révélateur.

Ce malheureux Elgin est véritablement une victime des poètes, et pour comble de malheur, il ne fut pas même dédommagé de ses sacrifices à l'idéal. Si nous avions un reproche à lui faire, ce serait de n'avoir pas apporté ces dépouilles opimes à Paris où elles auraient été reconnues et adorées. Il fallut qu'il se rencontrât en Angleterre un homme

d'un grand génie critique et d'une grande vertu d'enthousiasme pour forcer ses compatriotes à reconnaître la beauté divine et à se prosterner devant elle; ce fut une histoire curieuse que celle des batailles que B. R. Haydon fut obligé de livrer pour établir l'authenticité de ces marbres.

Il faut se rappeler d'abord que la Grèce était sous la domination turque, et que les Turcs ont peu de respect pour la représentation de la forme humaine. Les derniers chefs-d'œuvre de l'art antique étaient donc *in partibus infidelium.* Lord Elgin, nommé ambassadeur en 1800, obtint l'autorisation de faire mouler ce qu'il y avait de plus précieux à Athènes, monuments et inscriptions.

Mais — écrit Haydon — quand ses praticiens lui eurent dit les ravages quotidiens commis par les Turcs et ajoutèrent que pendant leur séjour ils voyaient dégrader des morceaux, tirer des coups de fusil sur les marbres et en faire des matériaux pour bâtir des maisons,... quand il apprit que tous les voyageurs anglais de passage à Athènes, avec leur passion pour les petits cailloux, brisaient des bras et des nez pour les emporter comme curiosités, il conclut logiquement qu'à ce train de vandalisme, au bout de cinquante ans, il ne subsisterait plus rien de ces merveilles.

Ce fut après cinq ans de travaux et de fouilles que le tout fut transporté au Pirée, puis embarqué. Mais, comme si les pures filles de l'art hellénique eussent quitté avec désespoir leur radieuse patrie, et préféré la mort aux embrassements de l'étranger, en sortant du port, elles se précipitèrent dans la mer, c'est-à-dire que le navire coula avec toute sa cargaison. Il fallut recruter sur la côte de l'Asie Mineure une troupe de plongeurs, et, avec une immense peine, ces divinités purent être repêchées.

Arrivées à Londres, elles ne rencontrèrent d'abord que des aveugles. Les hommes qui régnaient alors dans la critique ne voulurent pas les reconnaître et dirent à Elgin qu'il avait perdu son temps et ses peines, ces prétendus Grecs étant des Romains de l'époque d'Hadrien. Elgin relégua ses trésors dans un magasin où ils demeurèrent huit ans sans lumière et sans gloire...

Là, en effet, Haydon reçut le coup de grâce. Ce fut son chemin de Damas : les règles éternelles du Beau lui étaient révélées. Écoutons-le raconter sa première impression :

Mon cœur se mit à vibrer... Oh! comme je remerciai Dieu de m'avoir préparé par mes études antérieures à comprendre tout cela! Je prévis l'avenir; que ces marbres seraient tenus pour les plus belles choses sur terre, qu'ils renverseraient le faux idéal où la nature n'était pour

rien, et établiraient le *vrai beau* dont la nature seule est la base. Ce fut comme si une lumière céleste avait illuminé mon âme, je sentis que ces chefs-d'œuvre allaient enfin tirer des ténèbres l'art occidental... J'en rêvai toute la nuit, me levai à cinq heures avec la fièvre; me mis à dessiner le *Thésée* de mémoire, et je sentis que je *comprenais*.

Il dessine douze, quinze heures par jour, reste parfois jusqu'à minuit, une bougie et sa palette d'une main, dessinant de l'autre. Le gardien, qui avait sommeil, boutait dehors Haydon, secouant son extatique immobilité. Comparant dans son studio les dessins qu'il vient de faire, il s'exclame :

Je le crois, la possession de ces exemples sublimes est *le plus grand des bonheurs qui soient jamais échus à l'Angleterre*. Qu'on m'imagine plaçant une flamme vacillante à terre, ou au-dessus du puissant Thésée, et une large, vaste et silencieuse ombre, profonde et noire, s'étendant à travers la salle, pendant que çà et là quelque forme saillante, une tête tronquée, un torse de lutteur, comme animés, tremblaient avec la flamme de mon bougeoir, semblant prêts à se mouvoir, tant la vie y resplendissait d'évidence...

Après avoir lu l'apologie de Haydon, sir Thomas Lawrence lui dit : *C'est vous qui avez sauvé les marbres du Parthénon, mais vous vous êtes compromis à jamais*. Cela signifiait que les Académiciens ne lui accorderaient plus aucune aide, aucune faveur, aucun honneur : Il les avait trop exaspérés, insultés. En même temps, lord Elgin laissait en cette affaire quelques centaines de mille francs : des millions d'aujourd'hui.

***

Haydon s'enfonça dans la misère, dans la honte des furtifs emprunts d'argent. Ses dettes à son tapissier l'avaient fait mettre en prison, au moment que ragaillardi par l'exposition des œuvres de Reynolds, ravi de peindre la tête du *Jésus dans le Jardin des Oliviers* (1821) et frénétiquement amoureux de celle à qui il donna son nom, Haydon espérait encore tous les honneurs[1]. Mais depuis lors il avait vécu vingt-

1. L'épisode du procès avait-il eu une influence dissolvante sur sa morale? « Après avoir essuyé toutes les afflictions du besoin et des embarras, souvent sans un shilling, sans inspirer de confiance, maintenant que je suis florissant, je deviens une proie, un emblème qu'épient les yeux du public. Un fournisseur, eussé-je été de sa basse condition, se fût apitoyé sur mon cas, trop content de me prouver qu'il est brave homme. Mais la loi anglaise trop souvent flatte

cinq ans, de hautes et basses périodes tour à tour, assistant dans l'Abbaye de Westminster au couronnement de George IV, fort mêlé à la politique pour l'élaboration du *Reform bill*; rêvant que Michel-Ange s'introduisait dans son studio, lui « donnait une poignée de main ». Il se voit dans la Chapelle Sixtine conversant avec les Prophètes. Il peint pour sir Robert Peel son *Napoléon à Sainte-Hélène*, (mais on le lui paye une somme dérisoire), lit inlassablement le *Mémorial* du héros. Il reçoit une lettre de l'autre héros, le grand Gœthe, en remerciement des dessins faits par ses élèves d'après les marbres du Parthénon. Gœthe les a accrochés sur ses murs; mais faut-il que le peintre ait perdu la notion des valeurs, pour que le court billet, d'un ton si condescendant, lui semble « un immortel témoignage »; combien ne devait-il pas se sentir frustré d'estime, pour faire si grand esbrouffe à ce propos. Rien ne lui réussira plus; néanmoins il briguera. Il proposera au Gouvernement un plan en vue de remplacer la Royal Academy par une institution de son cru. Son tempérament est révolutionnaire, quoi qu'il en ait; il part en guerre contre les préjugés nationaux, les conventions, les institutions inamovibles. Or le même fou, comme on l'a vu, se roule aux pieds des grands qui sont les colonnes du temple d'où son esprit d'initiateur le fait exclure à chaque entreprise. Il n'est de ducs, de ministres, en qui il ne place ses espérances. A eux, il confiera ceux de ses nombreux fils qu'épargnèrent la maladie et la mort, marquant qu'il les souhaite « éduqués comme des gentlemen » (et ils le furent, du reste). Il peint des *Aristide*, des *Satan*, des *Alexandre*, des *Néron*, des *Curtius*, des *Adam et Ève*; rien ne se vend plus; il manquera de tout pour achever ses esquisses géniales[1];

l'instinct démocratique, et sert à attiser la jalousie contre le rang et le talent, plutôt à nourrir les Procureurs de la Couronne qu'aux fins supérieures de la Justice. Voici un gredin à qui j'avais payé 300 livres et qui, parce que j'ai employé un de ses confrères pour décorer ma chambre, me fait arrêter, par vengeance... »

1. En 1846, année de sa mort, on lit dans son Journal : « J'ai payé trop vite ce que je devais et me suis laissé sans un penny, à *nu*. Alors il me faut piocher, peindre, créer, emprunter, promettre de rendre et courir à ma toile, m'exalter, puis me réveiller de ce rêve enchanteur, pour m'occuper du boucher. Mais en Dieu j'ai foi. Si Napoléon s'était conduit en 1815 comme au 18 brumaire, il ne serait pas mort à Sainte-Hélène. »

brouillé avec David Wilkie lui-même, dont il méprisait la peinture de chevalet et le caractère bon enfant. Il ne reste devant lui que le suicide. Il s'était cru un surhomme. Peut-être en fut-il un...

Avant d'attenter à ses jours, le sort lui refuse une dernière joie de vanité. Le sculpteur Wyatt, qui modèle la fameuse mais affreuse statue de Wellington, l'invite à dîner dans le corps du cheval *Copenhague*. On y boirait à la santé de l'auteur, à la santé de l'animal et du cavalier. Mais ce jeudi 3 janvier, quelque prêteur furieux empêche Haydon de se rendre à l'atelier du statuaire, qui lui confie : « Ç'aurait été beau de pouvoir dire plus tard quand le monument sera dressé au haut de Constitutional Hill : « J'ai mangé dans le ventre du cheval. »

Le jour où il mit fin à une vie laborieuse et tourmentée par une imagination malade autant que par la misère, le malheureux Haydon sortit de grand matin; il rentra vers neuf heures, ayant l'air très abattu; une dernière ressource sur laquelle il avait compté lui manquait. Il s'enferma pour écrire, puis il revint voir sa femme qui allait partir pour la campagne. Il l'embrassa tendrement et retourna dans son atelier. Un moment après, sa femme et sa fille entendirent la détonation d'un pistolet. Comme on faisait l'exercice dans le Park, elles y prêtèrent peu d'attention[1].

Mrs. Haydon se mit en route sans se douter de ce qu'elle laissait derrière elle; mais bientôt sa fille, en pénétrant dans le studio, buta contre le corps du vieillard inanimé, baigné de sang. D'abord blessé à la tête, il s'était achevé en se faisant une affreuse blessure à la gorge avec un rasoir. Sa tête aux cheveux blancs maculés reposait sur un de ses bras; Haydon gisait au pied d'une toile colossale, œuvre à quoi il s'évertuait la veille encore : *Alfred le Grand*, ou *le Premier jury anglais*. Tout contre, sur une table, on découvrit le *Journal de ma Vie*, qui était ouvert à la page finale. On y lut : « Que Dieu me pardonne. Amen. » Un grand nombre de lettres, alentour, laissaient apercevoir une feuille manuscrite du peintre portant ce titre : « *Dernières pensées de B. R. Haydon, à dix heures du matin, le* 22 *juin* 1846. »

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

1. John Lemoinne.

LOUIS XIV

ET

LA MUSIQUE DE SON TEMPS

Les rois de France ont eu pour coutume immuable et séculaire de protéger les arts; en particulier, ils furent toujours entourés de musiciens et de musique. Ceux même qui n'avaient pas grand goût à cela ont toujours évité de manifester leur répugnance et se sont résignés à des obligations auxquelles les contraignait leur état; ils l'ont même fait la plupart du temps avec bonne grâce. Joinville rapporte que Saint-Louis, lorsqu'après le repas les ménétriers entraient portant leurs vielles, les écoutait patiemment jusqu'à ce qu'ils eussent fini de chanter la laisse; après quoi il se levait de table et se retirait pour s'absorber en des pensers plus austères. Louis XII, père du peuple, — ce bon roi qui a supprimé des impôts, — n'aurait voulu faire de peine à personne; il avait la voix la plus fausse de son royaume (comme plus tard Louis XV), et pourtant, pour faire plaisir à ses musiciens, il voulait chanter avec eux : pour le satisfaire, Josquin des Prés composa une chanson à quatre voix dans laquelle il pût faire sa partie; celle-ci consistait en une seule note : *Vox regis!* C'est Glaréan, un homme sérieux, une autorité musicologique, qui nous a conté l'anecdote. Et quand on demandait au dernier représentant de la monarchie légitime, Charles X, s'il aimait la musique, il répondait avec résignation : « Je ne la crains pas ». Ce prince avait toutes les audaces!

Qu'était-ce donc quand le roi avait vraiment du goût pour l'art imposé par l'étiquette? Faut-il rappeler Charles IX accueillant Roland de Lassus — le « plus que divin Orlande » — comme un égal, comme un frère? Louis XIII, a-t-on dit, consacrait plus de temps à l'organisation de ses divertissements qu'à la conduite des affaires publiques : il a composé la musique du ballet de la *Merlaison*; elle est perdue, mais une de ses chansons, *Amaryllis*, qu'ont recueillie ses contemporains des plus doctes, est encore répétée aujourd'hui. Chose curieuse, c'est sous le couvert d'un des Couperin (bien à tort!) qu'elle s'est répandue parmi le monde des violonistes.

Mais le grand patron, l'âme de la musique en son siècle, ce fut, sans contredit, Louis XIV. Soixante-douze ans de règne, c'était bien du temps pour faire du mal, s'il y eût été enclin; mais il avait le goût bon, et son influence ne fut que bienfaisante. Même il eut ce mérite assez rare, lui dont le labeur s'exerçait sur les plus grands sujets, de ne pas prétendre à pratiquer lui-même ce à quoi il n'était point destiné. Il n'a pas enrichi le répertoire de la musicologie par des anecdotes comme celle, bien connue, qu'il a fournie à l'histoire littéraire, quand, voulant s'amuser des courtisans, il feignit de les consulter sur des vers qu'il leur déclara par avance être fort méchants : « Il est vrai, sire, ils sont les plus méchants du monde. — Ils sont de moi. — Oh! ils sont admirables. » On a dit qu'il a composé l'air d'une Courante; mais, comme le conseillait Alceste, il s'est bien gardé de le montrer aux gens, et personne, à propos de musique, ne fut exposé par lui à prononcer des jugements téméraires.

Son rôle consista donc simplement à faire travailler les autres, à juger les résultats et à en tirer les conséquences qu'ils comportaient. Pouvait-il mieux faire? Et quoi de plus louable que d'utiliser à une telle fin un goût que son pouvoir rendait si efficace?

Louis XIV était d'ailleurs bien préparé, de par son éducation même, à cette mission d'artiste ou, comme nous disons aujourd'hui, d'animateur. Voltaire a dit : « On ne lui apprit qu'à danser et à jouer de la guitare ». Nous n'avons pas à rechercher ici si on ne lui enseigna pas autre chose :

pour nous, il suffit qu'il soit constaté qu'il reçut dès l'enfance une culture artistique capable de lui former le goût et de lui permettre de comprendre.

Tous les témoignages concourent à nous avertir qu'en effet il en fut ainsi. L'historien de la musique Bonnet, son contemporain, a dit : « En dix-huit mois, Sa Majesté égala son maître de guitare que le cardinal Mazarin avait fait venir exprès d'Italie. » Davantage encore on a parlé de son « maître joueur d'épinette », Étienne Richard, organiste de Saint-Jacques la Boucherie, fils de François Richard qui lui-même avait été, en la compagnie de Chambonnières, au service du roi précédent. Sur Étienne et son enseignement, les connaissances ne nous manquent pas : protégé par la duchesse d'Orléans, il avait été choisi par le roi lui-même. C'était un exécutant habile, aimé des dames, si l'on en croit de petits vers de Scarron disant qu'en jouant du clavecin il faisait « de cœurs maint larrecin ». Une pièce d'archives nous renseigne sur les circonstances dans lesquelles il fut agréé par le roi : « Aujourd'hui 14e du mois de février 1657, Sa Majesté, prenant un singulier plaisir à entendre toucher le clavecin et le toucher elle-même, a choisi Étienne Richard pour lui en montrer la méthode et l'a aujourd'hui retenu pour la servir désormais en la qualité de Maître joueur d'épinette. »

Les témoignages sur son goût et sa compétence abondent. « Le Roi sait la musique en perfection, et il dansait le mieux de tous les seigneurs de la cour », dit encore Bonnet. Il ajoute ailleurs : « Le discernement de Sa Majesté est si juste qu'elle distingue parmi une troupe de musiciens celui qui fait un faux ton. » Acuité de perception digne d'un chef d'orchestre! Antérieurement, Huygens le disait « en état de pénétrer le plus fin de la musique. » La Palatine : « Il ne savait pas une note de musique, mais il avait l'oreille juste et jouait mieux qu'un maître de la guitare et y exécutait tout ce qu'il voulait. »

Lorsque survint la vogue de l'Opéra, on l'entendait souvent, comme un bon amateur revenu d'un spectacle qui l'a ravi, chanter à tout venant les airs de Lulli : *Atys est trop heureux*, — *Amour, que veux-tu de moi*, — *Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas*? Madame de Maintenon le lui

reprochait sur le tard, déplorant qu'il chantât des maximes contraires aux mœurs; mais il en riait, répondant : « Cela a toujours été!... » Car il professait cette autre opinion d'amateur que, dans la musique, les paroles n'ont pas d'importance; et il eût été indifférent à savoir s'il scandalisait Saint-Simon, qui, sans bienveillance à son ordinaire, disait de lui : « Sans avoir ni voix ni musique, il chantait dans ses particuliers les endroits des poèmes lyriques qui étaient le plus à sa louange, de même que les prologues d'opéras; on l'y voyait baigné de larmes; et jusqu'à ses soupers publics au grand couvert, où il y avait quelquefois des violons, il chantonnait entre ses dents les mêmes louanges quand on jouait les vers faits dessus. » Le même Saint-Simon rapporte aussi, comme un trait de son caractère, que, le lendemain de la mort de Monsieur son frère, des dames de la cour, entrant chez madame de Maintenon, l'entendirent qui chantait des prologues d'opéra...

Dans sa jeunesse, il était surtout occupé de la danse, ainsi que de la musique qui l'accompagnait. Nul doute qu'il en eût étudié les procédés avec l'application d'un professionnel. La courante, par exemple, vieille danse française, caractéristique par son rythme ternaire dont les temps alternent irrégulièrement à l'intérieur des mesures, avait le don de l'intéresser par sa structure musicale comme par son pas. Le maître à danser Rameau a rappelé le temps « où il dansait la courante ensuite des branles et lui donnait une grâce infinie.» On croit qu'il en a fait un air : il semble qu'il ait vu dans l'écriture de cette danse un bon exercice préparatoire à l'art de la composition. « Il faut longtemps faire des courantes avant que de tenter un opéra », disait-il, au rapport de Lecerf de la Viéville de Freneuse, à un jeune musicien.

Nul n'ignore qu'il a dansé vingt ans en public : non pas seulement à la cour, mais parfois sur un grand théâtre, le Petit Bourbon; et s'il est vrai que les assistants ne jouissaient pas, pour le voir, du droit qu'à la porte on achète en entrant, car on n'était admis à ces spectacles que sur invitation, il y eut des jours où l'on y laissa entrer la foule, « Sa Majesté, par une bonté particulière, voulant que tout le peuple pût avoir sa part de ce rare divertissement. » Cela se passait en 1654

(Louis XIV venait d'avoir quinze ans) et la série des représentations de cette année dura plus d'un mois, durant lequel le roi vint tout exprès de Saint-Germain à Paris. Ces prouesses chorégraphiques, qui ont donné lieu à des commentaires nombreux et divers, eurent du moins l'avantage de le familiariser avec les principes du rythme ainsi qu'avec les formes et l'esprit de la musique.

Aussi, l'âge venu, le souverain se trouva prêt à être un bon maître, un bon juge. De même qu'après la mort de Mazarin il ne voulut pas qu'il y eût d'autre premier ministre que lui, de même il prétendit gouverner à sa façon son royaume musical. Il s'y entendit très bien. Il sut toujours faire appel aux meilleures compétences et mettre aux premières places ceux qui en étaient les plus dignes. Il savait découvrir le vrai mérite, au besoin lui subordonner des considérations qui, avec d'autres, eussent été un obstacle à le reconnaître. Lulli avait fourni bien des armes dont il eût été permis de faire usage contre lui; mais il y avait en lui un génie d'organisation, une aptitude à commander, supérieurs même à ses dons musicaux : il fut donc appelé par le roi de France à être roi dans son domaine d'harmonie. « Nous avons cru, écrivit celui-ci en lui accordant le privilège de l'Opéra, qu'il était à propos d'en donner la conduite à une personne dont l'expérience et la capacité nous fussent connues... afin de seconder pleinement notre intention et élever la musique au point que nous nous étions promis. » Cela était fort bien dit : après quoi, le roi laissa Lulli agir lui-même, et n'intervint plus jamais, si ce n'est pour lui soumettre parfois des suggestions qui émanaient plutôt de l'homme éclairé que du souverain.

Au reste, ce n'est pas seulement dans le domaine de l'opéra qu'il fut donné à Louis XIV d'exercer son influence musicale. Il avait à son service, dans son palais même, plusieurs institutions séculaires au milieu desquelles il a vécu dès l'enfance. C'était, notamment, la musique de la Chapelle et celle de la Chambre. Là, le public n'avait rien à voir, et il importait uniquement que le roi y trouvât sa satisfaction.

Quand il monta sur le trône, Louis XIV trouva la Chapelle fonctionnant d'après des traditions presque antiques et des

règlements dont les plus récents remontaient à François Ier. Un chœur assez nombreux, quelques instruments désuets, cornets et serpents, formaient les éléments des exécutions musicales. Des maîtres du temps d'Henri IV et de Louis XIII — Du Caurroy, Formé, Ant. Boësset, Gobert, etc. — avaient coopéré à fournir un répertoire de chants d'église dont le moins qu'on puisse dire est qu'il demandait à être renouvelé. Le besoin d'un rajeunissement était d'autant plus impérieux qu'en ce temps-là nul ne concevait que la musique dût chercher ses modèles dans un passé plus ou moins lointain. Des Palestrina, des Lassus ou des Josquin, nul ne se souciait au milieu du XVIIe siècle; si quelqu'un les avait connus, il les aurait compris certainement dans la même réprobation que les monuments « gothiques ». C'était un sentiment général que chaque génération devait faire œuvre nouvelle et par là faire oublier le passé. Il s'agissait donc, pour le règne commençant, de découvrir les hommes capables de réaliser cet art digne de l'époque, et de mettre à leur service les moyens d'exécution nécessaires.

Au début, Louis XIV sembla se satisfaire avec ce que lui avait légué le régime antérieur. Un premier renouvellement des maîtres de la chapelle eut lieu en 1662. A cette occasion, les meilleurs musiciens du royaume firent entendre devant le monarque leurs compositions religieuses; et lui, « dont l'oreille est savante — en cette science charmante », comme dit en son jargon coutumier la Gazette de Loret, « par un vrai jugement d'expert — a choisi Du Mont et Robert... » Ce n'étaient d'ailleurs point encore de jeunes compositeurs. Deux autres furent, l'un maintenu, l'autre adjoint, et ces quatre maîtres, servant par quartier, assurèrent le service pendant près de vingt ans. Des extinctions ramenèrent un moment leur nombre à deux; mais en même temps celui des exécutants fut accru dans des proportions sensibles.

Au moment où le roi fut s'installer définitivement à Versailles, les musiciens de la Chapelle étaient au nombre de plus de quatre-vingts, chanteurs et symphonistes. « C'était, a dit un ancien historien de la cour de France, ce qu'il y avait de mieux en ce genre dans toute l'Europe, au jugement des étrangers. »

Enfin l'occasion vint de rajeunir le personnel en le renouvelant par le haut, et cette fois le souverain ne voulut laisser à personne autre qu'à lui le soin de choisir les hommes les plus dignes de commander à sa phalange harmonieuse. Tout au moins voulut-il présider les opérations d'un véritable concours, auquel furent de nouveau appelés à prendre part les meilleurs musiciens des églises de France. Ceux-ci firent exécuter leurs « chefs-d'œuvre » dans le château de Versailles, le 16 mai 1683. Pour ajouter à l'importance de la manifestation, Lulli, qui, surintendant de la musique du roi et directeur de l'Opéra (d'ailleurs près de la fin de sa carrière), était au-dessus de ces contingences et n'avait plus à courir le risque de semblables épreuves, revendiqua sa place au programme d'une audition si solennelle et y fit entendre un de ses motets. Il y eut des incidents de séance : un musicien de province avait présenté un morceau en style descriptif qui fit rire les auditeurs; malgré la gravité du lieu, l'hilarité gagna jusqu'au roi. Les maîtres appelés à se prononcer avec lui présentèrent leurs candidats. Lulli patronait Colasse, son batteur de mesure à l'Opéra; l'archevêque de Reims, Goupillet, organiste à Meaux; Robert, qui se retirait, demanda que sa survivance passât à Minoret, de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le roi les accepta, mais il ajouta qu'il était juste qu'à son tour il choisît un sujet de son goût, et il désigna Lalande. Ainsi fut constitué pour d'assez longues années le cadre des maîtres de musique de la Chapelle royale, à la suite de sérieuses investigations à l'occasion desquelles le roi de France se mua pour un jour en président d'un jury musical.

Il ne s'en tint pas là et renouvela dans d'autres occasions les mêmes épreuves. Après les maîtres de chapelle, il y avait les organistes : Louis eut toujours le soin de les choisir de son mieux. A la mort de Joseph de La Barre, en 1678, un premier concours fut ouvert, dont le résultat fut si satisfaisant que la charge fut partagée entre quatre titulaires : Thomelin, Le Bègue, Buterne et Nivers. Le premier étant mort en 1693, c'est Couperin qui fut appelé à le remplacer. « Aujourd'hui, dit un document daté du 26 décembre de cette année, le Roy estant à Versailles, après avoir entendu plusieurs organistes pour juger de celui qui serait le plus

capable de remplir la charge d'organiste de la musique de sa chapelle, a fait choix de François Couperin, comme le plus expérimenté en cet exercice... » Nul choix ne pouvait être mieux justifié ni plus heureux.

Quant aux exécutants, nous avons dit que le nombre s'en était accru d'année en année, en même temps que se développait l'institution. Ce personnel était formé d'éléments très divers : enfants de chœur, chantres d'église, abbés, castrats, tout était mêlé; mais l'autorité du maître de chapelle avait tôt fait d'y mettre l'accord, car, pris individuellement, tous avaient leur valeur. Le recrutement s'en effectuait toujours suivant la volonté du roi. Souvent il envoyait des officiers de ses divers services en mission dans les provinces pour ramener de bons sujets des maîtrises; s'il rencontrait des résistances, il savait bien comment faire pour les briser. Sans s'inquiéter du précepte peu galant de Saint-Paul : *Taceant mulieres in ecclesia*, il avait admis des femmes parmi ses solistes : telle mademoiselle Couperin, cousine du grand claveciniste, « musicienne pensionnaire du roi qui avait une grande légèreté de voix et un goût merveilleux » (Titon du Tillet); elle a chanté à la Chapelle pendant plus de vingt ans. Au reste, le rôle de ces divers serviteurs était strictement artistique : bien que les ecclésiastiques, ou tout au moins les clercs, fussent assez nombreux dans leurs rangs, ils ne participaient aux cérémonies que comme musiciens et n'y figuraient qu'à leur tribune; on ne leur demandait rien autre que des aptitudes professionnelles.

Maîtres de chapelle et organistes avaient pour devoir, outre leur participation aux exécutions, de composer la musique destinée aux offices du roi. La constitution de ce répertoire n'était pas peu de chose. Louis XIV allait à la messe tous les jours. « Il n'y a, de sa vie, manqué qu'une fois, à l'armée, un jour de grande marche », a écrit Saint-Simon, qui, bien que peu attentif à ces détails d'ordonnance, nous dit encore : « Sa musique y chantait toujours un motet ». Sauf les jours où il allait communier à la paroisse et ceux, plus fréquents, où il prenait médecine (auquel cas le chapelain allait dire la messe dans sa chambre), il assistait donc chaque matin à un office en musique. Jusque dans ses dépla-

cements de château en château, le personnel de la Chapelle l'accompagnait; il avait à sa disposition pour ces cas un matériel spécial, préparé à l'avance : tels ces *Motets qui servent dans les départs de Sa Majesté de Versailles à Fontainebleau et de Fontainebleau à Versailles, avec une petite musique qui reste pour les messes des derniers jours pendant que toute la musique prend les devants afin de se trouver tous à la messe du premier jour*, dont le recueil manuscrit, copié par Philidor en 1697, est conservé à la Bibliothèque de Versailles. Lalande et Couperin sont parmi les auteurs qui ont coopéré à son élaboration.

Voici comment s'accomplissait la cérémonie quotidienne. L'officiant disait la messe : une messe basse. Pendant ce temps, les musiciens, chanteurs et instrumentistes, faisaient entendre leurs airs, leurs chœurs et leurs symphonies. Ils se fussent bien gardés d'exécuter les chants de l'antique liturgie, fût-ce en suivant les rits des diocèses de France : cela eût paru suranné, car, a dit un contemporain, le plain-chant était alors « tombé dans le mépris. — Mille gens, poursuit le même auteur (Bonnet), ne vont plus à la grand'-messe ni à vêpres que quand l'évêque y officie, avec une musique renforcée ». A plus forte raison ce chant d'un autre âge aurait été hors de place chez le roi. Bien plus : au cours de la messe, les musiciens n'exécutaient même pas les chants communs, *Kyrie, Gloria, Sanctus*, etc. Leur répertoire était exclusivement composé de motets, ayant pour textes soit les psaumes, soit les compositions latines récemment écrites par Perrin, Santeuil, etc. : musique qui, au lieu de faire corps avec les mystères sacrés, leur était extérieure et en restait complètement indépendante.

Un motet, assez développé, était donc exécuté pendant la première partie de la messe. Un autre, plus court, suivait l'Élévation et en portait le nom. La cérémonie s'achevait au chant du *Domine salvum fac regem.*

Aux fêtes solennelles, on chantait les grands motets de Lalande. Ce sont de véritables chefs-d'œuvre de musique ample et décorative. D'autres motets étaient de moindres proportions, par exemple ceux de Couperin. Mais tous ont ce point commun qu'ils sont conçus dans la même forme et

dans le même esprit. Ce sont des successions d'airs ou de morceaux d'ensemble, accompagnés par des instruments obligés et encadrés par des chœurs. Cela ne ressemble en rien aux belles polyphonies, strictement vocales, de l'école palestrinienne, et s'en éloigne encore davantage au point de vue du sentiment religieux : ce n'est pas aux œuvres d'art du XVIIe et du XVIIIe siècles français qu'il faut demander cette sorte d'inspiration, et, à cet égard, la musique du temps de Louis XIV n'est pas mieux partagée que l'architecture et la peinture. Mais il faut noter aussi que ces motets de la fin du règne font pressentir une autre œuvre, merveille de l'art à l'égal des chefs-d'œuvre de la Renaissance, et qui n'a été formée que trente ans plus tard : nous voulons parler des cantates de Bach. C'est déjà le même style, les mêmes formes, la même allure. Sans chercher à établir une comparaison au moins superflue entre le plus puissant génie musical de son siècle, peut-être de tous les temps, et les simples maîtres de chapelle au service de la cour de France, prenons acte de cette antériorité des Couperin et des Lalande, et inscrivons-la à l'actif de ces musiciens français dont l'œuvre, totalement ignorée aujourd'hui, nous réserverait certainement d'heureuses découvertes si nous voulions y opérer des fouilles, et constitue de véritables et dignes monuments de l'art louis-quatorzième.

Le domaine de la musique française était d'ailleurs vaste et varié, et Louis XIV l'a parcouru dans toute son étendue. Faut-il rappeler les fêtes fastueuses de sa jeunesse, lors des inaugurations premières du Versailles inachevé? La musique y tenait une place considérable. L'opéra n'existait pas encore; et cependant les représentations de la *Princesse d'Elide* et des *Plaisirs de l'Ile enchantée* en 1664, celles de la *Grotte de Versailles* quatre ans plus tard, réunissaient déjà tous les éléments de l'opéra. Il n'était pas jusqu'aux évolutions auxquelles, en dehors du théâtre, donnaient lieu les divers épisodes de la fête, cortèges, festins, etc., qui ne s'accomplissent en cadence et ne fussent accompagnées par les voix et les instruments. Un soir, Molière, déguisé en dieu Pan, présida aux mouvements bien réglés des porteurs de mets, tandis que Lulli rythmait leurs pas à la tête de son groupe

sonore de violons, hautbois et luths. La fête de 1668 avait eu pour prétexte littéraire la représentation d'une nouvelle comédie de Molière, *George Dandin* : mais combien l'amère satire dut se trouver noyée parmi les divertissements des intermèdes, les chants et les danses, seules raisons d'être, en réalité, de ce spectacle!

Et déjà, sous la même impulsion, semblait devoir se former cette nouvelle tradition de musiques colossales que des époques beaucoup plus récentes ont fait revivre. C'est ainsi qu'au printemps de 1671, lors des fêtes organisées pour l'inauguration des fortifications de Dunkerque, il fut donné une exécution solennelle du finale de *Psyché* qui se termine par le triomphe du dieu Mars : 700 tambours réquisitionnés à cette occasion mêlèrent leurs batteries au bruit des fanfares sonnant à l'entrée du dieu : celles-ci furent exécutées par tous les fifres, hautbois et trompettes des régiments employés aux travaux de la place, tandis que l'artillerie tirait des feux de salve! C'est déjà, à la lettre, un premier essai de cette « musique à coups de canon » qui, disait Grétry, était celle des fêtes de la première République, et dont l'exemple fut repris par Berlioz écrivant des œuvres monumentales pour un chœur immense et cinq orchestres se répondant comme des quatre coins du monde.

Cette musique ne pouvait pourtant pas être celle de tous les jours, et il y avait des gens qui ne craignaient pas de déclarer qu'elle n'était point à leur goût. La Fontaine déjà s'en plaignait. Faisant un retour vers les souvenirs de sa jeunesse, il regrettait le temps des mélodieux et languissants airs de cour et des délicates suites de danses exécutées par le luth. Maintenant, disait-il, « il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire. » Il ne se trompait point en attribuant à l'influence du roi cette évolution du goût. Il l'a lui-même très bien définie, non sans une arrière-pensée de protestation :

Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur.
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur.
Ses divertissements ressentent tous la guerre.
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.

Ainsi parlait La Fontaine dans son Épitre à M. de Niert, un vieux musicien survivant du temps de Louis XIII. Des courtisans mieux avisés vantaient au contraire ces richesses. Dans cette augmentation toujours croissante des effectifs des corps de musique, ils croyaient apercevoir une conséquence naturelle de la grandeur du règne et du souverain, et proclamaient que « sa gloire n'y paraît pas moins que dans ses armées ».

Aussi bien, Louis XIV lui-même ne considérait-il dans ces nouveautés que des exceptions et le goût public n'en fut pas dépravé. A l'Opéra même les sonorités restaient discrètes : dans les parties récitées (et c'était le principal de l'action théâtrale) les voix n'étaient soutenues que par le clavecin et la basse continue; les airs étaient accompagnées par le « petit chœur », quelques instruments détachés de l'ensemble orchestral : l'orchestre complet ne se faisait entendre que dans les airs de danse et les ensembles avec chœur. Pas plus en musique que dans tout autre domaine la mesure ne fit défaut à l'art du XVIIe siècle. Louis XIV n'a jamais pensé à faire sonner la trompette guerrière dans les salons de Versailles!

Ce n'était pas encore assez si, pour complaire au roi, ceux qui avaient pour obligation de satisfaire à ses désirs réunissaient le grand nombre d'artistes nécessaires à de telles exécutions et les produisaient publiquement après de minutieuses études. Mais d'abord, pour obtenir ce résultat, il fallait posséder un important matériel de partitions et de parties et procéder à leur confection. D'autre part, les œuvres ont droit à la vie, même à la survie; mais elles n'en peuvent jouir qu'à la condition de se faire connaître en dehors des occasions pour lesquelles elles ont été produites et dont on pourrait souvent dire : « Autant en emporte le vent! » C'est une infériorité dans les conditions de vie de la musique qu'à plusieurs points de vue elle se trouve fatalement en retard sur les autres productions de l'esprit. On imprimait des livres depuis deux siècles quand Louis XIV commença de régner; mais, à cette même époque, les éditions musicales étaient presque encore des raretés, tout au moins des exceptions. Par là nous ignorons ce que furent nombre d'œuvres qui pourtant appartiennent à l'histoire. Les ballets de cour,

qui ont joui d'une si grande vogue depuis François Ier jusqu'à Louis XIII, nous sont, musicalement, presque inconnus : le peu que nous en savons nous est venu par une source postérieure, qui est précisément celle à laquelle nous devons nos connaissances du temps de Louis XIV. Il nous reste très peu de chose de la musique religieuse composée par les maîtres de chapelle et les organistes français de la même époque. Il n'y eut guère d'imprimé en ce temps-là que des livres de chansons profanes, dont le succès était assuré parmi la gent futile des amateurs, et quelques ouvrages de théorie.

C'est que, jusqu'alors, ce n'était pas une petite affaire pour un auteur que de publier la moindre œuvre. Outre les risques qu'il en assumait, il devait d'abord obtenir un privilège, et cela seul était toute une cérémonie. Songeons qu'à la fin même du XVIe siècle les permissions d'imprimer devaient être proclamées « à son de trompe et cry public » et que défenses étaient faites d'y désobéir « sur peine d'estre pendus et estranglez. » Sans doute Louis XIV, sur ce point comme sur tout autre, ne renonça pas à ses droits souverains; mais il se plut à en faire usage avec modération, et il les fit appliquer par des gens qui surent en tirer le meilleur parti possible. Dès avant son avènement, Ballard avait obtenu le privilège exclusif d'imprimer les ouvrages de musique en France : c'était là nécessité du régime monarchique, et ce droit resta dans la famille jusqu'à la nuit du 4 août 1789. Mais, dans la pratique, cette délégation du pouvoir royal n'eut pas de mauvais résultats.

Un organisme fut créé, au temps même de la jeunesse de Louis, par les soins de la communauté des libraires de Paris, pour l'enregistrement des lettres de privilèges accordées aux auteurs : les musiciens en profitèrent comme les autres. Leur activité ne fit que s'en accroître, car les permissions d'éditer leurs œuvres leur furent accordées libéralement. Souvent elles étaient accompagnées d'appréciations bienveillantes qui étaient de véritables éloges officiels : ainsi fut-il lorsque Couperin reçut l'autorisation de publier son *Art de toucher le clavecin* : « Le seul nom d'un auteur si célèbre, déclara le censeur royal, doit rendre ce livre recommandable

au public. On doit être obligé à un Maître qui a porté son art au plus haut degré de perfection de vouloir bien, etc... » De si belles paroles n'étaient plus une entrave à la production.

L'édition musicale prit donc un essor que sa situation stagnante sous les règnes antérieurs était loin de faire prévoir.

Mieux encore : beaucoup de partitions imprimées de Lulli, de Lalande (ces dernières publiées, aux frais du roi, en une luxueuse édition) et des autres maîtres en faveur ou au service de la cour, nous sont connues par les exemplaires mêmes ayant appartenu à Louis XIV; car celui-ci possédait une bibliothèque personnelle dont les richesses musicales sont insoupçonnées. Aujourd'hui, quand nous voulons étudier les œuvres, tantôt à la Bibliothèque nationale (anciennement bibliothèque du Roi), tantôt à celle du Conservatoire (celle-ci, constituée au temps de la Révolution par un premier fonds de livres provenant des Tuileries ou de Versailles), ou à Versailles même (où sont recueillies beaucoup de ces épaves, venant de Saint-Cyr aussi bien que du château), c'est parfois l'exemplaire aux armes du Roi, ayant passé par ses mains souveraines, qui nous est communiqué, revêtu de sa somptueuse reliure en maroquin. Quelles merveilles bibliographiques nous ont été ainsi transmises, dignes de former par elles seules un pendant à cette exposition Louis XIV qu'a organisée naguère la Bibliothèque nationale! Pour être spéciale, celle qui serait constituée par les éléments que nous signalons ici ne lui céderait en rien en intérêt ni en richesse.

Et ce n'est pas encore tout. Nous n'avons parlé que de livres imprimés. Mais pendant longtemps la musique s'est répandue surtout par la copie, et il ne manque pas d'œuvres, même de première importance, qui ne sont venues jusqu'à nous que sous cette forme, à l'état de manuscrit unique. Or, nous devons à un service placé immédiatement sous les ordres de Louis XIV la conservation de toute une catégorie d'ouvrages dont la disparition eût été chose déplorable pour l'histoire de la musique. Il avait pour garde de ses livres un Philidor, qui lui-même devint chef d'une dynastie de musiciens. Ce consciencieux travailleur a passé sa vie à copier des partitions; la collection qui a été formée sous son nom (dont quelques volumes sont d'ailleurs épar-

pillés) est un document incomparable, unique, pour la connaissance du règne au point de vue musical. On en jugera quand nous aurons dit que la collection Philidor contient les notations des œuvres qui, datant pour la plupart de la jeunesse de Louis XIV, n'avaient pas paru alors mériter d'être imprimées : ce n'était pourtant rien de moins que les ballets de cour, les intermèdes des comédies de Molière, et bien d'autres compositions profanes ou sacrées. Sans Philidor, nous ne saurions rien sur la musique du ballet d'*Alcidiane*, par laquelle Lulli fit ses débuts de compositeur, ou de celui de *la Nuit*, à la fin duquel apparaissait le Roi Soleil. Les partitions de la *Princesse d'Elide*, du *Mariage forcé*, du *Sicilien*, de *Monsieur de Pourceaugnac*, du *Bourgeois gentilhomme*, seraient perdues sans rémission; sans parler de bien d'autres pages intéressantes, comme ces danses des règnes antérieurs, dont nous parlions naguère et dont quelques débris ont pu être ainsi sauvés. C'est d'un simple copiste que la musicologie a reçu ce présent, qui lui est précieux; et par contre-coup nous pourrions bien croire qu'elle en est redevable à Louis XIV lui-même, des volontés duquel Philidor n'était que le simple exécuteur.

La vie que l'on mena à Versailles à partir du moment où ce château devint la principale résidence du roi et de la cour était mêlée de musique à toute heure. On pourrait presque dire que la journée n'y était qu'un long concert. Nous savons déjà comment les choses se passaient dans la matinée, à la chapelle. Le reste du jour était rempli par des harmonies plus profanes, mais qui ne s'interrompaient pas davantage.

Les appartements consacrés aux réceptions royales étaient les salons qui, appliqués à l'un des côtés du primitif château de Louis XIII, ont vue sur le nord, par où se creuse aujourd'hui le bassin de Neptune. Ceux qui ont raconté comment les journées s'y écoulaient introduisent à chaque instant dans leurs descriptions quelque mot indiquant que la musique y était permanente. Les jours d'appartement (lundi, mercredi, jeudi), les familiers de la cour étaient admis dans la chambre du lit (aujourd'hui salon de Mercure) où l'on jouait. « Le roi ne veut ici que l'on se lève ni qu'on interrompe le jeu quand

il approche. On entend ensuite la symphonie, ou l'on voit danser » (*Mercure*, 1682). Le salon de Mars servait aussi de salle de jeu, de bal et de concert. Madame de Sévigné nous a fait le récit d'une de ces réceptions (lettre du 29 juillet 1676) : « Il y a toujours quelque musique, que le roi écoute et qui fait un très bon effet... On va sur le canal dans des gondoles: on y trouve de la musique; on revient à dix heures, on y trouve la comédie... » Elle constate dans une autre lettre (7 août 1675) qu'il y a concert tous les soirs chez madame de Montespan. Les jours d'appartement, on exécutait parfois des actes entiers d'opéras, — sans parler des soirs où l'on jouait la pièce complète : c'est ainsi que la première représentation d'*Alceste* a été donnée dans la cour de marbre.

Saint-Simon, bien qu'ordinairement occupé de plus grandes affaires, ne peut s'empêcher de noter des détails de même nature. « Le roi allait chez madame de Maintenon toutes les après dinées... parfois c'était les dames familières, avec qui il jouait, ou une musique. » Dangeau précise : en 1704, il a vu chez elle Descoteaux, Forqueray, Buterne, de Visée, donnant concert. Les maladies des personnes autres que le roi ne faisaient pas changer le programme : « S'il devait y avoir une musique, la fièvre, le mal de tête n'empêchaient rien. » A Marly, des fêtes furent données « sous prétexte de madame la duchesse de Bourgogne. Il y eut des musiques et des comédies particulières chez madame de Maintenon, etc... »

Quels étaient les artistes qui concouraient à ces exécutions, presque ininterrompues pendant les journées de Versailles? C'étaient, nous le savons bien, les musiciens de la Chambre, aussi nombreux et exercés que ceux de la Chapelle. Il y avait d'abord la bande des violons, les fameux vingt-quatre, devenus vingt-cinq depuis que Dumanoir était sorti de leurs rangs pour être replacé à leur tête : Dumanoir, Roi des violons, et cela faisait deux rois dans Versailles! A côté de ce véritable orchestre étaient les « ordinaires », exerçant chacun une spécialité sur quelque instrument et pourvus de charges — sans parler des chanteuses et des chanteurs. Avec tant de ressources, Louis n'avait pas à craindre d'être à court pour ses exécutions.

Parfois aussi il ne refusait pas d'entendre les artistes venus

du dehors quand ils étaient accrédités auprès de lui. Il condescendait même à se mêler aux discussions, devenues brûlantes au seuil du XVIIIe siècle, sur la musique italienne et la musique française et leurs querelles. Il s'appliquait à prendre des airs d'impartialité et affirmait qu'il n'avait pas de préjugé contre l'art d'outre-monts. Le *Mercure* raconte qu'il se faisait chanter par des castrats l'air : *Dolorosi pensieri*, qu'on attribuait à Luigi Rossi et qui est tout simplement de l'abbé de la Barre, un de ses organistes; ou bien c'était un motet de Lorenzani.

Mais, quoi qu'il en eût, ses préférences intimes allaient à la musique française, et Bonnet, qui tenait aussi pour elle, pouvait dire : « Le roi est de notre côté ». Cet historien de la musique raconte qu'un jour on fit entendre au roi un élève de Corelli qui lui joua des symphonies, des « vitesses »; il écouta avec patience; mais, quand ce fut fini, il fit venir un violon de sa musique et lui ordonna de jouer un air de *Cadmus*; après quoi, se tournant vers l'amateur de musique italienne qui lui avait amené le « virtuoso », il lui dit simplement : « Je ne saurais que vous dire, Monsieur : voilà mon goût à moi, voilà mon goût. »

Michelet a divisé le règne de Louis XIV en deux parties : avant la maladie, après... Il est des synchronismes vraiment curieux, et la musique apporte ici une confirmation singulière à l'hypothèse systématique de l'historien. Le musicien de la première partie du règne, c'est Lulli, lui seul, sans contredit : or, Lulli est mort juste au lendemain du mal qui fit craindre pour la vie du roi. On peut même dire qu'il en est mort, puisque c'est en dirigeant l'exécution de l'hymne d'actions de grâce destiné à célébrer la guérison qu'il a contracté l'accident qui l'a emporté lui-même.

Mais Louis XIV avait encore devant lui près de trente ans à vivre et à régner : il fallait qu'il eût auprès de lui d'autres musiciens représentatifs de cette seconde partie de sa carrière royale. Ceux-ci ne firent pas défaut. Mais ils ne furent pas des musiciens d'opéra : bien plutôt des maîtres en l'art religieux, aussi bien qu'en celui de la pure musique instrumentale. Les principaux furent Lalande et Couperin. On

pourrait ajouter un troisième, J.-B. Moreau, artiste modeste qui eut un jour la fortune de s'élever au-dessus de lui-même quand, ayant eu à mettre en musique les chœurs d'*Esther*, il sut faire passer dans ses chants quelque chose de l'âme racinienne; mais ce ne fut que l'affaire d'un jour. Pour Marc-Antoine Charpentier, compositeur aux tendances diverses, parfois contradictoires, il est resté en marge du mouvement auquel a présidé Louis XIV; et quant à Campra, qui, bien que plus âgé que Couperin, semble se rattacher à une génération nouvelle, il passa de l'église au théâtre sans que l'influence royale y ait été pour rien, du moins jusqu'après 1715.

Lalande, lui, fut le véritable musicien de la seconde partie du régne de Louis XIV. Celui-ci l'avait distingué dès l'époque précédente. Il s'applaudissait, dit un biographe, d'avoir pressenti en lui « un sujet qui pourrait faire pour les autels ce que Lulli avait fait pour le théâtre .» Le duc de Noailles l'avait recommandé comme « honnête homme » et avait témoigné en faveur de ses mœurs comme de ses capacités : devant un pareil répondant, le roi n'avait pu que lui faire bon accueil. Il le choisit, nous l'avons vu, pour un des maîtres de sa Chapelle. Auparavant, il l'avait pris pour maître des princesses filles de madame de Montespan. Il le logea à Clagny; là, il lui faisait composer « de petites musiques françaises qu'il venait examiner lui-même plusieurs fois le jour et lui faisait retoucher jusqu'à ce qu'il en fût content » (Titon du Tillet) : nouveau témoignage de son intervention personnelle dans l'élaboration des œuvres d'art qui lui étaient destinées. Il lui resta attaché jusqu'à sa mort et lui manifesta sa faveur par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Près de lui il se sentait redevenir homme et semblait ressentir moins lourdement le poids de la royauté. Les mêmes malheurs les accablèrent tous deux. Lalande avait deux filles, habiles chanteuses, qu'il avait fait admettre à la Chapelle et qui avaient reçu des pensions; il les perdit au même moment où Louis XIV était frappé par les deuils répétés du Dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne. S'étant rencontrés au château, leurs douleurs se confondirent. « Vous avez perdu deux filles qui avaient bien du mérite, dit le roi. Moi, j'ai perdu Mon-

seigneur... Lalande, il faut se soumettre. » Ainsi la mort avait rétabli l'égalité entre l'artiste et le souverain.

Lalande a composé pour la Chapelle un nombre considérable de grands motets, dont soixante furent publiés, en vingt volumes, par ordre du roi et à ses frais, précédés d'une notice biographique. Ce sont de belles compositions, très dignes du régime et homogènes avec son esprit. Elles ont la majesté royale. Leurs formes sont celles de toute la musique religieuse du XVIIIe siècle, mais le maître français en a tiré le meilleur parti. S'il faut, on l'a déjà dit, se garder de les mettre en parallèle avec les monuments issus de l'incomparable génie de Bach, du moins est-il permis d'y songer quant au style; et le rapprochement n'est point au désavantage de Lalande et de ses contemporains, si leurs œuvres suggèrent la pensée du grand cantor de Leipzig, presque un demi-siècle avant qu'il ait écrit ses chefs-d'œuvre. Les mêmes considérations chronologiques doivent être étendues aux oratorios de Hændel, et, ici, nous avons moins de scrupule à risquer le parallèle. Sans doute Lalande n'a pas haussé son inspiration jusqu'à ces admirables cantilènes où le chant coule de source et qui restent comme d'indestructibles monuments d'art — surgissant d'ailleurs isolément parmi des œuvres dont l'ensemble est devenu caduc, comme c'est le cas pour tous les opéras de Hændel. Lalande a le souffle plus court; il y a en lui quelque chose de plus sec et d'une substance moins généreuse. Cependant ses développements ont de l'éclat, parfois de la puissance, et la monotonie inhérente à ces sortes de compositions n'est pas pire chez le musicien d'église de Louis XIV que chez l'auteur d'*Israël en Égypte*.

Ceux de Couperin, quels que soient leurs mérites, n'eurent jamais de si hautes ambitions. Même en les écrivant pour le service du roi, leur auteur restait un « petit maître » : pourrait-on exiger d'un Lancret ou d'un Watteau qu'il peigne à fresque comme Lebrun, — d'un Couperin qu'il écrive comme Bach? Mais ces pages sont d'un art délicat, comme tout ce qui est sorti de sa plume; elles ne furent aucunement indignes de figurer dans les cérémonies auxquelles présidait Louis XIV à son déclin. Il serait, par sur-

croît, injuste de voir dans leurs modestes proportions un indice de décadence : tout au contraire, l'œuvre de Couperin annonce l'avènement d'un temps nouveau.

Dans le domaine profane et instrumental, Louis XIV avait à son service, nous le savons, les musiciens de la Chambre, et, là encore, le répertoire confié à leur exécution était abondant. C'était des « Symphonies », comme on disait alors, sans que les œuvres que désigne ce mot eussent aucun rapport avec la forme magnifiée par Beethoven : simples suites de danses ou transcriptions d'airs pour les instruments. Divers recueils de « Symphonies de M. de Lully » ont été constitués ainsi à l'aide de ses opéras et de ses ballets, ayant servi aux exécutions de la cour et des grands. Lalande a laissé aussi un ingénieux recueil (manuscrit) de « Symphonies pour les soupers du Roy ».

Mais ici, le vrai maître fut incontestablement Couperin. Grâce à lui, Louis XIV, à la fin de son règne, a pu avoir l'avant-goût d'une production qui, à la vérité, ne prit tout son développement que plus tard. C'est en 1713 que fut gravé le premier livre des Pièces de clavecin de Couperin le grand. Il était composé en partie de morceaux dans les formes de ceux avec lesquels le roi était familier depuis sa jeunesse. Toutes les suites, sauf une, contiennent des Courantes, appariées deux par deux; elles commencent uniformément par des allemandes, d'un rythme solennel et majestueux : ce dernier adjectif, « la Majestueuse », est le titre d'une Sarabande. Puis c'étaient des Gavottes, des Rigodons, des Passe-pieds et aussi des Menuets, danse plus récente et particulièrement en faveur pendant le règne finissant. Nul doute que le « compositeur et ordinaire de la musique pour le clavecin » ait voulu faire connaître à son auguste maître (le premier morceau du recueil, une allemande, porte précisément en titre : l'*Auguste*) les productions de son génie encore jeune, pourtant resté fidèle à des traditions qu'il tenait de sa propre famille, et qui, conçues d'après les anciennes formes, étaient bien faites pour plaire à un vieillard; et peut-être celui-ci ne trouva-t-il pas moins d'agrément à écouter d'autres morceaux, d'un esprit plus moderne, et si aimables : *la Tendre Fanchon, la Babet, les Matelottes provençales, la Voluptueuse, le Réveil-*

matin ou *les Plaisirs de Saint-Germain-en-Laye*, et tant d'autres.

Mais voici qui n'est plus hypothétique. A la fin de son troisième livre, Couperin a ajouté aux pièces de clavecin un supplément, noté sur deux portées comme elles, mais tout différent et portant ce titre : *Concerts royaux*. Cette publication ne fut faite qu'en 1722; mais Couperin était coutumier de ces retards et il insérait volontiers dans ses livres des morceaux écrits depuis longtemps. Il n'y a aucun doute à avoir sur l'antériorité des *Concerts royaux* : elle nous est affirmée par la préface de l'ouvrage même.

« Les Pièces qui suivent, dit Couperin, sont d'une autre espèce que celles que j'ai données jusqu'à présent. Elles conviennent non seulement au clavecin, mais aussi au violon, à la flûte, au hautbois, à la viole, et aussi au basson. Je les avais faites pour les petits concerts de chambre où Louis XIV me faisait venir presque tous les dimanches de l'année. Ces pièces étaient exécutées par Messieurs Duval, Philidor, Alarius et Dubois; j'y touchais le clavecin. Si elles sont autant du goût du public qu'elles ont été approuvées du feu Roi, j'en ai suffisamment pour en donner dans la suite quelques volumes complets. Je les ai rangées par tons et leur ai conservé pour titre celui sous lequel elles étaient connues à la cour en 1714 et 1715. »

Ainsi donc, Couperin a composé spécialement pour le roi ces Concerts, qui n'étaient point de simples pièces de clavecin, mais des suites pour un ensemble d'instruments, rentrant exactement dans la forme habituelle de la musique de chambre. Notons, à ce propos, une particularité curieuse : c'est à des concerts du dimanche que l'auteur avait destiné ces auditions — d'où il résulte que l'usage des concerts symphoniques du dimanche, si profondément entré dans les mœurs d'aujourd'hui, remonte à Louis XIV et fut peut-être instauré par lui. Sachant bien à quel auditeur ces œuvres étaient destinées, Couperin les composa selon son goût, éliminant les rondeaux à titres pittoresques et suggestifs, et se bornant à écrire des suites dans les mouvements des danses d'autrefois. Aussi bien cette forme était loin d'être périmée : plusieurs années plus tard Bach l'utilisera encore dans ses Suites

françaises, anglaises, ses *Partite* et ses Ouvertures-suites pour orchestre. Ce sont donc, à peu près uniformément dans les quatre « Concerts », des Préludes, Allemandes, Sarabandes, auxquels se mêlent parfois des morceaux d'un goût plus récent : Musette, Echo. Au reste, les temps ayant marché, cette musique n'a plus les lourdeurs du style d'autrefois : elle s'est allégée, clarifiée. Les Allemandes ont un air moins empesé. Telle Sarabande semble se modeler sur les allures précieuses des « brunettes ou petits airs tendres ». Une des quatre suites a pour final une Forlane — car il est décidément impossible d'échapper aux influences italiennes; même on trouve, bout à bout, une « Courante française », dessinée avec toute sa raideur archaïque, et une « Courante italienne », d'une ligne plus fluide, plus franche en apparence et plus facile, sinon d'un caractère musical plus heureusement formulé.

Bref, ces « Concerts royaux » n'ont déjà plus la majesté des symphonies du commencement du règne : une majesté, tout au plus, qui est devenue moins impérieuse, et se relâche.

Comment Louis XIV écouta-t-il cette musique écrite pour lui et destinée à faire diversion à la lassitude de ses derniers jours? Couperin nous dit qu'il l'accueillit favorablement, et cela dut être. Retenons donc avec une curiosité particulière ces pages, même en dehors de leur valeur d'art, comme un document qui nous renseigne sur l'état d'esprit de Louis le Grand aux ultimes heures de sa vie. Exécutées devant lui (Couperin nous l'a dit) en 1714 et 1715, elles contiennent les derniers sons qui aient frappé ses sens. Ainsi le souverain qui régnait depuis 1643 et avait vu et entendu tant de choses put-il jusqu'au bout rester fidèle à son goût personnel, puisqu'il lui fut donné de trouver auprès de lui un vrai maître qui, pensant surtout au temps présent et travaillant pour l'avenir, avait de profondes attaches dans le passé, et donna à son roi la satisfaction suprême de retrouver, vivifiées par son génie, les impressions permanentes dues à l'art qu'il avait toujours aimé.

JULIEN TIERSOT

LA RATIFICATION

Entre le 11 juillet à trois heures de l'après-midi et le 21 juillet à trois heures du matin, la Chambre des Députés a pris une des plus graves décisions que le Parlement français ait jamais été appelé à prendre : les accords de Londres et de Washington fixant les modalités de paiement de notre dette envers l'Angleterre et les États-Unis ont été ratifiés. Ainsi s'affirme l'ingrate destinée de cette Chambre qui, dans les généreuses illusions du printemps dernier, espérait pouvoir faire du nouveau, et se voit condamnée à la liquidation laborieuse d'un lourd passé. Trois étapes jalonnent ce pénible chemin : stabilisation du franc, apurement des dettes extérieures, règlement des réparations. Les deux premières sont franchies, la troisième commencera le 5 août à la Conférence Internationale de Bruxelles, et trouvera son épilogue en novembre lorsque le Parlement sera saisi du Plan Young. Pourrons-nous alors espérer qu'après dix ans d'erreurs, le cycle des illusions et des déceptions se refermera définitivement sur lui-même, ou bien, après la laborieuse fixation du passif de ce qui s'appela en 1919 notre victoire, en verrons-nous l'actif encore une fois remis en question? Si régulièrement déçus par un optimisme de commande, ne sommes-nous pas excusables de nous laisser aujourd'hui tenter aux séductions amères du pessimisme?

Hélas, comment le dissimuler, la discussion des accords devant la Chambre n'a pas ouvert sur l'avenir de souriantes perspectives, elle a été bien plutôt l'examen critique, le sombre bilan des fautes du passé. Du moins, rendons au

Parlement cet hommage : les haines politiques n'ont pas empoisonné ce débat, et souvent, dans les paroles des orateurs qui se sont succédé à la tribune, il nous a semblé entendre déjà la calme voix de l'histoire.

Jamais une discussion parlementaire n'a été précédée d'une préparation aussi longue et détaillée. En effet, M. Poincaré, après avoir fait devant les commissions, l'analyse juridique et historique de la question des accords, a repris l'essentiel de son développement devant la Chambre et a consacré quatre séances à son exposé. Ce discours de treize heures, monumentale plaidoirie dont on devrait faire une édition spéciale, restera un document indispensable, et sera précieux à consulter comme instrument de références. Du point de vue strictement parlementaire, son utilité directe aura été moins grande, car dans les discours des divers orateurs qui ont suivi, plus d'une phrase atteste que les paroles de M. Poincaré n'ont pas toujours été exactement interprétées. Mais le Président du Conseil savait ce qu'il faisait. Sa tactique fut toujours de désarmer par avance ses adversaires en prévenant leurs objections, et de plus, au fur et à mesure que tournaient les aiguilles des pendules, l'échéance fatale du 1er août se rapprochait et chaque heure écoulée rendait la nécessité de ratifier plus pressante. Jamais le « ni trop tôt, ni trop tard » n'aura été plus exactement réalisé.

M. Poincaré, qui, nous dit-on, n'avait fait devant les Commissions réunies que de très vagues allusions à la politique intérieure, a posé différemment le problème devant la Chambre, et trois passages de son discours nous semblent particulièrement dignes d'être retenus. Le premier, à la séance du jeudi : « Si l'on tient, d'une part, à ratifier pour ne pas se déjuger et aussi pour reconnaître des engagements internationaux, et si on a d'autre part — ce qui est très légitime — le désir de renverser, ou tout au moins d'embarrasser un cabinet, soit! C'est de bonne guerre. Mais alors qu'on fasse l'opération en deux temps, et qu'on n'écrase pas la ratification sous les débris du cabinet! »

Le lendemain, le Président du Conseil revenait à la charge : « Je me demande ce que le pays penserait d'une crise parlementaire qui aurait pour résultat de faire effectuer par un

nouveau cabinet l'œuvre même que ses membres auraient condamnée avant d'arriver au pouvoir ».

Enfin, le mardi matin, dans sa péroraison, M. Poincaré faisait connaître son sentiment sur les réserves : « Ratifiez des accords que toutes les nations ont ratifiés déjà. Ajoutez-y, par un vote distinct, des considérants de prudence et de loyauté, soit! »

Sur ces paroles, prenait fin, le mardi 16 juillet, la première phase du débat. Premier acte occupé tout entier par une exposition minutieuse, s'étendant sur près d'un mois, et troublé à plusieurs reprises, comme nous le montrions dans notre dernier article, par l'écho des agitations de la coulisse. Trois autres actes allaient suivre : le second, bref et mouvementé, aux séances du mardi soir et du mercredi matin, consacrées aux motions d'ajournement; le troisième, majestueux et lent, a vu se dérouler les discours de vingt orateurs, entrecoupés de rares épisodes dramatiques; enfin, le quatrième acte, ramassé comme la catastrophe des tragédies, a commencé l'après-midi du samedi dans la chaleur étouffante de l'orage qui s'abattait sur Paris, pour prendre fin à trois heures du matin, au moment où les premières lueurs du jour se glissaient sous les portes où dormaient les huissiers, et, de la haute verrière, tombaient sur les visages fiévreux des députés qui siégeaient en permanence depuis cinq jours.

Cette dernière séance, si riche d'événements et si lourde d'émotions, a rejeté les autres dans l'ombre, et il faut un effort de mémoire pour se rappeler le reste du débat. Cependant, mardi et mercredi, on avait déjà senti les prémices de la bataille.

M. Louis Dubois, frêle et obstiné, demandait l'ajournement du débat dans une motion qui reprenait tous les arguments que M. Chéradame et lui ont répandus à travers le pays. Il rappelait que l'association des Alliés n'avait jamais été liquidée, que les services de guerre rendus par la France aux États-Unis n'ont pas été chiffrés, que les profits énormes réalisés par les commerçants et industriels américains n'ont pas été déduits de la facture. Mais M. Poincaré répondit aux antiratificateurs : « Vous croyez dire du nouveau? Nous avons dit cela depuis dix ans, nous l'avons dit avec acharne-

ment et nous nous sommes heurtés à la même opposition invincible ».

On vota, M. Louis Dubois vit repousser sa motion par 304 voix contre 239. Scrutin de hasard qui, examiné de près, n'a aucune signification politique, comme le prouve la division des suffrages du parti radical-socialiste (57 voix pour la motion Dubois, 33 abstentions, 26 contre).

M. Franklin-Bouillon vint alors soutenir une motion préjudicielle : pas de ratification des dettes avant l'adoption du plan Young. Mais cette motion se trouvait énervée d'avance par l'insuccès de M. Louis Dubois. M. Briand prit la parole, et, par une évocation pathétique de l'entrée en guerre des États-Unis, retrouva les applaudissements du centre et de la droite. M. Franklin-Bouillon insista, toucha un moment un argument qui aurait pu être décisif en demandant aux nouveaux députés s'ils consentiraient à avaliser des erreurs dont ils n'étaient pas responsables, mais il sentit que la Chambre lui en voulait de l'avoir séduite l'autre semaine, et n'entendait pas récidiver. Habile à entraîner, M. Franklin-Bouillon sait moins bien convaincre. Finalement, il ne s'obstina point. C'est alors que M. Léon Blum entra en scène et que le débat devint politique aussitôt.

Le député de Narbonne demandait à la Chambre d'affirmer avant de poursuivre le débat « sa volonté de lier la liquidation des problèmes de guerre à une politique de pacification réelle, dont la cessation de l'occupation militaire de la Rhénanie aussitôt après l'adoption du plan Young doit être la première manifestation, etc. »

Il y a loin de Bruxelles à Narbonne et des motions de congrès aux votes de la Chambre, à moins que dans ces mots « aussitôt après l'adoption du plan Young » il ne fallût voir une aimable concession au parti radical. On peut s'étonner que personne à droite n'ait fait remarquer à M. Blum que, si la Rhénanie avait été déjà évacuée, comme les socialistes unifiés le réclament depuis leur congrès de Bruxelles, l'Allemagne aurait très probablement refusé d'adopter le plan Young. Malgré cette évidente contradiction, la manœuvre de M. Blum était dangereuse pour le gouvernement; celui-ci ne pouvait nier que la Rhénanie serait évacuée prochai-

nement, et ne pouvait dire qu'elle le serait immédiatement. Si, des bancs de la droite, une offensive nouvelle était venue croiser celle de M. Blum, le paradoxe de la majorité modérée obligée de suivre la politique extérieure des gauches éclatait, et le ministère s'effondrât sous la coalition des deux ailes. Mais fort peu de monde souhaitait la crise, et M. Briand, talonné juste assez pour qu'il se donnât quelque peine, promit que le gouvernement ferait son possible pour « réaliser la paix de façon que la France ne soit ni dupe ni victime », et obtint 110 voix de majorité. Le deuxième acte était fini.

Alors commença le défilé des orateurs : éloquent avec M. Herriot et M. Paul Reynaud, grandiloquent avec M. Vincent Auriol, apocalyptique avec M. Cachin, parfois intéressant par l'analyse des faits, mais trop encombré de justifications personnelles, de vains regrets sur les mille possibles qui n'ont pas vu le jour et plein d'inévitables redites. On s'étonne que cette interminable succession de monologues puisse porter le nom de discussion.

Parmi tant de paroles tournées vers le passé, le discours de M. Piétri se distinguait par son objectivité et par l'esprit réaliste dans lequel il envisageait l'avenir. Il n'est pas dans notre dessein de le résumer. Qu'il nous soit permis cependant de regretter que la thèse de M. Piétri sur les réserves n'ait été adoptée ni par la Commission des Finances, ni par la Chambre. La Commission avait jugé les réserves de M. Piétri insuffisantes, le résultat a été que le texte de la Commission n'est pas venu en discussion et que la Chambre a ratifié pratiquement sans aucune réserve.

Cependant, M. Poincaré, dont on avait remarqué la mauvaise mine mardi soir, n'avait plus paru à la Chambre, et en son absence, d'étranges rumeurs circulaient. Les uns parlaient de maladie diplomatique, les autres tiraient des conclusions fantastiques de la visite du Président du Conseil à l'Élysée et affirmaient que la crise ministérielle était ouverte, et que tout était signé pour la ratification par décret.

Soyons indulgents aux nouvellistes qui propagent ces bruits de couloirs. Il faut bien que tout le monde vive! Et puis, ces informations, reproduites par les petits journaux, donnent aux instituteurs du Lot-et-Garonne et aux commandants en

retraite de Nancy l'illusion d'être dans les secrets du gouvernement quand on ne leur sert que les ragots de la salle des Pas-Perdus.

Aussi ne chercherons-nous pas à savoir pourquoi, samedi, l'absence de M. Poincaré se prolongeant, ce n'est plus M. Barthou, vice-président du Conseil, qui a pris la parole au nom du Gouvernement, mais M. Briand.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit la deuxième séance du samedi 20 juillet. Tous les orateurs mandatés par leurs groupes avaient parlé, il ne restait à entendre que quatre orateurs non mandatés.

Le Gouvernement, les Commissions, la Chambre se trouvaient d'accord pour terminer le débat le plus rapidement possible, mais on respirait une atmosphère de bataille. M. Tardieu, nerveux, préoccupé, avait revu ses pointages et se disait assuré d'une majorité de 40 voix. MM. Bonnefous et François-Poncet, dans les couloirs, revoyaient leurs fidèles, chapitraient les hésitants de droite. M. Henry Paté, auprès des députés de gauche, se faisait plus cordial, plus persuasif que jamais. M. Loucheur affirmait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait rédigé ni la motion Deligne, ni l'amendement Héraud. M. Maginot rappelait aux députés coloniaux que les électeurs du Sénégal et de la Guadeloupe sont résolument ratificateurs.

Pendant ce temps, l'opposition attendait, impatiente, l'heure du scrutin, les uns, peu nombreux, espérant la crise ministérielle, les autres, notamment tous les successeurs éventuels, la redoutant, et tous, semble-t-il, s'en remettant au hasard de l'issue de cette journée.

Si l'on écouta fort peu M. Dubois, M. Louis Marin, dont le quart d'heure dura bien cinquante minutes, se fit mieux entendre. Il parle vite et haut, n'achève jamais ses phrases, ne demande pas à l'esprit un grand effort d'attention. La gauche l'applaudit avec le dernier carré du groupe infidèle qui porte son nom et dont 80 membres ont abandonné leur chef; puis, ce fut le tour de M. François de Wendel.

Le maître des forges lorraines n'est pas de ceux qui encombrent la tribune d'inutiles discours. Grand, mince, blond, triste, le regard bleu et froid, la parole sobre et le geste rare,

M. de Wendel parle en homme d'affaires, comme un président de Conseil d'administration qui expose le pour et le contre d'une opération financière et qui attend une réponse par oui ou par non. Cet adversaire résolu de la ratification montra comme personne ne l'avait fait avant lui, les inconvénients de la non-ratification, et, lorsqu'il conclut que malgré ces inconvénients, il valait tout de même mieux ne pas lier le pays pour soixante ans par les accords, il fut évident que M. de Wendel avait fait passer sa conviction dans l'esprit de plus d'un hésitant. Ne voyait-on pas plusieurs députés de l'ancien cartel applaudir un des hommes que leurs journaux avaient le plus combattus? Ne voyait-on pas que ce capitaine d'industrie venait de reconquérir à droite, en un tournemain, vingt députés qui échappaient à M. Louis Marin?

M. Briand perçut en un instant toute l'étendue du danger. Il ne restait plus qu'un orateur inscrit. Ensuite, ce serait la clôture. S'il ne répondait pas immédiatement, l'effet des paroles de M. de Wendel allait s'amplifier dans les couloirs pendant la suspension de séance imposée par le règlement au moment de discuter les motions que le gouvernement souhaitait faire venir avant le texte de loi. Le ministre des Affaires étrangères estima qu'il valait mieux parler au moment où l'opinion était le plus défavorable. Assez louvoyé, il fallait saisir le creux de la lame! Mesurant comme toujours l'effort à l'obstacle, il se donna à fond, dans un discours émouvant où il montra à la fois la nécessité matérielle d'emprunter où nous nous étions trouvés pendant la guerre, et la nécessité morale qu'il y a aujourd'hui à sauvegarder le crédit de la France, ce crédit qui resta si longtemps le premier du monde, et peut le redevenir. Mais, tandis qu'il montrait l'impérieux devoir qui nous dicte d'exécuter nos obligations, M. Briand fit naître un éclair d'espoir du rapprochement de notre situation au moment où les emprunts furent conclus avec la situation actuelle. Il affirma que les paiements projetés ne mettraient pas le pays en esclavage, et, lorsque enfin il sentit qu'une majorité regroupée à sa voix l'applaudissait, il n'hésita plus à prononcer les paroles redoutables, à faire entendre à l'assemblée qu'il fallait ratifier sans réserves législatives ou bien chercher une autre voie avec un autre gouvernement. Lorsqu'il

termina, l'argumentation de M. de Wendel restait intacte, mais personne n'y pensait plus. M. Briand avait aveuglé la forteresse qu'il ne pouvait réduire. Alors se développa la manœuvre tactique du gouvernement. Personne dans l'Assemblée ne voulait ratifier sans réserves, et le Gouvernement ne voulait à aucun prix de réserves incluses dans le texte de loi autorisant la ratification. Il fallait donc empêcher le projet de la commission des Finances de venir en discussion. Très obligeamment, MM. Deligne et Marcel Héraud fournissaient une apparence de solution, une ombre de texte, support commode où l'on pourrait entasser autant de réserves verbales qu'on voudrait. En langage parlementaire, cela se nomme une proposition de résolution, en style vulgaire, une lettre qu'on ne met pas à la poste. Il n'y a aucun reproche à adresser au Gouvernement qui doit savoir ce que les États-Unis acceptent et ce qu'ils refuseraient, mais il est certain que les députés qui ont voté un pareil texte en croyant voter des réserves valables en droit international, ont fait un geste sans plus de portée que les platoniques vœux émis chaque année par nos inutiles Conseils d'arrondissement.

Alors, trois scrutins se succédèrent. Il s'agissait d'abord du passage à la discussion des articles de la proposition Deligne, passage auquel s'opposait le Président de la Commission des Finances. M. Malvy ne s'engagea pas à fond, mais M. Briand, qui faisait de plus en plus figure de Président du Conseil, posa la question de confiance sur ce détail de procédure. On ne l'attendait pas si tôt et l'effet produit par ce coup hardi fut d'autant plus grand qu'une maladroite intervention de M. Frossard ressouda la majorité ministérielle. Le Gouvernement obtint 301 voix contre 276. M. Chéron célébra aussitôt sur le mode héroïque ces 25 voix de majorité.

Ensuite, par 282 voix contre 274, un amendement de M. Marcel Héraud fut substitué à la motion Deligne, M. Jean Goy fit rajouter au texte illusoire un adverbe ronflant et le débat reprit sur la loi de ratification.

Désormais, la question se posait avec une absolue netteté : la Chambre avait à choisir entre un texte de l'indispensable M. Deligne, ratifiant sans réserve, et les textes qui com-

prenaient des réserves, soit bloquées dans l'article unique autorisant à ratifier (projet de la commission), soit énoncées dans un second article (contre-projet Guernier). La commission, par un très beau discours de M. Palmade, se rallia au texte de M. Guernier et ce fut alors la bataille décisive, où le gouvernement l'emporta par 8 voix de majorité (300 voix contre 292). La ratification était faite.

Elle était sans doute nécessaire, mais on peut regretter qu'elle n'ait pas été accompagnée de réserves inscrites dans la loi pour sauvegarder l'avenir. Pourtant, le chiffre même des voix de la majorité devrait suffire à montrer à l'Amérique dans quel sentiment de contrainte le pays a ratifié.

Mais, d'un autre point de vue, la faiblesse de cette majorité nous semble regrettable. Notre route n'est pas encore libre, et, dans un avenir immédiat, de grosses difficultés nous attendent. On trouvera peut-être fâcheux que le Gouvernement qui va représenter la France à la Conférence internationale pour la mise en vigueur du plan Young, ne tire pas une autorité plus grande d'un vote de confiance plus significatif. Aussi, s'est-on demandé si la maladie de M. Poincaré n'aurait pas pu servir d'occasion à un remaniement ministériel. Le Gouvernement n'a jamais fait la politique extérieure de sa majorité, il n'est plus libre de changer cette politique, lui serait-il maintenant aussi difficile qu'hier de changer un tant soit peu sa majorité? Mais comment entreprendre des opérations aussi délicates à la veille des vacances?

IGNOTUS

22 juillet.

PARMI LES LIVRES

Paul Souday s'est éteint le dimanche 7 juillet, à huit heures du matin, âgé de moins de soixante ans. Il en avait vingt-trois quand Chantavoine le fit entrer au *Temps*, et depuis lors on peut dire qu'il a fait toute sa carrière dans ce journal, auquel il a collaboré trente-sept ans. Il a commencé par l'information, il est venu à la chronique, et enfin, depuis 1912, il donnait toutes les semaines ce feuilleton célèbre, d'une intransigeante franchise, d'une honnêteté passionnée, où il a fait des exécutions mémorables, où il a généreusement annoncé et défendu le talent, où il a toujours combattu pour l'amour des lettres.

Il n'y avait guère de figure plus connue. L'aspect solide et vigoureux jusqu'au truculent, était achevé, à la mode romantique, par la barbe en pointe et le feutre. La voix roulait des cailloux. Dans cette figure massive et bien coupée, les yeux, d'un bleu franc et brillant, avaient beaucoup de charme, une pénétration redoutable, et quelquefois une sorte de rude gaîté. C'était un Normand positif, malaisé à tromper, expert par nature, violent avec de la sagesse. Il aimait la vie et les meilleures choses de la vie. Mais il avait la religion des belles lettres.

Si Paul Souday avait l'air d'un mousquetaire, quelle ne fut pas ma surprise, un jour, à Rouen, ayant été présenté à son frère, M. l'abbé Albert Souday, de rencontrer le type même de ce que nous avons coutume de considérer comme l'esprit critique. La malice du regard noir, je ne sais quoi de vif et d'aiguisé dans l'esprit, une repartie caustique, un mélange

merveilleux d'intelligence et d'action, tout faisait de ce prêtre, que je m'excuse d'évoquer dans ces jours douloureux pour lui, l'homme qui semblait né pour les luttes de l'esprit, où il eût été un adversaire redoutable; tandis que Paul Souday portait aux auteurs qu'il aimait un culte si ombrageux, tombait sur les blasphémateurs avec une si furieuse intolérance, et défendait le temple avec une si âpre énergie, qu'il faut bien emprunter des métaphores à la religion pour décrire ce Joad rationaliste. Ainsi les deux frères me semblaient composés des mêmes éléments, en proportions différentes. On dira qu'ils ne servaient pas les mêmes dieux. Mais il faudrait pour cela qu'il y eût plusieurs dieux.

C'est une grande force et une haute vertu d'aimer passionnément une belle chose. Il n'en faut pas plus pour orienter toute l'âme, qui devient ordonnée comme un cristal. Souday n'aimait vraiment que les lettres et la musique. Comme après la guerre je suivais les événements de la politique extérieure et que j'en écrivais, il ne me cacha pas qu'il blâmait cette infidélité, tout en l'excusant comme un caprice puéril. Pour lui, il vivait dans un univers de sons et de pensées. Il a, dans *La Société des grands Esprits*, assemblé les plus illustres habitants de cet univers. Il n'hésitait pas à y faire une place à des hommes fort éloignés de penser comme lui, mais qu'il admirait profondément, Chateaubriand ou Pascal. Mais trois génies étaient les dieux du foyer : Voltaire, Renan et Hugo. Qui parlait mal de ceux-là devait s'attendre à un article vengeur. Et, ce qui était assez touchant, Souday remerciait, comme d'un service personnel, ceux qui en parlaient bien. Car il était sincère et sans détour.

Il avait, des valeurs littéraires, un sens exact et sûr. Il a pu être sévère à des talents qui répugnaient à son propre esprit. Quel critique n'est sujet à ces antipathies? Et ces partialités valent peut-être mieux que la perfection d'une élasticité indifférente, qui recevrait avec le même plaisir toutes les formes et toutes les impressions. Qu'on nous laisse quelque chose d'humain. Certaines querelles retentissantes se sont d'ailleurs achevées par des réconciliations qui font honneur à l'un et à l'autre. Dans d'autres, le ridicule n'a pas été pour lui. On a pu l'accuser d'aveuglement, jamais de

mauvaise foi. Quant à son intérêt, il le sacrifiait sans hésiter. Il a fait des exécutions qui soulageaient la conscience publique. Et l'effroyable danse du scalp que certains de ceux qu'il avait crossés ont menée autour de son cadavre est un honneur de plus pour sa mémoire.

A la *Revue de Paris*, il a été un critique dramatique qui excellait à donner en notes vraies la figure des pièces. Il avait exercé les mêmes fonctions à la *Revue Universelle*, à l'*Éclair*, à *Paris-Midi*. Dans cette carrière aussi, il avait montré, sans préoccupation de soi-même, la plus fière indépendance. Mais je doute qu'il ait porté aux pièces de théâtre le même intérêt qu'aux livres. Il savait, par trente ans d'expérience, la pauvreté de la production dramatique. Surtout je crois qu'il n'était pas dupe de ces conflits dramatiques obtenus par l'absurdité des données. Au fond de la tragédie la plus serrée, il y a toujours une étourderie, sans laquelle la tragédie n'existerait pas. Œdipe fait à la première scène un serment très solennel, très imprudent et très peu politique, qui déchaîne les catastrophes. A sa place, n'importe quel homme d'État se fût contenté de dire : « Je verrai »; il eût mené l'enquête discrètement, étouffé le scandale, et très probablement conservé ses yeux. — Le bon sens de Souday protestait contre les inconséquences au prix desquelles se paient les effets dramatiques. J'ai sous les yeux des articles qu'il écrivait il y a vingt-cinq ans. En voici un qu'il fit sur la reprise du *Père Lebonnard* à la Comédie-Française, le 4 août 1904. Après avoir raconté comment Robert, le fils ambitieux du père Lebonnard, veut, entiché de noblesse, empêcher le mariage de sa sœur Jeanne avec le docteur André, enfant adultérin, et comment Lebonnard contraint Robert au silence en lui apprenant qu'il est lui-même un fils de l'adultère, voici que le critique se reprend. « Et quoi! s'écrie-t-il, si Lebonnard n'était pas ce que sa femme l'a fait, il n'aurait pas le moyen de vaincre les préjugés de madame Lebonnard et de Robert? Il est donc heureux qu'il ait été trompé; et la bienfaisante influence de cet incident fâcheux en soi ne laisse pas d'être un peu comique... » Aussitôt, une autre contradiction lui apparaît. « M. Jean Aicard veut faire un plaidoyer juste et généreux en faveur des enfants naturels ou adultérins;

et que nous montre-t-il? Il nous en montre un (le docteur André) qui ne réussit à entrer dans une famille bourgeoise (la famille Lebonnard) que parce qu'il y a dans cette famille une tare (la faute de madame Lebonnard) qui la met à son niveau! Comme c'est malin! Il fallait, pour que la pièce prouvât quelque chose, qu'il entrât dans une famille irréprochable. » — Que de fois je l'ai entendu ainsi, au théâtre, dégonfler une pièce par une remarque pleine de bon sens! Excédé des extravagances qu'il entendait, il lâchait les acteurs, regardait au plafond, faisait en cascade trois ou quatre bâillements chromatiques et s'endormait du sommeil du juste. Il en riait lui-même, ne reconnaissant pas à l'auteur d'une ineptie le droit d'usurper le temps des honnêtes gens.

Abrupt, mais loyal; rugueux, mais sûr; travailleur infatigable, amant passionné des lettres, sensible à la beauté des œuvres, mais prompt à en découvrir les tares qu'il démasquait sans pitié, Souday, par la rectitude de son caractère et la vigueur de son esprit, était une des forces qui agissent sur le monde mobile des illusions littéraires. Son autorité était immense et il la méritait. Il n'y a pas de vie plus droite, ni qui ait réalisé plus heureusement son dessein.

***

Il n'est pas d'esprit plus difficile à saisir que M. Cocteau[1]. Il a gardé dans la maturité une fraîcheur d'impression enfantine, une vivacité et une mobilité qui créent sans cesse des images, en suggérant, en évoquant. Ses livres sont bien loin d'être tout entiers dans leur texte. A chaque moment, ce texte cède par magie à des mirages. Des idées, qui ne sont écrites nulle part, animent tout. Les personnages vivent d'une vie double. Des lois invincibles gouvernent ces enfants capricieux.

Quelle est l'anecdote originelle? Je ne doute pas que M. Cocteau ait trouvé son sujet dans la vie. Mais ce qu'on nomme ainsi est une suite d'aventures incohérentes, qu'on peut assembler en systèmes infiniment variés. D'autre part, il est assez évident que M. Cocteau a transposé et arrangé le

1. *Les Enfants terribles*, chez Grasset.

sujet initial jusqu'à le rendre méconnaissable. De là l'air à la fois réel et inventé, vivant et fantasque, de son roman. Il ressemble à ces fictions romantiques comme *Indiana* ou comme *Mardoche*, qui se passent dans un monde saugrenu, et qui éclatent pourtant de vérité.

Ramené à ses éléments essentiels, le livre est l'histoire d'un frère et d'une sœur, qui se sont composé un monde imaginaire. — Ah! dites-vous, M. Gantillon a déjà inventé cela et nous les avons vus, cette sœur et ce frère, au théâtre de l'Avenue. — Sans doute, et c'est dans cette ressemblance que la différence des classes paraît mieux. M. Gantillon avait recouru à ce grenier enchanté, qui a déjà tant servi. Il a inventé pour ses personnages des aventures imaginaires, mais fixes, qui sont déjà des pièces de théâtre. Toute sa fable sent la littérature. Rien de pareil dans le livre de M. Cocteau. Le frère et la sœur, Paul et Lisbeth, sont étonnamment vrais. Ce sont des enfants, qui parlent comme des enfants, crispés, théâtraux, injurieux. Ils n'inventent pas pour se distraire des histoires de grandes personnes; ils vivent une sorte de féerie entre chien et loup, que les grandes personnes dérangent sans cesse. Ils ne se réfugient pas dans un grenier. Ils habitent leur chambre.

« Cette chambre contenait deux lits minuscules, une commode, une cheminée et trois chaises. Entre les deux lits une porte ouvrait sur un cabinet de toilette-cuisine où l'on pénétrait aussi par le vestibule. Le premier coup d'œil sur la chambre surprenait. Sans les lits on l'eût prise pour un débarras. Des boîtes, du linge, des serviettes-éponges jonchaient le sol. Une carpette montrait sa corde. Au milieu de la cheminée trônait un buste en plâtre sur lequel on avait ajouté à l'encre des yeux et des moustaches; des punaises fixaient partout des pages de magazines, de journaux, de programmes, représentant des vedettes de films, des boxeurs, des assassins. » — Cette chambre existe certainement; non seulement M. Cocteau l'a vue, mais elle est le centre et la seule partie nécessaire du roman. Une fois qu'elle est donnée, vous pouvez reconstruire tout le reste. Vous pouvez imaginer les deux enfants qui l'habitent, Élisabeth violente, tendre, dévouée, ambitieuse, et chargée de tempêtes; Paul faible

avec d'étranges méchancetés; tous deux capricieux et désordonnés. Ils jouent le jeu. Nous ne saurons jamais au juste quel est ce jeu. C'est, je pense, une certaine disposition d'esprit, qui transfigure l'univers. Le premier acte de ce jeu consiste à partir, c'est-à-dire à s'évader dans un monde de féerie. Et tout cela, vie commune, attachement, évasions, fait un charme lié à la chambre et dont les deux enfants seront à jamais captifs.

Je sais que cette histoire a l'air d'un conte de fées. Cet air puéril et cette pensée profonde, c'est la marque même de M. Cocteau. Paul est soumis, comme un enfant peut l'être à un autre enfant, à un certain Dargelos, qui est une petite brute. Et il a lui-même un sujet, Gérard. Il y a une singulière fatalité dans les rencontres des êtres. On dirait que le destin prend figure, et qu'il nous apparaît sous des traits humains. Dargelos va jouer deux fois dans le livre le rôle de la fatalité. Au début, il lance à Paul une boule de neige dans laquelle il a caché un caillou. Paul, blessé à la poitrine, est condamné à garder la chambre, et toute sa vie en est changée. A la fin du livre, le même Dargelos, devenu un homme, envoie à Paul une boule noire, qui est un poison rapporté de ses voyages. Mais voici qui est plus singulier encore : au groupe d'Élisabeth, de Paul et de Gérard, vient s'ajouter une jeune fille, Agathe, qui est tout le portrait de Dargelos. Une seconde fois le destin a pris la même figure, et comme il a été l'esclave de Dargelos, Paul aime passionnément Agathe.

C'est alors que le premier thème revient, si je peux employer ce langage : le thème de la chambre, et de l'amitié exclusive, despotique, qui unit le frère et la sœur. Il y a là un univers clos, dont Paul n'a pas le droit de s'évader. Élisabeth y veille; elle sépare, par une trame infernale, Agathe et Paul. Quand ils ont rompu la trame, plutôt que de perdre Paul, elle l'empoisonne avec le poison de Dargelos. Découverte, elle se tue. Tout cela est d'une simplicité terrible, et d'une vraisemblance atroce. Le maléfice de la chambre, hors de laquelle il n'est pas d'atmosphère où ces enfants puissent vivre, le maléfice du jeu, qui les prépare à toutes les aventures et qui les accoutume aux attitudes dramatiques, le maléfice du destin qui met sur leurs pas les êtres destinés à les perdre et la boule

noire après la boule blanche, — autant de forces qui, combinées par une sorte d'intelligence diabolique, composent la tragédie. Au premier abord, cette histoire singulière paraît un cauchemar. La réflexion reconnaît que chaque vie a, comme celle de Paul, son décor obligé, son univers clos, sa chambre enfin; que chacun a ses compagnons obligés, qu'il ne saurait quitter sans mourir; que les accidents de notre vie sont des masques divers d'un unique et simple destin. Et le livre, qui nous avait paru un conte, s'élargit à l'infini.

***

La *Vie de Claude Monet*, que la comtesse André de Fels vient de composer[1], est un livre charmant, plein d'air, de ciels, de nuances divisées et de portraits vivants. Au fond c'est une histoire complète de l'impressionnisme, depuis Boudin, que nous apercevons d'abord, long, courbé, un peu voûté, les bras ballants, la barbe en collier et les yeux bleus. Boudin exposait des tableaux dans la même boutique du Havre où Monet, à dix-sept ans, montrait les caricatures qu'il faisait, avec beaucoup d'adresse et d'esprit, des habitants de la ville. Et Monet, avec la morgue des adolescents, regardait de haut le peintre méconnu. C'est pourtant Boudin qui lui révéla la peinture. Monet, qui faisait payer ses charges vingt francs, avait amassé deux mille francs avec lesquels il vint à Paris. Alors commencèrent ces vingt années de misère dont madame de Fels a fait le pittoresque et pathétique tableau. Le succès vint vers 1880. C'est au moment où Monet profitait de ce premier sourire de la gloire pour s'installer à Giverny que son ami Manet mourut, après une cruelle maladie, en 1883.

Ici se pose un curieux problème que madame de Fels a touché. C'est à ce moment, où il est délivré des contraintes d'une vie difficile, que Monet s'attaque à ces prodigieuses analyses de la lumière et de l'heure qui s'appellent les meules et les cathédrales. Madame de Fels laisse entendre que les difficultés de l'existence étaient utiles puisqu'elles empêchaient

1. Nouvelle Revue Française.

l'artiste de s'attaquer à une tâche impossible : dès qu'il a été libre, il a commencé à se battre avec la chimère et à vouloir saisir le rayon, la minute, le passage insaisissables. Et au milieu de quels découragements, de quelles souffrances! — J'avoue que je suis d'un autre avis et que l'essence même de l'art me paraît être cette poursuite de ce qui ne peut être entièrement conquis. Le plus haut chef-d'œuvre est un compromis aux limites de l'impossible. Mais les livres qui éveillent la discussion sont justement les beaux livres, et celui-ci se lit avec un intérêt, une émotion et un plaisir qui ne se démentent pas.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Quatorze Juillet,
par **Henri Béraud** (*Hachette*).

Le goût du public pour les biographies, si marqué depuis quelques années, a-t-il préparé un renouveau d'intérêt pour tout ce qui touche à l'histoire? Peut-être. Il s'agit en tout cas d'un genre historique renouvelé, transformé. Le caractère fondamental de ce genre apparaît si l'on prend garde que ce sont des romanciers connus et aimés du public, qui réussissent le mieux à nous intéresser aux figures comme aux événements du passé. Il ne s'agit pas de « romancer » l'histoire, mais de donner au récit une allure vivante, humaine, qui nous fasse voir ce que voyaient les acteurs, qui nous fasse ressentir les émotions qui les animaient. Un tel souci n'est peut-être pas nouveau dans le genre historique, mais il se traduit avec des nuances qui, elles, à coup sûr, sont inédites.

Le livre que M. Henri Béraud consacre au 14 juillet est un de ceux où se marque le mieux ce désir de renouvellement. Journaliste et romancier à la fois, M. Henri Béraud nous a charmés par d'étonnantes réussites. Sa réussite n'est pas moindre dans le métier d'historien.

Il fait précéder son récit des journées de 1789 d'une dédicace très émouvante, qui nous livre beaucoup des secrets de l'homme et de l'écrivain. Mais elle ne nous les livre pas tous. Comment ne pas être ému, avec lui, des souvenirs qui errent par les galeries et les jardins du Palais-Royal? Comment ne pas tressaillir en parcourant les vieilles rues du quartier des Halles ou du faubourg Saint-Antoine, ces rues qui ont gardé, malgré les enseignes lumineuses et les élargissements pratiqués çà et là, l'âme du vieux Paris, dominateur et animateur de l'histoire de la France?

Mais qu'on ne se laisse pas séduire par l'enchantement. Cette émotion que nous éprouvons tous, M. Henri Béraud l'a éprouvée lui aussi, au point que ce qu'il voyait n'était plus « qu'une vaine apparence, un trouble décor que l'œil peut traverser, un avant-plan vaporeux, le transparent artifice du cinéma ». L'émotion ressentie au soir d'un quelconque 14 juillet le ramenait au vrai

14 juillet; commémoration véritable, intime et fraternelle. Pourtant elle n'était possible que pour qui avait demandé à la traditionnelle et un peu sèche histoire quelques-uns des arcanes renfermés en ses collections d'archives et de documents. M. Henri Béraud les a recherchés et trouvés. Et de là vient en partie sa réussite.

Celle-ci est due surtout à son art merveilleux, qui tient, comme il le dit, de la fresque et de la symphonie. Connaissant les actes de ses héros, il les a expliqués par des sentiments qu'il retrouvait en vivant leur vie : et ses explications sont justes, sans doute, car, dans les hommes d'une époque, il y a les hommes de toutes les époques. C'est par cette faculté de trouver au fond des cœurs leurs ressorts éternels que le romancier vient au secours de l'historien. Ici c'est la foule qui agit, et sa psychologie est facile. Mais, si aveugle qu'elle soit, la foule suit des chefs. Ces chefs improvisés, M. Henri Béraud a su deviner leurs âmes simples.

L'auteur ne cache pas sa sympathie pour les émeutiers du 14 juillet. Il ne dissimule cependant aucune des tares de quelques-uns de leurs associés prêts aux basses besognes. Il n'a pas reculé même devant la description de certaines lâchetés hideuses. La fresque (on serait tenté de dire le film, si les sentiments n'intervenaient pas avec une continuité aussi captivante) est donc complète. C'est pourquoi M. Henri Béraud a pu magnifiquement décrire ce conflit entre le monde ancien et le monde nouveau. Il y a eu de la vaillance chez les combattants du 14 juillet des deux côtés des murs de la Bastille. Des malentendus aussi, des méprises tragiques. Et si l'on doit, aujourd'hui, reconnaître la grandeur des combattants improvisés qui, le sachant ou non, firent surgir une nouvelle ère, on peut aussi avouer que leurs adversaires, en restant fidèles à leur serment et à l'honneur des armes, surent être dignes d'un long passé, malgré l'abandon où les laissait un pouvoir central hésitant, qui, faute d'avoir su vouloir à temps, était désormais condamné sans retour possible à toutes les abdications.

Monsieur Thiers, par **Maurice Reclus** (*Plon*).

En dépit des services éminents rendus à son pays, Adolphe Thiers n'est pas une figure populaire de l'histoire. Le nombre des avenues qui, dans toute la France, portent son nom ne doit pas faire illusion. Cependant, à travers les coups de théâtre qui ont marqué le XIXe siècle, il est peu d'hommes qui aient toujours aussi logiquement suivi une ligne de conduite nette et droite. Divers historiens ont déjà

donné sur la vie d'Adolphe Thiers (la génération présente, malgré leurs efforts, ne sent plus guère la valeur du « Monsieur ») des études de haute valeur. Il manquait encore une biographie complète qu'on trouvera dans le livre de M. Maurice Reclus.

La vie de Thiers mérite au premier chef d'être rangée dans la catégorie des grandes existences, et elle tient quelque peu du roman. Non pas seulement parce que le petit Provençal est arrivé par sa seule industrie personnelle à occuper les plus hautes situations : président du Conseil avant quarante ans, académicien, chef du pouvoir exécutif dans une heure difficile entre toutes de notre histoire. Cela, c'est le côté officiel de sa vie. Ce qu'il faut voir, et ce qui est le plus curieux, ce sont les moyens employés par Thiers pour arriver au but.

Le principe de la vie de Thiers, son grand moteur, c'est l'ambition. Une ambition lucide, mais acharnée, fondée sur une claire conscience de ses possibilités, de ses talents, sur une activité prodigieuse dans toutes les directions, sur un sens merveilleux de l'opportunité. L'art de soigner sa renommée ne date pas d'aujourd'hui, ni d'hier; mais, il faut l'avouer, le développement pris par la presse périodique sous la Restauration lui fournit des moyens nouveaux et singulièrement puissants. L'avocat provençal arrivant à Paris avec le désir de parvenir devait se faire journaliste. Thiers n'y manqua pas. Il avait déjà atteint une situation enviable dans la presse quand les événements de 1829 lui fournirent l'occasion de se jeter à découvert dans la mêlée : ce fut la fondation du *National*. Et la chance, qui favorise toujours les audacieux, lui vint en aide en lui assurant la direction du nouvel organe dès la première année, celle qui devait voir les heures graves. Sa chance, Thiers l'exploite à fond, et il fait roi Louis-Philippe. Alors, pendant dix ans, il se livre à la politique active, séduit le roi qui pourtant cherche à l'user, et qui le « lâche » froidement. Thiers poursuit sa vie politique, mais en même temps il continue à accroître sa situation dans le monde. Débarrassé par son mariage de tout souci d'argent, il voyage et travaille. Il devient l'historien de Napoléon.

Ici se place un trait que, dans sa biographie très symphatique (mais tout auteur a de la sympathie pour son héros, quel qu'il soit), M. Maurice Reclus suggère avec discrétion, mais aussi avec netteté. En écrivant l'histoire de Napoléon, en entrant dans une connaissance intime des faits et gestes du grand homme, Thiers se l'est proposé comme modèle, si même il ne s'est pas cru son égal. Certes, le rôle qu'il avait déjà joué devait inspirer à Thiers quelque orgueil, le porter à se croire l'arbitre de la politique française, à penser qu'il pourrait diriger le neveu, que son intervention avait porté à

la Présidence de la République. Le déboire du 2 décembre semble l'avoir ramené à des vues non pas plus modestes, mais plus pratiques. Thiers était décidément devenu un grand bourgeois, et il n'hésita pas à rentrer dans la politique quand, sous le Second Empire, les circonstances rendirent possible la constitution d'un grand parti d'opposition libérale.

Les années de méditation, ou plutôt d'études dans tous les genres, avaient grandi son talent. Ses interventions au Corps législatif en sont la preuve. Elles le désignèrent à l'attention des hommes politiques et à celle de la foule. L'année terrible trouva ce vieillard prêt aux plus pénibles négociations, dans lesquelles son échec ne fut pas un échec personnel. Son ambition fut bientôt satisfaite : il devint le chef du gouvernement. L'heure était lourde de responsabilités. Il les affronta toutes : il restaura l'ordre et libéra le territoire national. Les haines ne désarmaient pas : il dut céder la place. Du moins une justice tardive lui fut-elle rendue et ses obsèques furent suivies par tout le pays.

C'est sur ce schéma que M. Maurice Reclus a su disposer un récit attachant, mettant en relief les qualités de l'homme sans dissimuler ses défauts. Ceux-ci sont évidents : n'aurait-on pu lui adresser à lui-même en 1840 les critiques qu'il adressa en 1870 à Gramont? Du moins sut-il, au moment décisif si longtemps attendu, être à la hauteur d'une situation effroyable.

J.-M. BOURGET

***

Dans la Paix du soir,
par Madame Bulteau (*Au Sans Pareil*).

Les amis de madame Bulteau ont réuni dans ce petit volume, et sous le titre qu'elle leur avait donné, les dernières chroniques qu'elle publia au *Figaro*, sous le pseudonyme de Fœmina, de 1913 à 1914. On retrouvera là quelques-unes des plus belles pages de celle qui avait « un véritable génie d'essayiste »; dans ces chroniques, mieux encore que dans les deux romans qu'elle signa Jacques Vontade, son âme apparaît, et ce don qu'elle avait d'atteindre aussitôt au plus profond de l'âme ses lecteurs, ses interlocuteurs. Ce fut une des plus intéressantes, des plus attachantes figures du Paris d'avant-guerre que madame Bulteau. Son salon, que Léon Daudet a évoqué avec émotion dans ses *Souvenirs*, n'était pas un prétexte à parades mondaines ou à intrigues académiques,

mais le moyen pour elle « de sentir contre soi, par intervalles, la chaleur de nombreuses amitiés ». Aussi l'essentiel de sa sensibilité et sa pénétration si vive, elle les employa moins à être un auteur qu'à être une amie, auprès de qui on venait « pour voir clair en soi ». M. Raymond Schwab, dans la belle *présentation* qui sert d'introduction à ce livre, fait revivre cette action si puissante qu'elle exerça sur cet entourage d'âmes d'élite, et où se retrouvaient entre autres M. Henri de Régnier, Mme la comtesse de Noailles, monseigneur Duchesne, Ernest Lavisse.

Histoire de l'Amérique espagnole depuis les Origines à nos jours, par Jean-Toussaint Bertrand (*Éditions Spes*).

Nous avions signalé ici-même l'histoire de l'Amérique précolombienne, de M. le colonel Langlois parue dans la collection de l'*Histoire du Monde* de M. Cavaignac. Voici maintenant une histoire complète, en deux volumes, de l'Amérique latine, des origines à nos jours. C'est la première histoire d'ensemble sur le sujet qui paraisse en français; c'est même probablement la seule histoire dans le monde qui, utilisant les travaux les meilleurs, ceux de M. Beuchat pour la période précolombienne, ceux de M. Carlos Pereyra pour la période espagnole, sache renfermer en aussi peu de place tant d'événements et la matière d'un sujet si complexe. L'auteur, lit-on sur la couverture, est M. Jean-Toussaint Bertrand, membre de la société des Américanistes. M. Jean-Toussaint Bertrand est, en religion, le frère Adon-Bertrand, de l'Institut des frères des Écoles chrétiennes; il a séjourné et enseigné de longues années dans les nombreux et vivaces établissements que cette congrégation, restée malgré tout française, a fondés avec tant de succès en Amérique latine; il s'est adapté aux pays où il a vécu; il sait l'espagnol comme le français.

Ainsi l'auteur de cet ouvrage est à la fois catholique, et même religieux, — et membre de la société française d'érudition spécialisée dans l'étude des antiquités américaines et qui compte parmi ses membres des savants comme le Dr Rivet. Erudit, l'auteur sait donc parler des admirables civilisations indiennes en une autre langue que celle des bulletins de mission, pleins de faits curieux mais où perce une pitié naïve pour le « païen », qu'il soit nègre fétichiste, chinois confucianiste ou japonais bouddhiste. Catholique, et dans son désir bien naturel d'excuser ou tout au moins d'expliquer les atrocités de la conquête espagnole, il veut réagir contre des

jugements brutaux, et distingue la législation humaine élaborée à Madrid de l'administration économique des vice-rois et de leurs agents lointains; il met en lumière en face des destructions dues au fanatisme l'œuvre civilisatrice des missions, et cherche à montrer qu'au Paraguay mais aussi partout ailleurs, elles ont adouci les duretés de la conquête et ont vu dans les indigènes moins une matière à exploiter que des âmes à gagner. Et même pour la période de la libération, même pour la période actuelle, l'auteur, par une grâce singulière, a pu écrire en toute confiance : l'Amérique latine, en effet, a brisé le joug espagnol au nom des principes révolutionnaires français; Bolivar est un héritier des hommes de 1789, et la révolte de 1813-1819 a été une des plus graves atteintes portées à la Sainte-Alliance. Mais ces républiques révolutionnaires, démocratiques, parlementaires, sont restées en même temps, pour la plupart, catholiques; et, si l'on compte — et dans quelle mesure? — le Brésil positiviste et le Mexique anticlérical, le catholicisme est toujours mêlé à leur vie comme il l'était à la vie de la France de Louis XIV; catholicisme très différent du nôtre, d'ailleurs, plein de bonhomie et d'indulgence, un catholicisme qui n'aurait pas été touché par la réforme grégorienne, qui aurait longtemps paressé sous le soleil des tropiques et qui aurait pour fidèles des Latins ou des Latinisés. De là, l'aisance de l'auteur, sa compréhension de presque tous les événements, ses facultés de sympathie, de là aussi des efforts méritoires pour rester objectif, et son souci de blâmer les détails blâmables. Peut-être même fait-il intervenir trop souvent des concepts moraux et le principe du bien et du mal dans un récit purement historique; mais ce récit où l'auteur apparaît gagne en chaleur, en naturel.

Dans ces deux volumes on trouvera, avec de nombreuses illustrations, tout l'essentiel des faits, bien groupé, bien classé, — et sous une forme qui les rend immédiatement utilisables pour l'enseignement. Dans ces pays où la langue française est si répandue et si goûtée, cet ouvrage doit prendre place dans toutes les bibliothèques. Nos amis latins auront pu ainsi, en quelques mois et grâce à des Français, prendre mieux conscience de leur présent, de leur avenir dans les magnifiques ouvrages de la *Géographie universelle* (les livres de MM. Pierre Denis et Sorre), et revivre en un moment tout leur passé grâce à ce manuel patiemment et méthodiquement écrit par M. Jean-Toussaint Bertrand.

Les Ponts romains : I. Du Latin à l'Anglais,
par **P. Crouzet** et **A. Fournier** (*Privat et Didier*).

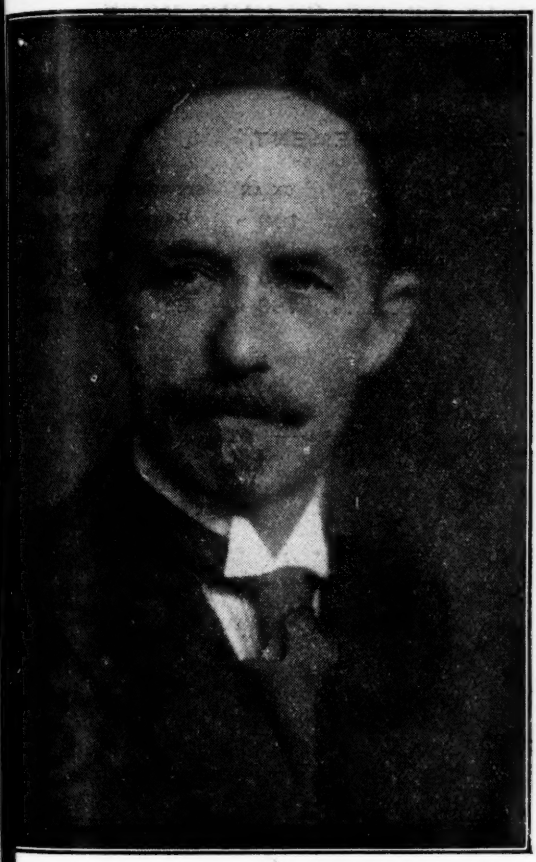
M. Paul Crouzet, inspecteur général de l'Instruction publique, dont on connaît l'intelligence vivante, alerte, rénovatrice, a voulu mettre en lumière ce fait d'expérience, que la connaissance du latin, de la langue qui est à la base de la civilisation occidentale, et qui, philologiquement, est la mère ou tout au moins la proche parente des langues modernes, donne des facilités accrues, des facilités insoupçonnées de connaître et de comprendre les langues modernes. De là cette collection au titre symbolique : *les ponts romains*. Le premier volume, *du latin à l'anglais* (que suivront *du latin à l'espagnol, à l'italien, à l'allemand*) a été écrit en collaboration avec M. Armand Fournier, traduction de Carnegie, d'Upton Sinclair, de Lord Broughton. Il se divise en trois parties : du latin à l'anglais par l'histoire, par la grammaire, par le vocabulaire, chacune de ces parties montrant d'abord les principes généraux communs, puis les analogies, puis les particularités propres à l'anglais. On goûtera cette tentative originale, d'un caractère éminemment pratique et pédagogique, de concilier les anciens et les modernes, et de faire collaborer à la même tâche de haute culture les humanistes de l'ancien type et les professeurs de langues modernes aux revendications pressantes et à l'esprit volontiers exclusif.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe



ŒUVRES

DE

JOHAN

BOJER

Le grand romancier norvégien

LE DERNIER VIKING
DYRENDAL
LES ÉMIGRANTS
LA GRANDE FAIM
MATERNITÉ
LES NUITS CLAIRES
LE PRISONNIER QUI CHANTAIT
LA PUISSANCE DU MENSONGE
SOUS LE CIEL VIDE

Tous ces ouvrages ont été traduits par M. P.-G. La Chesnais, sauf *La Puissance du Mensonge* et *Maternité* qui ont été traduits par M. Guy-Charles Gros.

Chaque volume : **12** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 330-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.